



Contes et légendes du Cameroun

Reuss-Nliba

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aux origines du monde

Contes et légendes du Cameroun



Flies France

Aux origines du monde

Contes et légendes du Cameroun



Flies France

Aux origines
du monde
Contes et
légendes du
Cameroun

Flies France

Merci à toute la famille Nliba à Yaoundé et à Douala, de nous avoir fait partager ces nombreux contes, et plus spécialement Julienne Ngo Mbogol et Jean-Paul Nliba. Merci également à Vicky, Kiki, Doudou, JJ, Abel, Paul, à tout le voisinage du quartier de Byiem-Assi à Yaoundé, et du village de Messondo. Merci à Jean-Émile (Nigéria).

Nous pensons aussi très fort à Hervé Mba, Carole, Bibi et tous nos neveux et nièces en France et au Cameroun.

Merci à Galina Kabakova de nous avoir proposé de faire cet ouvrage et de nous avoir fait confiance.

Cet ouvrage est dédié à nos enfants Alyssa, Léna et Rivel, et à toute notre famille en France, au Cameroun, au Nigéria et ailleurs...

Didier et Jessica Reuss-Nliba

Avant-propos

Traditionnellement au Cameroun, comme dans la plupart des sociétés traditionnelles d'Afrique noire, le rôle de conteur a très longtemps été celui des anciens qui transmettaient ainsi oralement l'histoire de leur peuple aux plus jeunes. Chaque ethnie possède ainsi des centaines de contes qui se sont transmis oralement de génération en génération : « Chaque vieillard africain qui meurt, c'est une bibliothèque vivante qui disparaît », avait écrit une fois Amadou Hampâté Bâ.

Nous sommes un couple franco-camerounais et depuis des années nous naviguons entre deux cultures qui, loin de s'opposer, se complètent et s'enrichissent mutuellement. Nous vivons en France mais nous baignons à longueur d'année dans l'atmosphère africaine via la musique, la littérature, l'art culinaire ou autres, et aimons passer du temps à Yaoundé quand nous le pouvons. L'idée de rassembler au sein d'un ouvrage les contes traditionnels que notre famille nous racontait régulièrement et les partager avec un public européen a donc fait petit à petit son chemin.

Bien sûr, cet ouvrage n'offre donc qu'un tout petit échantillon par rapport à l'immensité des histoires qui peuvent exister à travers le pays, en espérant qu'il sera une aide pour se plonger dans l'ambiance et l'atmosphère camerounaises... Certaines de ces histoires sont des « classiques » de la culture camerounaise (comme par exemple « L'enfant et le tambour » ou encore « La cuillère cassée » qui font partie intégrante de la culture bassa) et ont déjà été publiées. Même si ces contes sont très connus dans la partie sud du Cameroun, il nous a paru très intéressant de les faire découvrir à un lecteur européen. D'autres contes, en revanche, sont beaucoup moins connus et sont publiés pour la première fois.

Nous avons préféré nous concentrer sur quelques ethnies du sud ou du sud-ouest du Cameroun, entre Yaoundé et Douala (principalement les ethnies bassa, douala, bulu, beti, ewondo), régions que nous connaissons bien et que nous avons traversées à plusieurs reprises. Néanmoins, nous avons ajouté deux contes qui sont originaires de l'est du pays (gbaya) ou de l'ouest (probablement bamiléké). Nous connaissions ces deux contes depuis bien des années, et il serait dommage de ne pas profiter de l'opportunité de cet ouvrage pour les publier.

Il faut cependant noter que beaucoup de ces contes sont communs à plusieurs ethnies, à quelques nuances près. Cela signifie que, lorsque nous avons spécifié l'origine ethnique au début de chaque conte, il s'agit généralement de celle de la personne auprès de qui nous avons recueilli l'histoire, mais cela ne signifie pas forcément que ce conte est exclusif à l'ethnie spécifiée. Des contes bassa peuvent parfois se retrouver chez des Douala, ou inversement... Souvent les récits sont les mêmes, et seuls les noms des personnages diffèrent : la tortue, traditionnellement nommée Khul chez les Bassa par exemple, se nommera Kulu chez les Beti ou d'autres ethnies. Il y a aussi des contes qui se sont répandus à travers tout le pays, voire dans des pays voisins, comme « Le songe de la tortue », originaire du Grand Ouest du pays (probablement bamiléké), mais qui s'est transmis au Nigéria au nord, ou en Angola au sud.

Nous tenons à remercier vivement la famille Nliba à Yaoundé, notamment Julienne et Jean-Paul, grâce à qui nous avons pu retrouver et traduire beaucoup de ces contes (notamment la majorité des contes bassa) : la plupart des contes ont été collectés ici et là, au cours de rencontres familiales ou amicales durant plusieurs périples à travers toute la partie sud et sud-ouest du pays en 2008 puis en 2012, entre Yaoundé, Douala et Buéa. Quelques contes nous ont été retrouvés par Julienne Ngo Mbogol, grâce à de très vieux ouvrages qui avaient été conservés précieusement pendant des années.

Certains contes ont été recueillis dans leur langue d'origine, d'autres directement en français, voire en anglais (car une petite partie du Cameroun est anglophone). Dans tous les cas, nous nous sommes efforcés de rester aussi proches que possible de la source originale, seuls quelques passages ont pu être parfois retravaillés, ceci afin de donner une cohérence stylistique à l'ensemble des textes. En aucun cas, les thèmes ou les personnages ont été changés. Lorsque les textes nous ont été transmis dans leur langue d'origine (bassa pour l'essentiel), nous avons parfois eu quelques soucis de traduction (l'étendue lexicale d'un mot en langue locale ne correspond pas forcément à celle du français), nous avons donc dû quelque peu enrichir la traduction.

Il n'a pas non plus été évident de classer ces contes, tant les thèmes abordés sont divers et variés. Nous avons néanmoins décidé de regrouper les histoires sous trois grandes thématiques.

La première thématique a été intitulée « à l'origine du monde ». Il s'agit de contes mettant en scène de nombreux animaux et dont l'action se déroule souvent avant même la naissance de l'homme. Les animaux habitent en brousse ou dans la forêt et semblent vivre comme les hommes : ils vivent dans des villages, ils chassent, règlent leurs différends entre eux ou par l'intermédiaire d'un animal réputé sage.

Lorsque l'homme est présent, il est généralement bien moins intelligent que la plupart des animaux qui l'entourent. Certains animaux sont récurrents quelle que soit l'origine ethnique, et ont toujours des rôles et des fonctions similaires : la tortue par exemple, souvent maligne est extrêmement intelligente et réputée pour sa grande sagesse. Le porc, le sanglier ou le phacochère, souvent prénommé Beme, est omniprésent dans les contes de certaines ethnies, notamment chez les Bulu.

La seconde thématique a été intitulée « contes moralisateurs », dont la conclusion introduit, le plus souvent au moyen d'un dicton, une vérité générale, un exemple à suivre, ou un modèle à garder en mémoire. Ces contes, souvent relativement courts, ont pratiquement toujours une vocation pédagogique, ils visent à instruire et éclairer le lecteur en lui indiquant ce qui est bien ou ce qui est mal. Ce sont souvent des contes « animaliers » comme ceux que nous avons mis dans la première partie, mais ils traitent d'importants sujets de société tels que l'avarice, le vol, la générosité, l'ignorance ou encore la stupidité. C'est généralement le plus rusé qui l'emporte, souvent indépendamment de toute considération morale. Il ne faut cependant pas considérer ces histoires comme cyniques, car elles se veulent un reflet de ce qui se passe dans la « vraie » vie quotidienne.

La troisième et dernière thématique, que nous avons intitulée « contes initiatiques » relate diverses quêtes ou épreuves permettant au(x) personnage(s) principal (principaux) de l'histoire d'accéder à l'âge adulte. À la fin de la quête, le jeune homme ou la jeune fille (souvent malheureux(-euse) ou rejeté(e) par ses proches en début d'histoire) s'en tire toujours après de multiples rebondissements, et le récit se conclue alors sur un grand bonheur, affectif et matériel. Ce sont généralement des histoires assez longues, pleines de rebondissements où l'élément merveilleux est très largement prédominant : fétiches, fantômes, ancêtres se manifestent souvent via des effets qui frisent le miracle. On navigue donc souvent entre le monde « réel » et le monde « invisible » (où vivent fantômes et autres créatures) où le héros entre grâce à une initiation qui échappe au commun des mortels, et en sort enrichi d'une grande sagesse. Une majorité de ces contes ont été recueillis auprès des Bassa.

Enfin, nous avons voulu enrichir cet ouvrage avec une sélection de proverbes et dictons que nous avons souvent entendus au cours de nos déplacements à travers le pays, puis nous avons essayé, soit de trouver leur équivalent en français, soit d'en traduire le sens. Là encore, lorsque nous avons mis entre parenthèse l'origine ethnique, il s'agit le plus souvent de l'ethnie de la personne qui nous avait transmis le dicton ou le proverbe, mais celui-ci peut avoir des origines bien plus vastes : bien des proverbes se retrouvent d'une ethnie à l'autre, parfois

même d'un pays à l'autre.

Nous vous souhaitons une bonne lecture, en espérant que vous vous laisserez séduire par la magie de ces contes traditionnels camerounais, et qu'ils pourront vous donner l'envie de découvrir toute la culture de ce pays.

Le Cameroun en bref

Situé en Afrique centrale, le Cameroun a une superficie de 475 440 km², soit 87 % de celle de la France. C'est un pays avec de nombreux reliefs et une très grande variété de paysages (on dit souvent du Cameroun qu'il est « toute l'Afrique en miniature »). Le plus haut sommet est le mont Cameroun (4 095 m), un volcan toujours en activité au bord de l'océan Atlantique. C'est aussi le point culminant de tout l'ouest du continent africain.

Les hautes terres à l'ouest se composent de hauts plateaux, rehaussés par des massifs volcaniques. Le plateau sud-camerounais s'incline progressivement vers la cuvette congolaise.



Le pays compte plus de 250 ethnies, réparties en trois grands groupes principaux : Bantous (Beti, Douala, Bassa, Bulu, Ewondo), Semi-Bantous (Bamiléké, Gbaya) et Soudanais (Peuls Fulbé, Moundang).

Le Cameroun est un pays officiellement bilingue : les trois quart du territoire est francophone, mais une petite partie du littoral à l'ouest et plus au nord, vers la frontière avec le Nigéria, est anglophone.

Le nord du pays est largement dominés par les Fulbé, musulmans

pour la plupart, le grand ouest par les Bamiléké (chrétiens) et les Bamoun (en partie musulmans), et le sud par les Douala, les Bassa, les Beti, les Bulu, les Ewondo, tous majoritairement chrétiens. Les régions forestières du Sud-Est sont relativement peu peuplées et abritent essentiellement des Pygmées, le long des frontières avec la Centrafrique et le Congo.

Les deux principales religions pratiquées sont le christianisme (catholiques et protestants), plutôt dans le Sud, et l'islam dans le Nord. Toutefois, comme dans beaucoup de pays du continent africain, énormément de Camerounais continuent la pratique de l'animisme.

Yaoundé est la capitale politique et administrative du pays, tandis que Douala est la principale ville économique, notamment grâce à son port sur l'estuaire du Wouri. La ville d'Edéa, en pays bassa (où se situe beaucoup de contes collectés dans cet ouvrage) se situe environ à mi-chemin entre Douala et Yaoundé.

À l'origine du monde

Pourquoi le porc n'a pas de cornes

Conte beti

Kulu¹ la Tortue, qui était l'oncle de Beme² le Porc, avait passé quelque temps au pays des morts afin de se faire initier à l'art de fabriquer les cornes : il avait en effet très envie de fournir des cornes à chacun des animaux de la savane et de la forêt.

Lorsque qu'il fut revenu du pays des morts, son fétiche à la main, Kulu appela tous les animaux en battant le rythme sur son tambour. Toutes les races d'animaux, mâles et femelles, se sentirent concernées et se rassemblèrent autour de la tortue, de la plus petite souris au plus gros éléphant.

Tous ces animaux possédaient déjà une queue, des pattes et des sabots (à l'exception de Zombo le Singe et de la tortue elle-même), mais aucun de ces animaux ne possédait le moindre morceau de corne au-dessus de la tête.

Kulu la Tortue fit alors son apparition au milieu de tous ces animaux, avec son sac de féticheur et tout son corps soigneusement badigeonné de chaux et de charbon : chaque écaille de sa carapace était d'une couleur différente. Les animaux, assis en rond autour de Kulu le prirent pour un véritable féticheur, et tous se mirent à le craindre.

Kulu se dressa, regarda droit devant lui, l'air aussi solennel que possible, prit la parole et s'adressa alors à la foule qui l'entourait :

– Ne voyez-vous pas que la race des hommes nous maltraite parce qu'elle possède des lances, des arcs et des flèches, des machettes et des fusils ? Mais est-ce que la race des animaux va devoir éternellement se contenter de griffes, de crocs, de pattes et de sabots pour se défendre ? C'est donc pour cette raison que j'ai pris la décision de préparer le fétiche afin de vous faire pousser des cornes.

Puis Kulu poursuivit en leur donnant des interdictions relatives à son fétiche :

– Jamais un vrai fétiche ne se donne sans un interdit grave. C'est pour cela que je vous déclare solennellement ici que l'interdit le plus grave que vous serez appelés à observer est celui-ci : sache que mourra de « mort subite » quiconque portera sa corne contre un seul descendant de Tortue.

Kulu ordonna ensuite aux animaux de se grouper en rangs par tribus, puis il répandit les différents modèles de cornes sur le sol et dit :

– Que chacun essaie le genre de cornes qui lui sied, en fonction de sa taille.

Zok l'Éléphant, le doyen des animaux présents, s'avança et s'empara des défenses en disant :

– À grand animal, grandes cornes, car on ne lutte qu'avec ses égaux.

C'est ainsi que l'éléphant s'est mit à traîner ces énormes défenses sur son crâne.

Vinrent ensuite Zee le Léopard et Engbeme le Lion, suivis par tous les animaux qui portaient une crinière, puis ils déclarèrent ensemble :

– Les cornes sont pesantes et volumineuses, nous, nous préférons nous défendre nous-mêmes, à la seule force de nos muscles, aidés de nos ongles et de nos dents.

Les animaux à pattes minces s'approchèrent ensuite, tels que Soo l'Antilope et les siens, et chacun put se choisir une paire de cornes et l'adapter à sa propre tête. Petit à petit, tous les animaux désirant avoir des cornes se présentèrent devant Kulu et tous obtinrent satisfaction, Kulu la Tortue se contentant simplement d'y ajouter son pouvoir magique.

De son côté, Beme le Porc ne faisait que se promener dans les champs en se disant : « Je ne pourrai jamais manquer de cornes, puisque c'est mon oncle Kulu qui les distribue » mais lorsqu'il revint vers le centre du village, il s'aperçut que toutes les cornes sans exception avaient été distribuées. Il se mit donc à pleurer. Kulu la Tortue s'en aperçut et s'adressa à lui :

– Mais, mon pauvre fils, tu t'es oublié ?

Voilà pourquoi s'est vérifié alors le proverbe suivant : « L'enfant que l'on tient tout près de soi est souvent victime d'oubli. » Beme s'expliqua :

– Je m'étais dit que je ne pourrais jamais manquer de cornes puisque c'est toi-même, mon oncle, qui les fabriques !

Apitoyé par son neveu si triste, Kulu la Tortue alla chercher d'énormes canines pointues et les lui fixa solidement au bout du groin. C'est donc depuis ce jour-là que le porc ne peut s'empêcher d'aller fouiller la terre en grognant, recherchant en vain des cornes.



Obeme et sa femme

Conte beti

Un beau matin, Obeme l'oiseau et sa femelle se levèrent afin d'aller déterrer des vers de terre. Obeme le mâle monta vers le haut de la forêt, tandis qu'Obeme la femelle descendit vers le bas.

Il se trouve qu'une pluie impressionnante était tombée durant une bonne partie de la nuit précédente, alors les deux oiseaux voulurent en profiter pour aller fouiller la terre, retournant une à une chaque feuille morte, à tel point qu'ils mirent la forêt dans un piètre état.

Un peu plus tard dans la matinée, le soleil était déjà bien haut et commençait à chauffer la terre, et Zee le Léopard se réveilla doucement et s'étira de tout son long, afin de se préparer à partir chasser. Il arriva dans la forêt noire et remarqua avec stupeur la façon dont le sous-bois avait été mis sens dessus-dessous. Il se demanda qui avait bien pu avoir remué de telle sorte la terre, et se mit à marcher vers le nord de la forêt. Il trouva alors Obeme le mâle qui fouillait le sol à l'aide de ses longues griffes. Zee se mit à trembler de stupeur, tandis que de son côté, l'oiseau était comme malade.

Zee le Léopard s'adressa alors à Obeme et lui demanda :

– À propos, à quoi vous servent ces énormes griffes ?

L'oiseau lui répondit :

– Tout simplement à tuer les animaux, seulement en ce qui te concerne, j'ai envie de t'épargner, car j'ai pitié de toi... sans quoi je pourrais te capturer de suite sans effort.

À la réponse de l'oiseau, Zee fit doucement demi-tour et se dirigea en courant de toutes ses forces vers le bas de la forêt. Lorsqu'il aperçut son épouse, son sang se glaça, car il fut saisi de peur.

Il parvint cependant à se calmer, s'approcha alors d'Obeme la femelle et lui posa la question :

– À quoi au juste vous servent ces énormes griffes ?

La femelle répondit :

– À quoi d'autre selon vous peuvent bien servir des griffes, si ce n'est à fouiller la terre afin d'attraper des vers ? Quant à mes griffes, qu'est-ce qui te fait penser qu'elles sont si fermes ? En vérité, elles sont bien souples...

Cette réponse étonna le léopard. Là-dessus, il reprit confiance en lui, s'élança d'un bond, attrapa Obeme la femelle et la dévora. Il remonta ensuite vers le haut de la forêt, attrapa Obeme le mâle et le dévora de la même manière.

Ngana le Crocodile et Koé le Singe

Conte ewondo

Il y a bien longtemps, le crocodile et le singe étaient amis, jusqu'au jour où il se passa ce qui va suivre...

Le crocodile vint trouver son ami le singe un matin, l'air triste. Il lui dit :

– Mes enfants sont tombés malades. Ô mon ami, voudrais-tu m'accompagner chez moi et m'aider à les soigner ?

Le singe qui avait bon caractère accepta bien volontiers. Le crocodile lui proposa de grimper sur son dos, et tous les deux se mirent en route.

Le crocodile plongea dans le fleuve, avec le singe sur son dos.

Arrivés au milieu du fleuve, là où le courant était le plus fort, le crocodile tourna la tête et dit alors au singe :

– J'ai oublié de te préciser que le docteur m'a dit qu'il me fallait un cœur de singe pour soigner mes enfants !

Le singe, suffisamment futé pour maîtriser ses émotions, dit en retour :

– Mon cher Ngana, tu aurais dû me le préciser avant de me prendre sur ton dos. Il se trouve que j'ai laissé mon cœur chez moi, tout en haut de l'arbre, au bord du fleuve. Tu n'as plus qu'à me ramener sur la rive afin que je récupère mon cœur, faute de quoi tu ne pourras pas soigner tes enfants...

Le crocodile fit alors demi-tour, mais arrivé à quelques mètres du bord de l'eau, Koé le Singe sauta d'un bond et se suspendit à la branche de son arbre. Il dit alors au crocodile :



– À malin, malin et demi !

Depuis ce temps-là, les crocodiles détestent les singes, et les singes se méfient des crocodiles !

Le cochon et la tortue, ou Pourquoi les cochons fouillent la terre avec leur groin

Conte douala

Il était une fois, il y a bien longtemps, dans un village douala, des animaux et des hommes qui vivaient tous ensemble en parfaite harmonie.

La saison sèche s'était installée depuis quelques semaines. Nul ne s'attendait à une telle sécheresse et la famine commençait à se faire ressentir dans le village : les rivières se tarissaient et les poissons avaient tous disparu, les champs étaient devenus si secs que la terre se craquelait et plus rien ne poussait, même les mauvaises herbes. Les hommes et les animaux durent se résoudre à quitter le village afin de chercher à manger plus loin, dans les terres avoisinantes.

En quelques jours, pratiquement tout le monde avait délaissé le village, sauf la famille Tortue qui n'avait pas le cœur à quitter son domicile, ainsi que le cochon et sa femme, qui parvenaient encore à dénicher de quoi manger dans la déchetterie : ils trouvaient toujours de quoi se nourrir et leur case ne désemplassait jamais de nourriture. Les cochons ne se plaignaient de rien et commençaient même à prendre un peu d'embonpoint.

Les deux familles étaient heureuses ainsi, mais la nourriture se faisait de plus en plus rare chez les tortues ; c'est pourquoi, un soir, Monsieur Tortue vint trouver le cochon. Il frappa à sa porte et lui demanda s'il accepterait de lui donner un peu de farine afin de nourrir ses enfants, car ils sont très nombreux, ainsi que sa femme. Le cochon hésita, mais la tortue, qui savait se montrer très convaincante lui dit :

– Tu sais, je te rendrai ta farine à la venue de la nouvelle saison, je te le promets.

Le cochon avait bon cœur. Il s'arrêta de grogner et écouta attentivement la tortue qui le suppliait de lui venir en aide, et accepta de lui prêter de la farine. Il en garda de côté suffisamment pour subvenir aux besoins de sa famille jusqu'à la fin de la saison sèche, et donna le reste à la tortue.

Les jours passèrent. La saison sèche finit par s'achever et par laisser la place à la saison des pluies. Les villageois revinrent progressivement un à un, ainsi que tous les animaux. Les plantes se remirent à pousser, les rivières à couler, et la vie reprit son cours

habituel.

Monsieur Tortue prit la bonne résolution de cultiver du blé et du maïs, afin de ne plus jamais se retrouver dans la même situation que la saison précédente. À la fin de la saison des pluies, sa récolte était particulièrement abondante, à tel point que tout le monde ne parlait plus que de cela dans le village.

Monsieur Tortue avait décidé de conserver l'intégralité de son énorme récolte pour la prochaine saison sèche, sans même se soucier de rendre au cochon la farine qu'il lui avait gentiment prêtée.

Les semaines s'écoulèrent. Le cochon s'étonnait que Monsieur Tortue n'eut toujours pas donné signe de vie pour lui rembourser ses dettes. Il finit par se rendre au domicile des tortues afin de réclamer son dû. Seule Madame Tortue était là. Elle lui répondit sèchement qu'elle ne voulait pas se mêler des affaires de son mari.

Le cochon fut quelque peu choqué par la réponse de l'épouse de Monsieur Tortue. Quelques jours plus tard, il croisa sur le chemin qui mène à la rivière les enfants tortues. Il en profita pour leur demander où était leur papa, mais ces derniers répondirent en cœur, comme s'ils récitaient une consigne qu'on leur avait apprise : « Si vous croisez le cochon, répondez-lui que je suis allé chez votre tante lui porter secours, car elle est très malade ».

Étonné, le cochon leur demanda depuis combien de temps leur père était parti, et les enfants se regardèrent embarrassés : « Euhh »... L'un répondit : « Deux jours », l'autre : « Trois jours », le troisième : « Une semaine ». Devant tant d'hésitations et d'incertitude, le cochon comprit que le mensonge des enfants étaient une ruse de leur papa qui faisait tout son possible pour se défilier et éviter de le rencontrer... « Alors comme ça il est parti deux jours ? » insista-t-il. « Oui, deux jours », répondirent en chœur les enfants.

La semaine suivante, le cochon, passablement énervé, décida de se rendre une nouvelle fois au domicile de la famille des tortues. Il trouva les enfants qui jouaient paisiblement dans la cour. Il eut à peine le temps de leur dire « bonjour » que les enfants répondirent :

– Papa dort profondément, et il ne supporte pas qu'on le réveille en plein sommeil.

L'aîné ajouta :

– Celui qui a le malheur de réveiller mon papa en plein sommeil risque de se prendre une grosse gifle, mais revenez demain, je ne manquerai pas de lui dire que vous êtes passé. Au revoir, Monsieur Cochon.

Sur le chemin du retour, le cochon croisa Madame Tortue en train de faire le *kongossa* avec une de ses copines.

– Où est votre mari ? lui demanda sèchement le cochon. Cela fait

un moment que je ne l'ai pas vu.

– Il est en voyage et ne rentrera certainement pas avant la fin de la semaine prochaine, répondit Madame Tortue.

Le cochon nota que la version de la femme et celle des enfants ne correspondaient pas, et que de toute évidence, on se fichait de lui. Il retourna chez lui et expliqua sa mésaventure à sa femme, puis décida de retourner chez les tortues à l'improviste.

Le soir venu, à la tombée de la nuit, après une pluie torrentielle, Madame Tortue était en train de préparer le dîner et d'écraser des grains de maïs sur une pierre. En cuisinant, elle aperçut le cochon arriver d'un pas pressant. Elle lâcha vite son maïs et alla prévenir son époux qui se prélassait dans la pièce à côté :

– Qu'allons-nous faire maintenant ? Et qu'allons-nous lui dire ?

– J'ai une superbe idée, lui répondit son mari. Je vais me recroqueviller dans ma carapace, tu poseras des graines de maïs sur moi et me les écrasera dessus. Le cochon n'y verra que du feu.

Madame Tortue retourna rapidement à la cuisine, déplaça la vraie pierre, déposa à sa place son mari, et se remit à écraser du maïs sur sa carapace comme si de rien n'était. Monsieur Tortue avait mal, très mal au dos, mais il ne pouvait rien dire pour ne pas éveiller les soupçons du cochon, qui venait d'entrer.

– Bonjour madame, votre mari est-il là ?

– Non, je vous ai dit tantôt qu'il ne sera de retour qu'à la fin de la semaine prochaine.

– Mais pour qui se prend votre mari ? Qu'il aille au diable avec ses récoltes, ses voyages... Moi qui lui ai offert ma farine quand la misère frappait à sa porte, aujourd'hui il me fuit, il se cache. Ton mari est répugnant, il est ingrat et sans scrupule. Il me dégoûte.



Puis le cochon se mit dans une énorme colère. Il se mit à crier et à chercher dans toute la maison, car il était certain que la tortue s'y cachait, quelque part. Comme il ne trouvait personne, sa colère monta encore d'un cran. Il se mit à casser tout ce qu'il trouvait à sa portée. Dans la cuisine, il arracha la « pierre » sur laquelle Madame Tortue faisait à manger et la lança violemment à travers la fenêtre. La « pierre » qui n'était autre que Monsieur Tortue retomba quelques mètres plus loin dans la boue.

– Au moins, ce soir, vous ne mangerez pas, cria-t-il, puis il sortit et rentra chez lui.

Le cochon parti, Monsieur Tortue sortit de la boue et se releva tant bien que mal. Il alla se baigner dans la rivière afin de se nettoyer, puis se rendit ensuite chez le cochon :

– Bonjour mon ami, on m'a dit que tu me cherches depuis

longtemps ?

– C'est exact, répondit le cochon, et à chaque fois on me dit que tu n'es pas là.

– J'avais des soucis familiaux, mais tout est rentré dans l'ordre maintenant.

– Je suis heureux pour toi

– Alors tu me cherchais pour quelle raison ?

– C'était pour que tu me rendes la farine que je t'avais prêtée lors de la dernière saison sèche. En plus, tout le monde dit que tes récoltes sont particulièrement abondantes cette année.

– Tu sais, cochon, je t'avais promis de te rendre ta farine, mais tout à l'heure en arrivant chez moi, j'ai trouvé mes enfants en pleurs parce que tu as jeté dans la boue la pierre sur laquelle mon épouse écrase la farine. Nous avons cherché partout dans la boue mais n'avons pas retrouvé la pierre... Mon ami, que t'est-il passé par la tête, tu sais très bien que c'est sur cette pierre que ma femme prépare des repas copieux. Avec tes bêtises, nous n'avons plus rien pour faire de la farine.

Le cochon se trouva alors tout bête et ne sut que répondre.

– Moi je suis tout disposé à te rendre ta farine le plus rapidement possible, mais il faut d'abord que tu retrouves la pierre de ma femme que tu as jetée dans la boue.

– Très bien, je viendrai chercher la pierre de ta femme, répondit le cochon manifestement désolé.

Le lendemain, le cochon était près de la maison des tortues. Il se mit à fouiller dans la boue, partout autour de la maison, dans l'espoir de retrouver la pierre, mais en vain...

C'est depuis ce jour que les cochons ont pris goût à vivre dans la boue et qu'ils passent leurs journées à fouiller la terre avec leur groin.



Beme et le chimpanzé

Conte bulu

Il est probable que tout le monde sait que le chimpanzé et le chien ne s'entendent généralement pas très bien. Cette histoire devrait le prouver à tous ceux qui sont encore sceptiques.

Autrefois, dans un village du sud du Cameroun vivait un homme qui se prénomma Beme. Cet homme était connu pour sa grande gourmandise.

Un jour, le chimpanzé, qui était réputé fin chasseur, parvint à tuer une antilope. Il la ramena au village de Beme, et ce dernier, affamé, lui demanda à quel prix il accepterait de lui vendre son antilope.

Le chimpanzé refusa de vendre son gibier, et il proposa le système d'échange suivant à Beme :

– Je te donne mon antilope si tu acceptes, en échange, de recevoir une énorme fessée de ma part, c'est-à-dire dix coups de fouet chaque matin.

L'homme, décidément très gourmand, accepta sans réfléchir, sans même négocier les conditions du chimpanzé.

Le singe offrit donc son gibier à Beme.

Le matin du jour suivant, le chimpanzé se présenta chez Beme et lui donna comme convenu dix cinglants coups de fouet. Beme hurlait de douleur et suppliait le chimpanzé de bien vouloir cesser, mais ce dernier resta sourd à ses supplications :

– Je ne fais que respecter notre accord !

L'épouse de Beme, qui n'était déjà pas ravie du marché que son mari avait conclu avec le singe, sortit de la case et appela ses voisins à la rescousse. Les voisins, tous apeurés par la grande force du chimpanzé, préférèrent ne pas intervenir, et se contentèrent d'observer la scène à une certaine distance, debout sur le pas de leurs portes.

Chaque matin, le chimpanzé arrivait au lever du jour et administrait de toutes ses forces les coups de fouet. Le pauvre Beme ne parvenait plus ni à s'asseoir, ni à s'allonger, car tout son corps était labouré de corrections.

Quelques semaines s'écoulèrent, puis Beme décida de se rendre chez son oncle afin de lui parler de la souffrance qu'il endurait depuis le jour où il avait conclu cet étrange marché avec le chimpanzé.

Son oncle compatit et lui remit un horrible petit chien répugnant. Lorsqu'il fut de retour chez lui, son épouse ne voulut tout d'abord pas de ce chien dans la maison, tellement il était laid, mais, comme son

mari la convainquit, elle le laissa finalement dormir dans la cuisine.

Le matin suivant, le chimpanzé se présenta chez Beme comme à l'accoutumée, et il lui ordonna de se tourner afin qu'il pût lui administrer la séance quotidienne de coups de fouet. Mais au moment où le chimpanzé leva son bras pour fouetter Beme, le petit chien se mit à aboyer avec rage.

Le chimpanzé prit peur et s'enfuit. Il disparut à tout jamais dans la forêt tropicale, et ne revint jamais frapper le pauvre Beme.

L'excès de gourmandise causa donc ces désagréments à Beme, mais il fut libéré de ses souffrances par son petit chien qui, malgré sa laideur, lui rendit une vie agréable.

Kulu la Tortue qui voulait porter l'éléphant

Conte ewondo

Il était une fois, il y a très longtemps, une tortue qui se prénomma Kulu, et qui se vantait auprès de qui voulait l'entendre de sa très grande force. Kulu racontait qu'elle était suffisamment forte pour porter n'importe quel animal de la forêt, y compris l'éléphant.

Le discours de la tortue finit par se répandre à travers la forêt, et ce matin-là, tous les animaux s'étaient réunis au centre du village afin de vérifier les dires de Kulu. L'éléphant était assis au beau milieu de la foule.

La tortue était enfermée dans sa case. Elle était en train de se maquiller, c'est-à-dire de se badigeonner la carapace de multiples couleurs vives. Quand elle fut prête, elle sortit de chez elle, se tint sur le seuil de sa porte, et s'adressa à la foule des animaux :

– Mes très chers amis, avant d'entamer ma démonstration je souhaite vous faire la recommandation suivante : je vais réveiller mon fétiche qui saura me donner la force nécessaire. Quoi qu'il arrive, surtout ne riez pas, car cela ferait immédiatement perdre toute efficacité à mon fétiche.

Le féticheur sortit à son tour de la case de Kulu, s'avança d'un pas lent vers l'éléphant, puis s'assit à côté de lui et commença à réciter des formules magiques.

– Kul'antoa, Kul'antoa...

Puis il se leva et se mit à danser, en imitant la manière dont la tortue était censée s'y prendre pour porter l'éléphant sur son dos. Le féticheur sautillait sur place en gesticulant et en faisant toutes sortes de grimaces qui finirent inmanquablement par faire éclater de rire toute la foule, restée jusque-là silencieuse.

Kulu s'écria alors :

– Malheureux que vous êtes, mais qu'avez-vous fait ? Vos éclats de rires ont réduit à néant les efforts du fétiche. Et sans lui, il va m'être impossible de porter l'éléphant.

L'histoire ne dit pas qui, parmi tous les animaux présents, crut réellement à l'excuse de Kulu la Tortue, mais toujours est-il qu'aujourd'hui encore, lorsque nous essayons de camoufler un échec, nous citons toujours le proverbe suivant : « L'éléphant porté par la tortue. »

Khul la Tortue, Sinbamba la Panthère et la chasse

Conte bassa

Il y a bien longtemps, Khul¹ la Tortue et Sinbamba² la Panthère vivaient ensemble en parfaite harmonie. Un jour, Sinbamba la Panthère voulut inviter Khul la Tortue à chasser en forêt. La tortue avait bien envie d'accompagner son amie, mais elle était cependant hésitante et lui répondit ceci :

– Tu sais chère panthère, je ne sais pas du tout comment m'y prendre pour tendre un piège.

Sinbamba la Panthère répondit, d'un ton rassurant :

– Ne t'inquiète pas, ma sœur, et laisse-moi faire, je vais tout t'apprendre, tu verras, ce n'est pas bien compliqué.

Khul la Tortue fut rassurée et accepta donc l'invitation. Elle prit le chemin en direction de la forêt avec son amie la panthère. Lorsqu'elles arrivèrent dans la forêt, la tortue rappela à la panthère de lui apprendre à faire des pièges, mais Sinbamba renia sa promesse et dit à la tortue :

– Que chacune aille seule de son côté.

Déçue et choquée par le comportement de son amie, la tortue s'en alla d'un pas lent sur la piste commune à tous les animaux et se mit à creuser un trou afin d'y improviser un piège.

Tandis que la tortue se tuait à creuser tant bien que mal dans le sol, le lièvre survint en courant et lui demanda, l'air surpris :

– Que fais-tu là, ma chère tortue ?

– Je suis en train de m'exercer à faire un piège, répondit Khul.

– Un piège ? Mais ce n'est pas du tout ainsi qu'il faut s'y prendre. Attends, laisse-moi te montrer comment il faut faire.

En quelques instants, le lièvre finit de creuser et termina le piège. La tortue lui demanda alors naïvement :

– Comment fera donc l'animal pour être pris dans ce tout petit passage ?

Le lièvre se moqua gentiment de l'ignorance de la tortue, il plongeait sa patte dans le passage du piège, et, le mécanisme se déclenchant, le nœud du piège se referma subitement sur lui. La tortue s'empara alors immédiatement d'une grosse branche au sol, s'en servit de gourdin, et frappa un gros coup sur la tête du lièvre, qui s'évanouit. Ensuite, elle détacha le lièvre, le cacha derrière un buisson, et remit le

piège en forme.

Peu de temps après arriva l'antilope, qui lui posa exactement la même question que le lièvre. La tortue lui donna la même réponse, le scénario se reproduisit de la même manière que pour le lièvre, et l'antilope se retrouva piégée à son tour, puis assommée et tuée.

C'est ainsi qu'au grand étonnement de la panthère, la tortue parvint à ramener deux magnifiques gibiers, alors qu'elle-même était revenue bredouille.

– Demain, nous partirons toutes les deux dans la même direction, dit alors Sinbamba, peut-être parviendrai-je moi aussi à attraper quelques beaux gibiers.

Le lendemain matin, les deux amies se retrouvèrent au lieu où la tortue avait chassé la veille, et celle-ci, à nouveau, s'efforça de creuser tant bien que mal son trou dans la terre.

– C'est donc ainsi que tu fabriques des pièges ? se moqua la panthère en regardant la tortue à l'œuvre.

– Ce n'est donc pas comme ceci qu'il faut faire ? répondit naïvement la tortue, alors s'il te plaît, montre-moi ta technique, ma chère sœur.



Aussitôt, la panthère se mit au travail. Elle creusa en quelques secondes un énorme trou, et aménagea son piège.

La tortue reprit son air naïf et demanda à la panthère comment un animal ferait pour se laisser attraper dans ce piège.

– Il suffit tout simplement de passer une patte ainsi, tout en marchant, répondit Sinbamba, et tout en parlant, elle avança une patte afin de démontrer l'efficacité de son piège à la tortue.

C'est ainsi que la panthère se retrouva attachée, le pied dans le sol.

La tortue saisit aussitôt son gourdin de la veille et se mit à frapper la panthère. Celle-ci, surprise, protesta vivement :

– Comment oses-tu mon amie ? Je veux juste te montrer comment

fonctionne un piège, maintenant détache-moi, car je commence à avoir mal à la patte.

– Pourquoi devrais-je te détacher, panthère ? rétorqua la tortue. N'est-ce pas du gibier que je suis venue chercher dans cette forêt ? Et n'es-tu pas toi-même du gibier ?

Et, soulevant son gourdin de toutes ses forces, la tortue frappa à nouveau la panthère à plusieurs reprises. Quand la panthère fut tuée, la tortue courut au village voisin afin de raconter son exploit. Les hommes accoururent et transportèrent la panthère chez eux, puis firent une grande fête, et la mangèrent.

Ainsi la finesse de la tortue sauva d'un grand danger les troupeaux et les habitants du village avoisinant.

Khul la Tortue et le champ de kola de Sinbamba la Panthère

Conte bassa

Il y a bien longtemps, à l'époque où les animaux régnaient en maître sur la terre, Sinbamba la Panthère dominait un petit village où elle possédait un vaste verger de manguiers dont elle était particulièrement fière. Elle adorait son verger à tel point qu'elle ne permettait à personne d'y pénétrer.

Tous les animaux de la région admiraient son verger mais n'osaient pas s'en approcher, car ils avaient très peur de la panthère, dont les colères pouvaient être terribles.

Seule Khul la Tortue était totalement indifférente à Sinbamba la Panthère. Elle observait chaque jour les juteuses mangues se développer, et le jour où celles-ci furent mûres, elle s'infiltra discrètement dans le verger et croqua une première mangue, puis une seconde, et encore une troisième...

Khul la Tortue décida de revenir le lendemain, puis le jour suivant, et ainsi de suite.

Puis vint le jour où Sinbamba la Panthère voulut récolter les fruits de son verger. Elle découvrit alors avec stupeur que celui-ci était pratiquement vide et les manguiers presque tous nus. Elle se mit à rugir de rage à travers toute la jungle. Tous les animaux du village accoururent un à un afin de voir ce qu'il se passait et pourquoi le fauve était si énervé.

Khul la Tortue s'approcha de la panthère et lui dit humblement :

– Ô Majesté, ne sois pas en colère contre nous, car tu sais que nous te respectons et te craignons. Tu es pour nous le symbole de la puissance et de la souveraineté, et lorsque tu rugis nous nous mettons tous à trembler.

La panthère se tourna alors vers Khul, qui poursuivit son discours :

– À mon avis, celui ou celle qui s'est permis de dévorer les mangues de ton verger est encore en train de mâcher.

Sinbamba la Panthère fit alors aligner les animaux un à un, et elle se mit à inspecter tout le monde, un à un, bouche après bouche. C'est ainsi que le fauve finit par surprendre une pauvre petite chèvre qui était calmement en train de finir de ruminer les dernières herbes qu'elle venait de brouter. La panthère bondit sur la pauvre bête et la dévora en quelques bouchées. Calmée, elle revint vers la tortue et lui

dit :

– Khul, ma sœur, sans toi jamais je n'aurais pu savoir qui s'était permis de voler les mangues de mon verger. Pour te prouver ma reconnaissance, je t'autorise à prendre et à déguster les derniers fruits.

C'est donc ainsi que la maligne tortue put manger en quelques jours toute la récolte de mangues de la panthère sans jamais avoir été suspectée.

Ngoô le Chien, Khul la Tortue et le verger de Njée le Lion

Conte bassa

Dans un petit bois vivaient jadis Ngoô¹ le Chien, Khul la Tortue et Njée² le Lion. Ces animaux appartenait tous les trois à deux familles différentes ; le Chien et la Tortue formaient la première, et le Lion en formait la seconde.

Un jour, une grande famine s'abattit dans la région, et les trois animaux furent vite réduits à une grande misère. Njée le Lion eut alors l'idée de créer un champ : il débroussailla une longue bande de terre et il y planta une multitude d'avocats, de manguiers et de papayers qui ne tardèrent pas à donner de gros fruits bien appétissants.

De leur côté, Ngoô le Chien et Khul la Tortue restaient totalement oisifs, n'ayant aucune idée quant à la façon de se comporter pour faire face à cette famine. Un jour, ils décidèrent d'aller voler les avocats, les mangues et les papayes dans les terres de Njée le Lion. Khul fit d'abord quelques recommandations à Ngoô le Chien :

– Mon frère, tu sais pertinemment que je ne possède pas de pattes aussi longues que les tiennes ; et moi je sais que tu ne peux pas t'empêcher d'aboyer souvent. Or là où nous allons, le moindre bruit peut nous faire remarquer et nous être fatal, car rien n'est plus terrible et dangereux que les griffes de Njée le Lion lorsqu'il se met en colère. Sois donc discret mon ami, mon frère.

Les deux animaux se rendirent alors au verger du lion. Ils mangèrent tout ce qu'ils purent et lorsqu'ils furent enfin rassasiés, ils rentrèrent chez eux. Ils décidèrent de se rendre dans le champ du lion à chaque fois qu'ils auraient faim.

Ils se rendirent ainsi trois jours de suite dans le verger du lion. Njée finit par s'apercevoir avec stupeur que le stock de ses fruits avait sérieusement diminué. Il ne tarda pas à soupçonner ses uniques voisins, Ngoô et Khul : « Ces voleurs de fruits ne peuvent être que ce chien et sa sœur la tortue », et il décida de se venger. Il commença alors à veiller sur son verger.

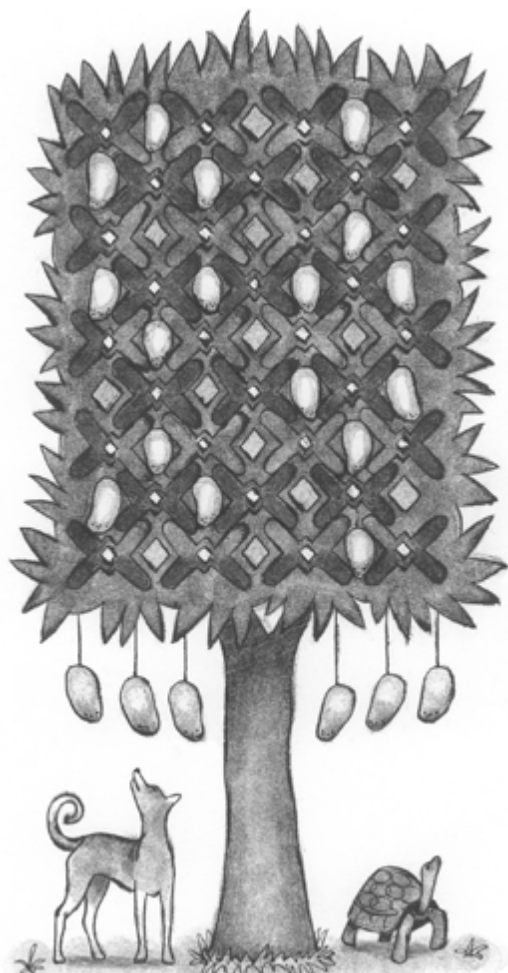
Quelque temps plus tard, Ngoô et Khul pénétrèrent une nouvelle fois dans le verger, tout doucement afin de ne pas se faire remarquer du lion. Les avocats, les mangues et les papayes étaient devenus bien gros et mûrs, et ils tombaient très facilement des arbres. Tout à coup, une mangue se détacha toute seule et s'écrasa sur la carapace de la

tortue. Celle-ci fit de son mieux pour maîtriser sa surprise et sa douleur et ne pas crier. Une autre mangue se détacha peu de temps après et vient s'écraser sur la tête du chien, qui, lui, fut incapable de se retenir : il poussa un long aboiement.

Njée le Lion se leva d'un bond et se dirigea en courant et en rugissant de colère vers l'endroit où il avait entendu l'aboiement. Ngoô le Chien sentit le danger et s'enfuit en laissant les mangues. Khul la Tortue, quant à elle, se réfugia sous la souche d'un avocatier.

Njée le Lion allait et venait et traversait son verger dans tous les sens, en rugissant de plus en plus fort, mais il ne parvint à débusquer aucun des voleurs.

Pourtant, du haut d'un manguier, un rossignol avait été témoin de toute la scène. Il se mit à chanter un refrain, dont les paroles finirent par attirer l'attention du lion :



Owasa pia na tson
Owasa mukoko tson
Owasa mukoko tson, dgyhui.

Ce qui pouvait se traduire par :

Sous l'avocatier, sous l'avocatier,
Sous l'avocatier, sous l'avocatier,
Sous l'avocatier, sous la souche de l'avocatier.

Le Lion finit par comprendre le sens de la chanson du rossignol. Il fit alors demi-tour et se dirigea d'un pas vif vers la souche de l'unique avocatier qui poussait dans son verger. Il vit la tortue, l'attrapa d'un coup de griffe et l'enfouit dans son sac. Il entreprit ensuite de ramasser toutes les mangues et les autres fruits qui avaient été cueillis par les deux voleurs et qui gisaient par terre, et les glissa dans un autre sac.

Du fond de son sac, la tortue se mit à faire cette prière :

– Ô Njée le Lion, mon ami, roi de la forêt, je t'implore de bien vouloir me donner quelques fruits car je n'ai pas mangé depuis longtemps et j'ai terriblement faim.

Mais tandis que le lion était encore affairé dans le champ à ramasser toutes les mangues qui traînaient sur le sol, Khul la Tortue avait déjà fait un trou dans le sac et surveillait toutes les allées et venues du fauve.

L'après-midi s'écoulait, il se faisait tard, et le lion décida qu'il fallait maintenant rentrer, qu'il serait plus sage de s'occuper en priorité du sac le plus lourd, et de revenir plus tard récupérer le plus léger. Il prit alors soin de bien attacher le sac renfermant la Tortue et se dirigea vers le village, chargé du sac contenant les nombreuses mangues.

Khul la Tortue n'attendit pas le retour du lion. Profitant de l'absence de celui-ci, elle se glissa hors du sac par le petit trou qu'elle avait fait, y enfonça une pierre qui faisait approximativement son poids, referma le sac et prit tout doucement le chemin vers chez elle.

Le lendemain matin, le lion revint dans son verger, s'empara du second sac maintenant rempli d'une pierre, et le transporta jusqu'à chez lui. Lorsqu'il ouvrit le sac et se rendit compte de la supercherie, le lion se mit dans une colère noire et jura une haine mortelle envers la tortue.

C'est depuis ce jour-là que Khul la Tortue vit dans des lieux humides, près des marécages où Njée le Lion ne s'aventure jamais. Ngoô le Chien, quant à lui, a déserté la forêt pour se réfugier auprès de l'homme.

Le lièvre, le boa et Khul la Tortue

Conte bassa

Non loin du fleuve Sanaga vivait un boa. Il passait la majeure partie de ses journées à attendre près de la rive, car c'était un excellent moyen d'attraper la plupart des animaux qui passaient par-là, et il pouvait ainsi se sans faire trop d'efforts.

Des hommes avaient cependant remarqué à plusieurs reprises les traces laissées par le boa, et, un jour, l'un d'eux décida de construire un piège afin de le capturer. Le piège se composait d'un trou creusé dans le sol, qui pouvait se refermer grâce à une trappe surmontée d'un tronc d'arbre, et qui tomberait d'un coup dès que le serpent passerait. Ce qui arriva dès le lendemain matin : le boa rampait tranquillement sur le chemin et se dirigeait vers sa planque habituelle, quand tout à coup, il tomba dans le piège ! Le serpent glissa tout au fond du trou, et la trappe, poussée par le tronc, se referma instantanément sur lui. Désespéré, le boa eut beau essayer de soulever la trappe par tous les moyens, celle-ci était bien trop lourde.

De nombreuses heures s'écoulèrent ainsi, et le boa, qui se tortillait dans tous les sens afin de s'extraire commençait à faiblir.

Un lièvre passa par là. Intrigué, il s'approcha du piège et aperçut le boa qui le supplia de bien vouloir l'aider :

– Mon ami, mon frère, gémissait le serpent. Tu arrives au bon moment. Voudrais-tu m'aider à sortir de ce piège qui m'a été tendu ?

Le lièvre, qui avait un bon fond, ne pensa pas un seul instant à tous les animaux que le serpent avait déjà dévorés. D'un bond, il se dressa au bord de la trappe, glissa une grosse branche sous le tronc et la poussa aussi fort qu'il put. La trappe s'ouvrit ainsi progressivement et le boa parvint alors à se glisser hors du trou. Puis il tenta de se dresser devant le lièvre, la gueule grande ouverte.

– Que t'arrive-t-il ? demanda le lièvre. Je viens tout juste de te sauver la vie et voilà que tu cherches maintenant à m'avalier ?

– C'est que je n'ai rien avalé depuis de nombreuses heures, et je commence à avoir une énorme faim. Arrête un peu de bavarder et approche-toi !

– Mais si je ne t'avais pas aidé à ouvrir la trappe, se défendit le lièvre, tu serais déjà mort, et pour me remercier tu veux me dévorer ?

Le lièvre s'enfuit d'un bond, poursuivi par l'énorme boa qui n'avait pas l'intention de laisser échapper une si belle proie. Les deux animaux arrivèrent ainsi chez Beme le Porc, qui en guise de

bienvenue, s'exclama :

– C'est un honneur pour moi d'accueillir le roi de tous les serpents. Que me vaut l'honneur de cette visite surprise ?

Le lièvre coupa la parole à Beme et s'écria :

– J'ai libéré le boa qui s'était fait attraper par un piège tendu par les hommes, et maintenant, au lieu de me remercier de lui avoir sauvé la vie, il cherche à me dévorer... Que penses-tu de cette injustice ?

Le porc répondit :

– C'est vrai que le boa semble bien affamé, alors pourquoi ne te laisses-tu pas avaler sans faire d'histoires ?

Le lièvre qui ne l'entendait pas de cette oreille décida de ne pas polémiquer et s'enfuit à nouveau. Il courut de toutes ses forces, et il tomba nez à nez avec Khul la Tortue qui était en train de traverser le chemin en prenant tout son temps.

– Où vas-tu ainsi ? demanda la tortue au lièvre. Tu m'as l'air bien pressé.

Le lièvre expliqua à Khul la raison de sa fuite, et comment Beme le Porc pensait lui-même qu'il devrait se laisser avaler. La tortue était réputée pour sa grande sagesse, et c'est la raison pour laquelle, tandis que le boa arrivait en rampant, le lièvre lui demanda d'arbitrer.

– Hum... Ainsi un tout petit lièvre comme toi serait parvenu à libérer cet énorme boa en soulevant la trappe du piège ?

Le lièvre et le boa acquiescèrent.

– J'ai de la peine à croire cela, insista Khul, montrez-moi un peu comment tout cela s'est passé.

Les animaux se rendirent tous à l'endroit où se trouvait le piège, et le lièvre se mit alors à expliquer la manière dont il s'était pris pour soulever la branche qui tenait la trappe.

– Je ne comprends toujours pas, dit la tortue.

Et se tournant vers le boa :

– Veux-tu bien me montrer où tu te trouvais exactement ?

Le boa rampa alors jusqu'au bord du piège, et s'y laissa glisser. La trappe se referma aussitôt sur lui.

– Il ne reste donc plus qu'à sortir tout seul, s'écria Khul, à moins bien sûr que le lièvre veuille t'aider une seconde fois.

– Et finir dans le ventre de ce boa sans reconnaissance ? Certainement pas ! s'exclama le lièvre.

C'est ainsi que le lièvre s'éloigna avec son ami Kuhl la Tortue. Tant pis pour le boa qui n'avait eu aucune reconnaissance. Quelques heures plus tard, l'homme arriva près de son piège, et tua le serpent d'un simple coup de machette.

Le lièvre et le lion

Conte bassa

Il était une fois, il y a bien longtemps, un lion qui était sur le point de se marier. Il devait se rendre auprès de sa belle-famille afin de fixer les modalités du mariage. C'était un long chemin, et il demanda à son ami le lièvre de bien vouloir l'accompagner.

Le lièvre accepta l'invitation, et tous les deux décidèrent alors de se retrouver le lendemain à l'aube. Le lion prépara alors ses affaires pour le voyage et prit deux sacs : il chargea le premier de grosses pierres et le second de feuilles de bananier.

Le lendemain matin, les deux amis se retrouvèrent à l'endroit convenu. Lorsque le lièvre arriva, le lion était là depuis déjà quelque temps, debout entre ses deux sacs. Au moment de partir, le lion montra le sac le plus lourd au lièvre mais celui-ci expliqua à son ami :

– Tu sais, lorsque l'on accompagne un ami chez sa belle-famille, il est d'usage que celui qui est invité porte le plus petit sac.

Le lièvre aida donc son ami le lion à charger le gros sac de pierres sur sa tête, puis il attrapa le plus léger.

À mi-chemin, les deux animaux arrivèrent sous un grand manguier. Le lion demanda alors au lièvre de fermer les yeux. Ce dernier obéit mais garda néanmoins un œil entrouvert afin de contrôler le lion.

Le lion grimpa sur le manguier, choisit quelques fruits et redescendit de l'arbre. Il donna alors l'ordre au lièvre de grimper et de cueillir à son tour quelques fruits.

– Mais comment as-tu fait et par où es-tu donc passé pour cueillir toutes ces mangues ? demanda le lièvre à son ami.

Le lion répondit :

– Je suis tout simplement passé par l'arbre aux piquants.

Cependant le lièvre ne tint pas compte de la réponse du lion, et il grimpa directement au sommet du manguier, cueillit sa part de fruits et descendit sans difficulté particulière. Tous deux finirent de déjeuner puis ils se remirent tranquillement en route.

Au cours du voyage, le lion montra au lièvre un arbre au bord du chemin et lui dit :

– Regarde bien cette espèce d'arbre. Si un jour je tombe malade et que j'ai la colique, tu viendras y prendre quelques écorces pour moi.

Quelques centaines de mètres plus loin, le lièvre s'arrêta à son tour

et dit au lion :

– Excuse-moi un instant, je dois faire mes besoins.

Le lièvre entra à l'intérieur de la forêt et prit quelques écorces qu'il camoufla dans son sac.

La journée s'écoula doucement, les deux animaux poursuivirent le chemin d'un rythme régulier, et ils arrivèrent enfin chez la belle-famille du lion. Il était déjà tard et on leur proposa de dîner. Le lion qui était très gourmand, voulut dévorer à lui seul tout ce qu'il y avait sur la table : de la viande, des fruits et des légumes, ainsi que du vin de palme. Au milieu du repas, il s'écria :

– Aïe, j'ai beaucoup trop mangé et j'ai terriblement mal au ventre. S'il te plaît, lièvre, va me chercher les écorces que je t'ai montrées tantôt.

Le lièvre sortit alors les écorces prises dans la journée et les remit au lion. Voyant alors que son plan avait échoué, le lion dut alors se résoudre à cesser de manger et à laisser le reste du repas au lièvre.

Quelques jours s'écoulèrent, puis vint le moment tant attendu des fiançailles. En guise de dot, on demanda au lion de donner un gibier. Le lion avait en tête d'offrir le lièvre le moment venu.

Le soir, on installa dans la même chambre un lit pour le lion ainsi qu'une natte pour le lièvre. Le lion se dit que ce serait l'occasion de sacrifier son ami.

Au milieu de la nuit, le lion se leva sans faire de bruit et alla chauffer le fer auprès du feu. Lorsque le fer fut rouge, il retourna doucement dans la chambre et s'approcha sans bruit de la natte afin de plonger son outil dans le postérieur du lièvre.

Le lièvre, cependant, ne dormait pas, et il demanda au lion :

– Que se passe-t-il, ô mon frère ?

– Ne t'inquiète pas mon ami, ce ne sont que des fleurs rouges qui guérissent tous les maux, répondit le lion, embarrassé de constater que le lièvre était éveillé.

Mais le lièvre avait déjà bien compris la ruse de celui qui prétendait être son ami. Il prit la fiancée du lion, la souleva tout en douceur et la reposa délicatement sur la natte, puis il alla lui-même se coucher dans le lit près du lion. Au matin, dès les premiers rayons du soleil, il se leva sans bruit, quitta la maison et se sauva aussi vite qu'il put. Peu de temps après, le lion se leva et alla chauffer son fer auprès du feu. Et il exécuta son plan.

Dans la matinée, la belle-famille réclama la dot promise. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver leur fille étendue et sans vie sur la natte du lièvre. La belle-famille chassa le lion à coups de machette.

C'est depuis lors que les lièvres et les lions sont devenus de véritables ennemis.

Le lion, la ruse du lièvre, et leurs mères

Conte bassa

À une époque très lointaine où tous les animaux parlaient encore, le lion et le lièvre étaient connus pour être de très grands amis. Chaque fois que l'un rendait visite à l'autre, c'était une très grande fête accompagnée de poulets, d'ignames, de manioc, de *macabo*¹ et de vin de palme. Un véritable festin ! Les autres animaux de la savane admiraient et enviaient cette profonde amitié.

Mais cette année-là, la saison sèche n'en finissait pas et une grande famine s'ensuivit. Jour après jour, les habitants du village des animaux commençaient à pleurer leurs morts. On fit même venir des sorciers afin qu'ils pussent implorer la grâce des dieux, mais malgré tout, la sécheresse s'accroissait et la famine s'aggravait jour après jour.

La famille du lion commença elle aussi à ressentir durement les effets de la faim car la nourriture était devenue de plus en plus rare : plus aucun gibier ne s'était pris depuis longtemps dans les pièges que le lion avait tendus dans la brousse, et il n'y poussait plus que des racines et des mauvaises herbes. Découragé, le lion s'était résigné à cette situation. Il était même devenu très paresseux. Il ne se donnait plus la peine d'aller contrôler ses pièges quotidiennement.

Un matin, le lion alla néanmoins jeter un bref coup d'œil à ses pièges. Il n'y trouva qu'une jeune antilope toute frêle, et déjà pourrie. Il fut cependant heureux de rapporter ce modeste gibier à sa famille, et sa femme se mit immédiatement à le préparer. Toute la famille en mangea avec un énorme plaisir, et ne garda que quelques restes pour plus tard.

Le lendemain, au lever du jour, le lion se dépêcha de sortir en brousse, sans même prendre la peine de déjeuner : il s'était dit qu'il mangerait ses restes le soir lorsque les autres membres de la famille auraient mangé leurs parts respectives. Il passa la journée juché sur un vieux tronc d'arbre mort, puis quand il en eut assez de flemmarder là, il se leva et reprit doucement le chemin de sa maison. Une fois arrivé, il appela sa femme :

– Ô, lionne, mon épouse, s'il te plaît, apporte-moi mes restes de nourriture d'hier soir.

Son épouse lui tendit, dans une toute petite écuelle, un fond de sauce dans lequel trempait un maigre morceau d'antilope.

– Lorsque je suis revenue des champs, dit-elle à son mari, je me suis aperçue que ta vieille mère avait déjà mangé presque toute la nourriture que tu avais soigneusement mise de côté hier.

La maman du lion avait mangé la part de son fils, car elle s'était dit que ce dernier rentrerait très certainement avec un nouveau gibier. Le lion, apprenant cela, se mit alors dans une immense colère, à tel point qu'il donna des coups à son épouse, à ses enfants et même à sa mère...

De nombreux jours s'écoulèrent et la famine sévissait toujours plus.

Un matin, le lion décida d'aller rendre visite à son ami le lièvre. Les enfants du lièvre l'acclamèrent avec des cris de joie :

– Papa, ton ami le lion est là, papa lion est venu nous voir !

– Ô, mon ami, dit le lièvre, qui l'accueillit avec les honneurs et selon leur tradition ancestrale, voilà bien longtemps que je ne t'ai pas vu, où avais-tu disparu ?

– Ô, cher lièvre, mon ami, je suis tellement pris par les travaux, je ne vais pas pouvoir rester longtemps, je rentre chez moi dès demain à l'aube, ainsi je vais te dire la raison de ma visite. Je me dis que cette famine a déjà bien trop duré, et nos familles ont de bien nombreuses bouches à nourrir. Aussi devrions-nous en supprimer quelques-unes.

– Que proposes-tu alors ? demanda le lièvre à son ami.

– Je propose que nous fassions mourir nos vieilles mères respectives afin de les manger, car elles ne nous sont plus d'aucune utilité.

Le lièvre tout au fond de lui n'approuvait pas l'idée, mais il ne chercha pas à contrarier son ami, dont il connaissait le caractère. Il fit mine d'accepter la proposition, en se disant qu'il devait réfléchir à tout cela avant de faire quoi que ce soit...

Toujours est-il que, sous la pression du lion, les deux amis finirent par se mettre d'accord, et le lion retourna chez lui tout joyeux.

Puis arriva le jour qui avait été fixé par les deux animaux. Le lion, armé d'une machette, appela sa vieille mère et l'emmena loin derrière la maison en direction de la rivière, à l'endroit où il devait retrouver le lièvre. De son côté, le lièvre avait dès la veille parcouru la forêt dans tous les sens, et avait fait le plein de provisions de baies rouges, qu'il avait ensuite mélangées à de l'argile. Dans la soirée, il se rendit dans la case de sa vieille maman et lui expliqua la situation. Il la cacha soigneusement et lui fit promettre de n'en sortir sous aucun prétexte. Le lendemain matin, il se rendit tranquillement sur le lieu du rendez-vous fixé avec le lion. En chemin, il ramassa de nombreux cailloux qu'il mit dans sa besace, à côté des baies rouges et de l'argile.

– Mais où donc est ta mère ? lui demanda le lion à son arrivée.

– Je suis allé l’attacher un peu plus haut en amont de la rivière, car je me suis dit que les deux vieilles femmes ensemble risquaient de nous troubler avec leurs cris.

Le lion, dont la mère avait les mains liées dans le dos et qui ne cessait de gigoter dans tous les sens, admira le lièvre pour son initiative.

Le lièvre prit alors la parole :

– Dis, cher lion, je te propose de rester ici en aval de la rivière, tandis que moi, j’irai un peu plus haut en amont, et lorsque tu verras le sang colorer la rivière, tu sauras alors que j’aurai fait périr ma vieille mère et que ce sera à ton tour de tuer la tienne.

Le lion approuva l’idée et s’assit au bord de la rivière. Il attendait impatiemment que l’eau se colore de sang.

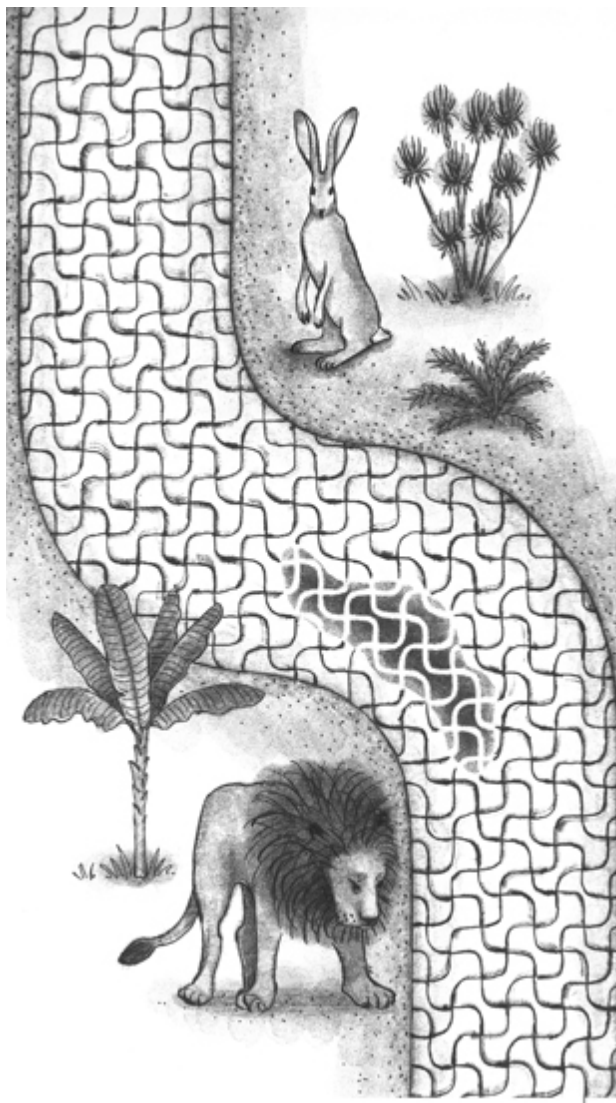
Lorsque vint le moment d’égorger la vieille dame, le lièvre sortit de sa besace la mixture faite de baies rouges et d’argile qu’il avait préparé la veille et la jeta dans l’eau, avec l’aide de sa vieille maman qui venait tout juste de le rejoindre.

En aval, le lion vit l’eau se colorer progressivement en rouge, et attrapa alors sa maman : il tira sa machette et trancha d’un geste vif le cou de sa pauvre mère.

– Je vais enfin mettre fin à tes jours, vieille peau que tu es...

La maman, stupéfaite, n’eut même pas le temps de prononcer le moindre mot que son fils l’égorgea en une fraction de seconde d’un bref coup de machette.

Le lion et le lièvre s’étaient entendus que chacun préparerait la viande de son côté, et qu’ils pourraient se retrouver ensuite dans la forêt afin de déguster leurs mets ensemble. Le lion prépara donc sa mère, tandis que le lièvre fit de son mieux pour broyer les noyaux restants de ses baies sauvages et les mélanger avec la pulpe, puis il mixa son mélange durant deux longues heures, avec l’aide de sa propre maman.



Les deux compères se retrouvèrent en fin de journée dans la forêt et allumèrent un grand feu. Ils parlèrent de choses et d'autres.

– Mon cher lièvre, ta mère n'a pas poussé le moindre cri, me semble-t-il, dit le lion à son ami lorsqu'ils se retrouvèrent.

– Tu sais, elle n'avait plus beaucoup de force, elle était si vieille, répondit le lièvre, je me demande même si elle fera de la bonne viande...

Le soir venu, la faim commençait à se faire sentir et le lièvre suggéra à son ami de passer au dîner :

– Et pour te faire honneur, ô lion mon ami, je propose que nous commençons par ta maman !

Le lion mit les restes de sa pauvre maman au feu, et quand la viande fut cuite à point, les deux amis se mirent à table.

Le lion était vorace et on pouvait même entendre les os de sa pauvre mère craquer sous ses dents acérées, tandis que le lièvre, qui était végétarien, fit semblant de manger. Ils se partagèrent ensuite un peu de vin de palme, puis ils s'endormirent près du feu.

Le lendemain matin, le lion se réveilla de fort mauvaise humeur car il était à nouveau affamé :

– Lièvre, si tu nous préparais maintenant ta part pour le petit déjeuner ?

Tout en s'adressant à son ami, le lion se saisit de son sac et l'ouvrit. Il y découvrit avec stupeur qu'il était rempli de cailloux. Il se retourna vers le lièvre, avec un regard rempli de haine.

Le lièvre, qui s'était préparé à faire face à la colère de son ami lui expliqua ceci :

– Ô, mon ami, hier, juste avant de mourir, ma mère m'a maudit. Elle m'a certifié que je ne parviendrais jamais à manger sa chair. Mais jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle put se transformer ainsi en pierres !

Cette réponse du lièvre, qui semblait tant désolé, suffit pour un temps à calmer la colère du lion.

À la fin de la matinée, le lièvre prit congé et rentra chez lui.

Le lion soupçonna cependant une ruse, c'est pourquoi il décida de suivre discrètement son ami.

« Il est bien possible que le lièvre ait caché sa viande afin de la manger tout seul », se disait-il.

Lorsque le lion arriva près de la case de la famille du lièvre, il entendit son ami rire à gorge déployée. Il entendit également la voix de la mère de ce dernier. Le lion jeta un bref coup d'œil à travers la fenêtre, et il aperçut effectivement la mère du lièvre, assise au milieu de la pièce, bien vivante et manifestement en pleine forme.

« Le lièvre s'est moqué de moi, il n'a jamais tué sa mère ! » pensa le lion qui se mit alors dans une colère terrible.

Il fit irruption dans la case du lièvre, mais ses parents, bien plus agiles que le lion, purent se cacher dans les recoins de la case, hors d'atteinte des griffes du lion. Le lion finit alors par rentrer chez lui, la queue entre les jambes, mort de honte.

C'est depuis ce temps-là que disparut à jamais l'amitié entre le lion et le lièvre, et que le lion attaque tout ce qui bouge sur son chemin, croyant à chaque fois que c'est le lièvre qui vient passer par là...

Pourquoi le chien et le chimpanzé ne s'entendent pas

*Conte bulu*¹

Autrefois, il y a bien longtemps, dans un royaume riche et prospère vivait une princesse divinement belle qui était en âge de se marier et qui avait très envie de trouver un époux.

Le chien, qui avait appris que la princesse était à la recherche de son élu, voulut tenter sa chance et il se mit en route pour se présenter à la jeune et jolie jeune femme.

En chemin, il croisa le chimpanzé qui était lui aussi en route pour le royaume pour se faire connaître de la princesse en espérant pouvoir la séduire puis l'épouser.

Les deux animaux, qui vivaient à l'autre bout du pays et qui avaient donc une très longue route à parcourir, décidèrent de voyager ensemble. Ils firent connaissance petit à petit au fil du trajet, au cours des pauses, des repas et des nuits qu'ils partagèrent. Ils se lièrent rapidement d'amitié.

Ils arrivèrent chez la belle et jeune princesse au bout d'une longue semaine de voyage. Ils furent tous les deux accueillis et logés dans la même chambre. Durant la soirée, les deux nouveaux amis se confièrent mutuellement leurs secrets : le chien expliqua au chimpanzé qu'il avait une très forte attirance pour les os, tandis que le chimpanzé avoua au chien qu'il avait mis quelques fougères séchées autour de sa taille afin de masquer autant que possible son arrière-train, car il se sentait angoissé à l'idée de se montrer dévêtu devant la cour royale.

La cérémonie de présentation devait avoir lieu dès le lendemain matin, et la soirée fut consacrée à une grande fête à laquelle tous les prétendants étaient cordialement invités. Durant le dîner, le chimpanzé attrapa un os et le lança au centre de la grande salle. Le chien aperçut l'os et d'instinct voulut se lever, mais finalement il se retint et resta tranquillement assis.

Quelques minutes s'écoulèrent, le chimpanzé attrapa un deuxième os, plus grand que le premier, et le jeta à nouveau vers le centre de la pièce. Une fois de plus le chien voulut se lever pour attraper l'os, mais il se retint, resta tranquillement à sa place et se remit à table.

Le chimpanzé lança un troisième, puis un quatrième et un cinquième os... N'y tenant plus, le chien finit par se lever, et d'un

bond se précipita sur les os au centre de la pièce puis se mit à les ronger sauvagement les uns après les autres.

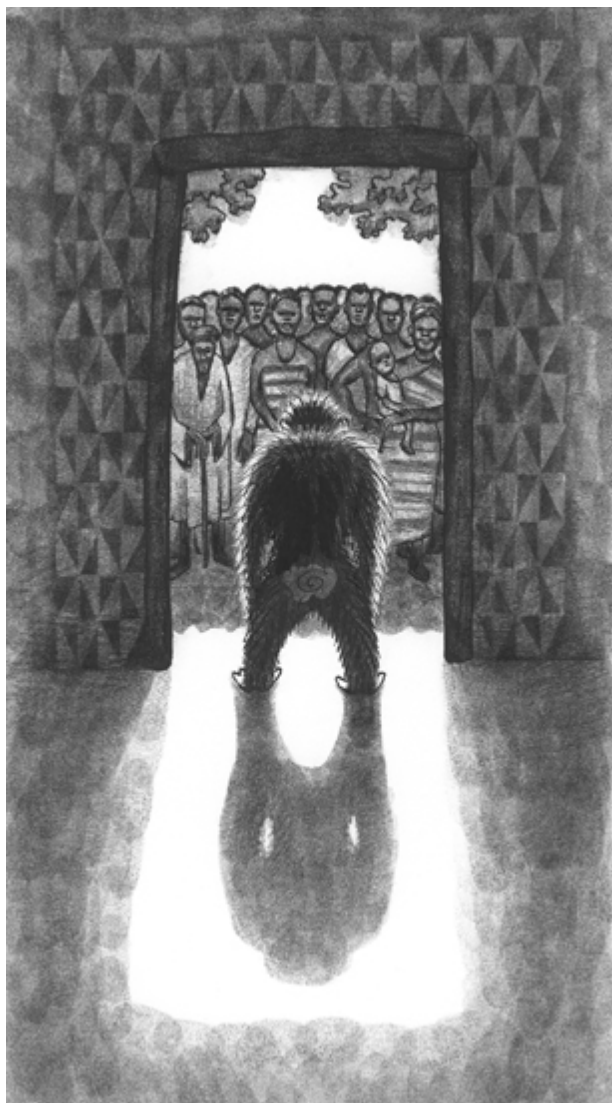
Tous les invités remarquèrent le comportement du chien. Ils se mirent à rire, à se moquer de lui. Le chien s'aperçut qu'il était l'objet des railleries des autres convives et il eut honte. Ne sachant comment se comporter, il quitta l'assemblée puis s'enfuit précipitamment. On dit d'ailleurs que cet événement marque le début de l'aboiement du chien !

Mais le chien n'avait cependant pas dit son dernier mot. Il décida de préparer tranquillement sa vengeance.

Pendant ce temps, le chimpanzé réussit à devenir le favori de la jolie princesse...

Le chien réalisa qu'il avait définitivement perdu le cœur de la princesse. Tandis que la nuit commençait à tomber, il regagna sa couche et s'endormit de suite, sans attendre son ancien ami le chimpanzé qui arriva bien plus tard, vers le milieu de la nuit.

Le lendemain matin, tandis que le chimpanzé était encore profondément endormi, le chien se leva sans bruit et se saisit tout doucement des fougères séchées qui protégeaient la taille de son ancien ami, puis il les jeta au feu. Les fougères s'enflammèrent en quelques secondes.



Le chien partit ensuite au centre du village et se mit à crier de sa forte voix à tous les habitants :

– Le chimpanzé, futur prince du royaume, souhaite faire une annonce solennelle à tous les habitants vers la fin de la matinée.

Toute la population du village se regroupa alors autour de la case où le chimpanzé dormait tranquillement, tout nu. Tout le monde attendait avec impatience l’allocution du « futur prince ».

– Nous voulons le discours du prince, nous voulons le discours du prince ! criait le peuple de plus en plus fort.

Le brouhaha de la foule qui montait et s’amplifiait progressivement finit par extirper le chimpanzé de son profond

sommeil.

Le chimpanzé ouvrit un œil, puis l'autre. Il constata alors avec effroi que son habit de fougères avait disparu. Il voulut sortir discrètement afin de cueillir de nouvelles fougères et se confectionner à la hâte un nouvel habit.

Dès qu'il mit les pieds hors de la case, le chimpanzé fut acclamé par tout le village. Mais lorsque la foule remarqua que le singe était tout nu, elle se mit à rire. Tous les habitants du royaume se mirent alors à se moquer de la nudité du chimpanzé. Rongé par la honte, ce dernier prit la fuite et courut de toutes ses forces vers la forêt.

De nos jours, le chimpanzé vit encore dans la forêt. C'est donc la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, les chiens et les chimpanzés ne s'entendent pas.

Le perroquet et le pigeon vert

Conte bulu

Il y a bien longtemps, un perroquet s'était installé au bord d'un étang qui avait la particularité de contenir de l'eau très colorée, un peu comme celle que l'on utilise pour faire des teintures.

À cette époque-là, tous les oiseaux sans exception étaient gris, mais un jour le perroquet reçut de Dieu l'ordre de les peindre tous selon leurs désirs respectifs.

Un beau matin, le perroquet, après s'être lui-même décoré les plumes, fit savoir à tout le pays qu'il était chargé de colorer tous les oiseaux de la forêt.

Les oiseaux se présentèrent à lui un à un tout au long de la journée, chacun lui indiqua la façon dont il souhaitait être coloré. Certains voulurent être d'une seule couleur, d'autres préférèrent certaines plumes d'une couleur et certaines plumes d'une autre...

En milieu de journée un pigeon arriva. Il avait envie de se faire teindre tout en vert mais comme il était très timide, il n'osa pas ouvrir son bec pour exprimer son souhait. Tous les oiseaux passèrent donc devant le perroquet tandis que le pigeon restait là, sans bouger, sur sa branche. Un ultime oiseau, un tourako, arriva, il voulut devenir tout rouge. Le pigeon ne bougeait toujours pas. Le perroquet trouva que le comportement du pigeon était très étrange, mais il lui demanda et ce qu'il souhaitait.

– Pouvez-vous me peindre également ? se contenta de demander le pigeon.

Le perroquet fut un peu agacé, car la journée était maintenant bien avancée, la nuit n'allait pas tarder à tomber.



– Franchement, tu aurais pu me dire cela plus tôt ! Cela fait des heures que tu es là à me regarder, et tu ne demandes de te peindre que maintenant. Allez ! Fiche-moi le camp !

Tout en grondant le pigeon, le perroquet se saisit d'une touffe d'herbe dont il s'était précédemment servi pour peindre, puis la lança énergiquement sur le pigeon, et ses plumes furent ainsi colorées en vert. Il jeta également un pinceau rouge, celui qu'il avait utilisé pour le tourako, qui rebondit sur son bec avant de retomber au sol en frôlant les pattes : on dit que c'est pour cela que le pigeon vert est vert avec juste le bec et les pattes rouges !

L'hyène et le bouc

Conte bassa

Un jour, l'hyène rencontra le bouc au cœur de la brousse. Elle l'arrêta et lui demanda :

– Dis-moi tout de suite trois vérités, sinon je vais devoir te dévorer car je suis affamée.

Le bouc prit quelques instants pour réfléchir, puis il répondit à l'hyène :

– Si, de retour dans mon village, je raconte que je t'ai rencontrée et que tu m'as laissé partir sans me manger, personne ne voudra jamais me croire...

L'hyène acquiesça et admit que c'était là indiscutablement une première vérité. Le bouc poursuivit sa réflexion puis il ajouta :

– Si, de ton côté, tu rentres dans ton propre village, et tu dis à tes proches que tu m'as croisé et que tu m'as laissé partir, personne ne voudra jamais te croire non plus...

L'hyène admit que le bouc avait parfaitement raison et qu'il s'agissait là d'une seconde vérité.

– Enfin, enchérit le bouc, je sais que peu de temps avant de croiser ma route, tu as fait un excellent et copieux repas...

L'hyène s'exclama :

– À vrai dire, cette fois-ci encore, tu as parfaitement raison ! Mais dis-moi, bouc, comment savais-tu que je venais de terminer un excellent et copieux repas juste avant de croiser ton chemin ?

Le bouc se mit à courir de toutes ses forces et tout en se sauvant répondit à l'hyène :

– Parce que si tu n'avais pas fait un copieux repas, ne m'aurais-tu pas déjà dévoré ?

Le lion et le chat rusé

Conte douala

Il y a bien longtemps, le lion régnait sur tous les animaux.

La case du lion se tenait loin, à l'écart du village des animaux. Tous les matins, les villageois nommaient quelqu'un parmi eux afin de se rendre chez le lion pour parler avec lui.

C'était un long périple : il fallait marcher de longues heures, puis traverser un tronc d'arbre qui servait de pont. C'est ce que fit ce matin-là le chat, qui avait été désigné pour rendre visite au lion.

Lorsqu'il traversa le tronc d'arbre, il aperçut son propre reflet dans l'eau de la rivière. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un autre chat, puis il réalisa que c'était sa propre image. C'est ainsi qu'il imagina un piège pour duper le lion et prendre sa place.

Lorsqu'il arriva à la case du lion, le chat dit :

– Majesté, il y a non loin d'ici quelqu'un qui vous méprise, vous-même ainsi que votre royaume, et qui empêche les gens de venir vous voir librement.

Le lion se mit immédiatement en colère lorsqu'il entendit cela. Il ordonna au chat de lui montrer de qui il s'agissait. Le chat emmena donc le lion vers le tronc d'arbre qui servait de pont, puis il lui demanda de se tenir dessus :

– Voici, Majesté, c'est ici que se trouve cette personne, si vous baissez les yeux vous l'apercevrez tout de suite.

Le lion aperçut son propre reflet dans l'eau de la rivière, et, persuadé qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, il se mit à rugir :

– Qui es-tu, toi qui oses mettre en doute mon autorité ?



Le lion voulut bondir sur son adversaire, mais il tomba dans l'eau, et se noya.

Le chat courut alors vers le village tout heureux, puis il annonça que le lion était mort. C'est ainsi que tous les animaux firent de lui leur nouveau roi.

L'oiseau et l'épouse un peu trop gourmande

Conte bassa

Un jour, un homme revint fièrement de la chasse car il avait réussi à tuer un bel oiseau, suffisamment gros pour faire un repas de fête.

De retour à la maison, il tendit l'oiseau à son épouse pour que celle-ci puisse le cuire, puis s'en alla inviter son père. L'épouse commença à préparer, puis à rôtir l'oiseau.

« L'odeur de cette viande est très appétissante », se dit-elle. Elle tenta de résister mais sa gourmandise prit le dessus et elle mangea une cuisse.

« Cette viande est divinement succulente », se dit-elle en dégustant sa cuisse. Elle mangea alors la seconde cuisse...

Tandis qu'elle dégustait la seconde cuisse, elle se disait qu'elle avait rarement mangé un oiseau aussi tendre, et elle décida de prendre une aile... puis la seconde... Elle prit encore un peu de chair... Et au bout d'une demi-heure, il ne resta pas grand-chose du volatile, hormis son bec et ses pattes.

C'est alors que son mari et son beau-père arrivèrent. L'épouse dit à son homme d'aller dans la cuisine aiguiser le grand couteau afin de découper proprement l'oiseau.

Pendant que l'homme était concentré à aiguiser son couteau, l'épouse attira l'attention du père et lui dit :

– Regardez votre fils avec ce grand couteau. On dirait qu'il se prépare à vous tuer.

Le père prit peur et s'enfuit de la maison. L'épouse appela alors son mari et lui dit :

– Regarde un peu ton vieux père, on dirait qu'il se sauve avec ton oiseau, comme s'il voulait le manger tout seul.



L'homme se mit en colère. Il sortit de la maison sur-le-champ, son couteau à la main, et se mit à courir derrière son père.

On dit qu'aujourd'hui encore, les deux hommes continuent de courir...

Njée le Lion, Sinbamba la Panthère et l'homme

Légende bassa

Un jour, Njée le Lion et Sinbamba la Panthère se croisèrent au bord d'un chemin. Ils commencèrent par se saluer respectueusement, puis se mirent à discuter. Ils finirent par se raconter l'un à l'autre leurs prouesses de chasse respectives. Le lion dit alors à la panthère :

– Tu sais, chère panthère, je crois que j'ai déjà tué énormément d'animaux de toutes sortes, mais maintenant, il me faut tuer un homme.

Njée le Lion ajouta qu'il le ferait sans délai, dès que l'occasion se présenterait. Alors qu'il finissait sa phrase, un vieil homme se fit remarquer au loin, à une centaine de mètres.

– Tu vas voir cela tout de suite, chère panthère !

Sinbamba la Panthère lui fit alors remarquer ceci :

– Cet homme-là me semble bien vieux et fatigué. Si tu veux prouver que tu peux tuer un homme, alors tu dois en choisir un qui soit encore fort et valide.

Njée le Lion laissa alors le vieil homme poursuivre son chemin.

Les deux fauves continuèrent à marcher dans la savane. Sinbamba la Panthère aperçut au loin un chasseur. Elle dit alors à son ami :

– Cher lion, je crois que c'est maintenant le moment de me montrer de quoi tu es réellement capable.

Njée le Lion se mit à rugir, mais le chasseur, qui était un homme expérimenté l'avait déjà remarqué et tenait bien son arme. Le lion eut à peine le temps de bondir vers lui, que déjà le chasseur chargea et tira. Le pauvre lion fut terrassé. Il se retourna vers la panthère en tentant de ramper vers elle tout en implorant son aide.

Sinbamba la Panthère lui répondit :

– Si cet homme m'aperçoit, je vais connaître le même sort que toi, alors excuse-moi de te laisser ainsi, mais je préfère m'enfuir.

La panthère s'en alla. Le chasseur s'approcha lentement vers le lion et l'acheva d'un coup de fusil. Il le mit dans sa hotte puis rentra dans son village. Il partagea alors le lion avec sa famille et ses voisins. Tous firent une grande fête qui dura toute la nuit et se prolongea même jusqu'au lendemain matin.

Contes moralisateurs



La femme et la grenouille

*Conte beti et douala*¹

Il était une fois il y a bien longtemps, un homme et une femme qui vivaient ensemble depuis déjà de très nombreuses années.

Un matin, l'épouse vint trouver son mari et lui dit ceci :

– J'aimerais beaucoup partir quelques jours afin de rendre visite à mes parents, que je n'ai pas vus depuis plus d'un an.

Le mari réfléchit un instant mais se dit que cela ne pressait pas. Il refusa alors de laisser partir son épouse.

La femme était bien entendu déçue mais elle décida de ne pas insister pour le moment. Elle laissa s'écouler quelques semaines puis vint à nouveau trouver son mari :

– J'aimerais tant partir quelques jours afin de rendre visite à mes parents, que je n'ai pas vus depuis si longtemps.

Une fois de plus, l'époux considéra que cela n'urgeait pas, et il refusa.

L'épouse se sentait de plus en plus frustrée et elle se dit que son mari ne la laisserait jamais aller voir ses parents. Elle s'isola et se mit à réfléchir sur la manière dont elle pourrait malgré tout retrouver sa famille. Elle finit par décider que la seule manière était de ne rien dire à son époux. Le lendemain, tandis qu'elle préparait les repas du midi, puis du soir, elle mit de côté quelques belles portions de nourriture, et le jour suivant, elle attendit calmement que son mari fût absent pour quitter la case en toute discrétion.

Elle se mit en route. Elle marcha à grands pas car elle voulait être certaine que son mari ne la rattraperait pas lorsqu'il s'apercevrait de sa disparition.

Elle arriva bientôt au bord du fleuve Sanaga. C'était la saison des pluies et le cours d'eau débordait sur les berges. Le pont en amont était largement recouvert par les flots.

La femme réalisa vite que jamais elle ne parviendrait à traverser, seule, le fleuve. Elle commença à s'inquiéter car elle craignait que son mari ne la rattrape. Elle regarda tout autour d'elle à la recherche d'une solution, et son regard se posa sur une petite grenouille qui se tenait à quelques mètres d'elle. La grenouille se tourna vers elle et lui dit :

– Pourquoi veux-tu absolument traverser le fleuve maintenant ? Tu devrais attendre quelques jours, le niveau d'eau va finir par baisser.

La femme lui répondit, affolée :

– Je n’ai malheureusement pas le temps d’attendre, mon mari est à ma poursuite. Il ne voulait pas que j’aie rendu visite à mes parents, alors je me suis enfuie.

La grenouille écouta la femme avec attention et lui dit :

– Si je t’aide à traverser, que m’offriras-tu en échange ?

La femme répondit :

– Je t’épouserai !

Alors la grenouille se précipita sur la femme, bondit sur elle, et l’avala d’un coup de mâchoire. Elle se cacha alors à l’intérieur du manche d’une vieille hache qui gisait non loin du pont.

Le mari arriva essoufflé, car il avait couru la majeure partie du temps. Lorsqu’il s’aperçut que les traces de pieds de sa femme s’arrêtaient juste au bord du fleuve Sanaga, il fut pris d’une très grosse colère. Il essaya de regarder par-delà la rive du fleuve et crut la voir. Il se saisit de la hache qui gisait près de lui et, de rage, la lança le plus fort possible sur l’autre rive du fleuve.

L’homme avait lancé la hache avec une telle violence que celle-ci continua sa course bien au-delà de l’autre rive de la Sanaga. La hache vola toujours plus loin, et tomba à proximité de la maison des parents de la femme.

La grenouille sortit alors du manche de la hache et ouvrit bien grand la gueule. La femme put alors sortir à son tour, toutes les deux se dirigèrent vers la maison, et saluèrent la famille de la femme.

Puis la femme et la grenouille s’installèrent un peu plus loin, bâtirent une nouvelle maison. La femme y vécut heureuse, en paix et en parfaite harmonie avec la grenouille, ce qui valait beaucoup mieux que de se disputer constamment avec son ancien mari.



La panthère et la chauve-souris

Conte douala

Un jour, une panthère très affamée était à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent. Elle commença par poursuivre une antilope, puis, à bout de force, elle finit par s'allonger au pied d'un arbre.

La panthère se reposa quelques instants, puis elle leva les yeux vers la cime de l'arbre. Elle aperçut alors une chauve-souris qui dormait, accrochée à une branche et balancée par le vent.

La panthère se dit que la chauve-souris finirait bien par tomber, et que ce n'était donc plus la peine de se fatiguer à chercher d'autres animaux dans la brousse.

La panthère attendit encore et encore, mais la chauve-souris ne tombait toujours pas. Le jour commençait à descendre et la panthère continuait à attendre patiemment. Puis la nuit tomba, la chauve-souris se réveilla et s'envola. La panthère perdit donc l'antilope qu'elle poursuivait, et la chauve-souris qu'elle attendait !

C'est ainsi que chez les Douala est né le dicton suivant : « L'attente de la chauve-souris finit par faire rater la chasse à la panthère ». *Ndutu na mapoko, bwala pe na njai !* (Effort et satiété, paresse et famine !)

L'oiseau et le chasseur

Conte bassa

Il était une fois un homme qui habitait en brousse avec son épouse. C'est homme vivait essentiellement de la chasse, et un beau matin, il aperçut un oiseau qu'il décida de tuer et de rapporter à sa femme.

L'oiseau qui pressentait les intentions du chasseur se mit alors à chanter ceci :

*Ne me tue pas
Ne me tue pas
Tu m'as trouvé perché
Sur cet arbre
Je sais que
Tu veux me tirer dessus
Mais ne me tue pas.*

Mais l'homme resta sourd aux plaintes de l'oiseau. Il visa et parvint à tirer. L'oiseau tomba. L'homme s'empara de lui sans aucune difficulté, puis il le rapporta chez lui. Il demanda alors à son épouse de le préparer et de le mettre à cuire.

Arriva l'heure du dîner. L'homme se mit immédiatement à table, mais au moment où il plongea sa cuillère dans la marmite, l'oiseau se mit à nouveau à chanter :

*Ne me mange pas
Ne me mange pas
Tu m'as trouvé perché
Sur cet arbre
Et tu m'as tiré dessus,
Mais s'il te plaît
Ne me mange pas
Ne me mange pas.*

L'homme ne prêta aucune attention au chant qui se faisait entendre et il se mit à manger. À la fin du repas, il alla s'allonger dans sa chambre, mais, du fond de son ventre, il entendit la faible voix de l'oiseau qui se remit à chanter :

*Homme, tu ne m'as pas écouté
Tu vas maintenant devoir subir
Toutes les conséquences de ton acte
Homme, tu ne m'as pas écouté
Tu vas maintenant devoir subir
Toutes les conséquences de ton acte.*

Son ventre se mit alors à gonfler, puis à se percer. L'oiseau en sortit calmement et se mit une fois de plus à chanter :

*Tu vas devoir maintenant subir
Toutes les conséquences de ton acte.
Tu vas devoir maintenant subir
Toutes les conséquences de ton acte.*

L'homme ne put survivre avec son ventre percé, et son épouse n'eut bientôt plus qu'à l'enterrer.

C'est souvent ainsi que finissent ceux qui, comme cet homme, sont beaucoup trop gourmand.

L'homme ignorant et la famine

Conte bassa

Il y a bien longtemps, il y avait dans un village bassa près d'Edéa, un homme qui était parfaitement ignorant. Il ne s'était jamais marié, vivait seul et n'avait pratiquement pas d'amis. Il se nourrissait de choses et d'autres, mais il ignorait par exemple que certains aliments, tels le haricot rouge, ou le maïs, gonflent en cuisant.

Cette année-là, la saison sèche avait déjà duré bien trop longtemps et la famine avait commencé à s'installer dans la majeure partie du pays.

L'homme ignorant n'avait nullement conscience de tout cela, et un matin, il se rendit au marché et acheta un énorme sac de maïs.

De retour chez lui, il prit deux poignées de grains de maïs afin de les mettre à griller. Les grains se mirent à gonfler, puis à éclater et à sauter dans tous les sens. Il y en eut bientôt plein la case.

L'homme prit peur et sortit de sa case en courant et en criant et se réfugia en tremblotant de tous ses membres au fond de la cour.

Son voisin le plus proche, alerté par les cris de l'homme, sortit à son tour et vint lui demander ce qui se passait.

L'homme lui expliqua ceci :

– Je suis allé au marché ce matin acheter un gros sac de maïs, et j'ai voulu en faire griller un peu pour mon déjeuner ce midi. Les grains se sont alors mis à sauter partout et à me frapper le visage. Ils m'ont même poursuivi jusque dehors !

Le voisin, qui comprit vite qu'il pouvait tirer profit de la situation, répondit alors :

– C'est certainement de la magie que le marchand t'a fait là, fais attention mon ami, ce maïs contient peut-être du poison. Il vaudrait sans doute mieux, par prudence, que tu t'en débarrasse.

L'homme ignorant se demanda alors ce qu'il fallait faire. Le voisin lui conseilla d'aller jeter le sac de maïs dans l'eau, ou de l'enterrer loin d'ici.

– Laisse-moi donc ton sac, lui dit-il, tu as déjà eu une belle frayeur, calme-toi et rassure-toi, je vais m'occuper de tout.

L'homme ignorant remercia son voisin du fond du cœur. Il remit tout son maïs dans le sac et l'apporta à son voisin. Ce dernier, bien entendu, ne jeta point le sac de maïs. Il le cacha bien soigneusement dans la savane, et la nuit venue, il retourna le chercher et l'entreposa chez lui.

L'homme ignorant quant à lui retourna immédiatement dans sa case. Il jeta les quelques grains qui étaient restés dans sa poêle, et balaya ceux qui étaient tombés par terre. Il avait faim mais il se sentit soulagé de s'être débarrassé du sac. Quant au voisin rusé, il se régala avec les siens, et ni lui ni sa famille ne souffrirent plus de la famine !¹

L'aigle et la tortue

Conte bulu

La tortue a bien souvent eu la réputation d'être l'animal le plus sage de la forêt. Dans certains endroits, elle est même surnommée Fek è sôlô, ce qui se traduit par « la sagesse cachée ».

Il y a bien longtemps, l'aigle et la tortue étaient des amis très intimes, et un beau jour, l'aigle voulut rendre visite à son ami, accompagnée de toute sa famille. Lorsqu'ils arrivèrent, la tortue les accueillit très chaleureusement, et leur présenta sa propre famille : son épouse, sa mère et ses enfants.

La tortue demanda ensuite à sa mère de bien vouloir sacrifier leur unique chèvre, afin de faire honneur à la famille de son ami l'aigle. La mère refusa tout d'abord, mais comme la tortue se faisait de plus en plus insistante et commençait à se fâcher, elle accepta finalement de tuer la chèvre, puis de la faire cuire et de la servir accompagnée de légumes.

Le repas fut succulent. L'aigle et sa famille remercièrent la famille de la tortue, puis ils se retirèrent et allèrent se coucher dans la chambre d'amis.

Le lendemain matin, au moment de repartir, l'aigle invita son ami la tortue à venir lui rendre visite avec sa famille.

De retour chez lui, l'aigle réalisa alors qu'il n'avait rien pour recevoir dignement la famille tortue. Ne sachant que faire pour aménager et agrandir sa maison, l'aigle décida de s'enfuir, et il s'installa avec sa famille plus loin dans la forêt : il se bâtit un grand nid au sommet d'un immense fromager.

Quelques jours plus tard, la tortue arriva comme prévu dans le village de l'aigle, accompagnée de son épouse, de sa mère et de ses enfants. La tortue remarqua vite que son ami avait disparu. Elle s'inquiéta mais se rassura en se disant que ce dernier avait certainement dû voyager à la hâte. La tortue revint chez elle avec sa famille, en espérant qu'elle aurait bientôt des nouvelles de l'aigle.

Quelques semaines s'écoulèrent, et un perroquet qui cherchait des noix de palme passa par hasard à proximité de l'immense fromager qui servait depuis peu de domicile à la famille aigle. Le perroquet se posa sur des branches du sommet de l'arbre, et il aperçut l'aigle : il en profita pour lui demander s'il savait où il pouvait trouver des noix de palme. L'aigle pointa du bout de son aile des palmiers en contre-bas. Il en profita pour lui demander :

– Si par chance vous apercevez la tortue là-bas, pouvez-vous lui dire que j’ai déménagé et que mon nouveau domicile se trouve ici tout au sommet de cet arbre.

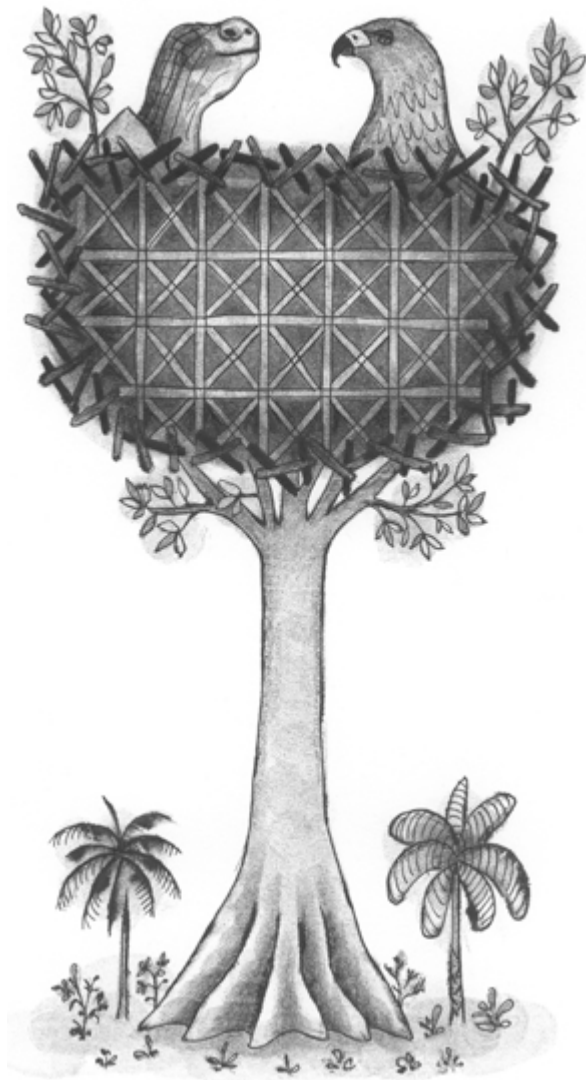
Il poursuivit par ces quelques mots :

– Ha ha, je suis bien plus fort que la tortue, qui ne peut rien contre moi. J’ai mangé sa chèvre, ha ha !

Et il continua à rire.

Quelque temps plus tard, la tortue reçut le message de la bouche du perroquet. Elle comprit alors que l’aigle s’était bien moqué d’elle car il lui serait difficile de grimper sur un grand fromager ! Elle fut bien déçue de réaliser qu’elle avait été trompée à ce point par son ami. Elle pleura de longues heures puis se ressaisit et décida de se venger de lui.

Elle aperçut le perroquet qui était en train de chercher à manger parmi les palmiers. Elle l’appela de sa petite voix et lui demanda s’il pouvait porter un colis à l’aigle. Le perroquet accepta.



La tortue tissa une très longue corde, puis gratta l'écorce d'un tronc d'arbre pour recueillir un peu de sève qui pourrait lui servir de colle forte. Elle se trouva ensuite un gourdin. Enfin, elle appela son épouse et sa mère et leur demanda de mettre la corde, le pot de sève, le gourdin, ainsi qu'elle-même dans le colis, et enfin d'appeler de sa part le perroquet :

– Vous ferez une belle boîte cadeau, la remettrez au perroquet et lui demanderez de bien vouloir la déposer au sommet du grand fromager, chez l'aigle.

Le lendemain, le perroquet prit comme convenu le paquet et le porta chez l'aigle :

– Bonjour ! C'est de la part de votre ami la tortue.

L'aigle déballa le paquet et fut très surpris d'y trouver son ami la tortue, en pleurs.

– N'aie pas peur, ô mon ami... Si je suis ici, c'est pour te prévenir qu'il y a eu une terrible épidémie dans le village, et que j'ai perdu toute ma famille. Je ne savais comment t'annoncer cette tragédie, et j'ai eu l'idée du paquet parce que tu sais qu'avec ma carapace je ne suis pas capable de grimper en haut du fromager. Mais je devais absolument te prévenir afin de te sauver la vie : tu es mon ami depuis toujours et l'épidémie se répand rapidement.

L'aigle remercia vivement la tortue et suivit ses conseils afin de sauver sa propre famille. La tortue aligna la famille de l'aigle au grand complet et commença un traitement de choc : cela consistait à enduire d'épaisses couches de sève sous les ailes de la famille de l'aigle afin que les oiseaux ainsi badigeonnés ne parviennent plus à s'envoler...

Lorsque l'aigle voulut quitter le grand fromager il n'y parvint pas. Il retenta en vain plusieurs fois l'expérience. Aucun des membres de sa famille n'arriva à s'envoler.

Puis la tortue se saisit de son gourdin et se mit à taper de toutes ses forces sur l'aigle. Elle tapa longuement tandis que les aigles hurlaient de douleur. Enfin, la tortue attacha sa corde à une des branches du fromager et descendit tranquillement de l'arbre.

C'est ainsi que la tortue est parvenue à se venger du mépris qu'avait eu l'aigle à son égard.

De retour vers son village, elle pensa à tout cela et se dit qu'elle devrait rebaptiser son village Ma ma dan fek « la sagesse, c'est moi ».

C'est la raison pour laquelle « il ne faut jamais se moquer de ses propres amis. »

Omumborombonga (Le songe de la tortue)

*Conte de l'ouest du Cameroun*¹

Une nuit, une tortue fit un rêve très étrange : il s'agissait d'un arbre qui produisait toutes sortes de fruits juteux et succulents.

Le lendemain matin, la tortue décida de rendre visite à son grand-père, qui se trouvait être le doyen du village, et de lui raconter son songe étrange.

– L'arbre à fruits dont tu as rêvé cette nuit existe bel et bien, lui expliqua le vieil homme, il se nomme Omumborombonga. Va à sa découverte si tu le souhaites, mais surtout ne traîne pas en chemin, car si par malchance tu oublies le nom de l'arbre, alors jamais tu ne pourras le trouver.

La tortue remercia vivement son grand-père, puis elle se mit immédiatement en route, à la recherche de cet étrange arbre à fruits. Elle marcha tranquillement durant une bonne heure, puis elle croisa sur son chemin le lion qui l'interrogea :

– Où vas-tu donc ainsi de si bonne heure, tortue ?

La tortue répondit qu'elle était à la recherche de l'arbre à fruits. Le lion décida qu'il pouvait très bien y aller à la place de la tortue, car il savait qu'il était bien plus rapide qu'elle.

Le lion courut aussi vite qu'il pouvait tout en répétant à haute voix : « Omumborombonga », mais il était si absorbé qu'il en oublia de regarder droit devant lui, et trébucha sur une termitière qui se trouvait au milieu du chemin. Le fauve se retrouva à terre, les pattes toutes endolories. Il en oublia aussitôt le nom de l'arbre à fruits.



La tortue continuait son chemin. Une girafe croisa à son tour sa route et lui demanda ce qu'elle faisait de si bonne heure. La tortue lui expliqua. La girafe se dit qu'elle pouvait tenter sa chance, car elle savait qu'elle avait une bien meilleure vue que le lion. La girafe contourna la termitière, elle se mit à rire, se disant que le lion était bien bête, mais elle marcha sur une grosse épine qui lui blessa une patte avant. La douleur lui fit oublier le nom de l'arbre à fruits.

Un éléphant croisa un peu plus tard la tortue en chemin. Elle lui expliqua le but de sa promenade matinale. L'éléphant, qui était réputé pour son excellente mémoire, décida de prendre la suite du lion et de la girafe. L'éléphant contourna la termitière, évita l'épine, mais il glissa dans une flaque de boue, et tomba à terre de tout son poids. Il

en oublia aussitôt le nom de l'arbre à fruits.

Une autruche, qui avait assisté aux maladresses de ces animaux, se mit à chercher à son tour l'arbre à fruits. Elle contourna la termitière, puis l'épine, évita la flaque de boue, et se mit à crier fièrement : « Omumborombonga », se croyant plus forte, plus maligne que les autres. Mais un énorme mamba vert surgit tout à coup en travers du chemin. Il se dressa devant elle en sifflant de sa langue fourchue. L'autruche, effrayée, se sauva et oublia aussitôt le nom de l'arbre à fruits.

Ce fut un singe, réputé pour être le plus fin, le plus malin des animaux, qui prit la suite, après s'être renseigné auprès de la tortue. Il contourna sans difficulté la termitière, puis l'épine, fit un bond par-dessus la flaque de boue. Il garda son sang-froid devant le serpent menaçant. Il sautait d'arbre en arbre en criant : « Omumborombonga ». Il se croyait le plus intelligent de tous les animaux de la forêt, mais soudain une branche plia puis cassa sous son poids, et le pauvre singe se retrouva dans un marécage. Le singe oublia à son tour le nom de l'arbre à fruits.

La tortue, quant à elle, jamais ne se laissa distraire par tous ces animaux. Elle contourna un à un tous les obstacles, la termitière, l'épine, la flaque de boue, le mamba vert et enfin les marécages. Elle se répétait inlassablement dans sa tête : « Omumborombonga, Omumborombonga » et elle poursuivait lentement sa route.

Un scorpion croisa son chemin, mais la tortue, au lieu de prendre peur, attendit sagement que ce dernier traverse, puis elle se remit en route et continua à son rythme. Elle traversa ainsi tout le village, les villages voisins, puis finit par se trouver à la source du fleuve Sanaga, où tous les animaux étaient déjà réunis.

– Omumborombonga, Omumborombonga ! se mit à crier la tortue.

– Omumborombonga, Omumborombonga ! répétèrent tous les animaux en chœur.

Devant eux, juste au niveau de la source de la Sanaga, un arbre merveilleux se mit à pousser. L'arbre était recouvert de fruits variés. Ils semblaient tous bien juteux, gros et appétissants : il y avait des oranges, des pamplemousses, des citrons, des mangues, des jujubes, des papayes, des noix de coco.

Les animaux ainsi réunis remercièrent la tortue pour sa patience et sa persévérance. Ils remercièrent également son grand-père pour sa sagesse et son savoir. Tous reconnurent que la tortue, malgré sa lenteur apparente, était, grâce à sa grande force de concentration, incontestablement la plus douée de tous. Assis tous autour de l'arbre, ils se mirent à déguster les fruits juteux et succulents d'Omumborombonga, l'arbre merveilleux de la vie.

Ce conte nous enseigne donc que la persévérance est toujours bénéfique.

Le mille-pattes et l'araignée

Conte douala

Il y a longtemps, le mille-pattes était très ami avec l'araignée. Ils avaient l'habitude de passer toutes leurs journées ensemble, à faire le *kongossa*, c'est-à-dire à parler de tout et de rien. C'est ainsi qu'un après-midi, le mille-pattes raconta ceci à propos des humains :

– Tu sais, chère amie, que tous les êtres humains sont complètement sourds ? Lorsque je piétine le sol de mes mille pieds en même temps, ils ne remarquent même pas ma présence...

L'araignée lui répondit :

– Eh bien... À vrai dire, de mon côté, j'ai aussi remarqué que les humains sont totalement aveugles : dès que je tisse une nouvelle toile pour attraper des insectes et me nourrir, il y en a toujours un qui vient marcher tout droit et se prendre la tête dedans.

Le mille-pattes se mit à sourire, puis renchérit :

– Par ailleurs, je ne sais pas si tu as également remarqué que les humains semblent détester leurs corps : dès qu'ils se réveillent et se lèvent, ils commencent par le recouvrir, comme s'ils avaient honte de ce que Dieu leur avait donné...

L'araignée était morte de rire, et elle poursuivit :

– Tu sais, cher mille-pattes, il n'y a pas que leurs corps que les humains n'aiment pas : j'ai aussi remarqué que lorsqu'il pleut, ils se protègent la tête avec des petits toits portatifs qu'ils nomment parapluie, tandis que, paradoxalement, dès que le soleil réapparaît, ils se protègent immédiatement avec des chapeaux !

Et les deux animaux conclurent leur *kongossa* en se disant que les humains étaient des êtres bien stupides pour ne pas apprécier tout ce que Dieu leur avait offert.

Le zèbre, la panthère, le troupeau de moutons et la sagesse de la tortue

Conte bulu

Il était une fois, à une époque où les animaux régnaient encore en maître dans le pays, un zèbre et une panthère, qui se disputaient au sujet d'un troupeau de moutons.

Le zèbre et la panthère possédaient le même troupeau, mais les femelles et certains mâles appartenaient au zèbre, alors que la panthère, elle, ne possédait que les mâles restants. Le troupeau grandissait au fil des années. Parfois, le zèbre revendait certains de ses moutons, ou bien les donnait à ses amis qui lui rendaient visite.

La panthère avait bien remarqué que le troupeau s'était beaucoup développé au fil des années, et un jour elle dit au zèbre qu'il serait bien de partager le troupeau de manière plus équitable. Le zèbre n'était pas d'accord et une dispute éclata entre les deux animaux. Comme la dispute s'aggravait, le lion, qui comme chacun sait est le roi de la forêt, décida de prendre les choses en main et de réunir autour de lui tous les mâles du pays afin de résoudre le conflit qui risquait de s'étendre.

Tous les animaux se rendirent à la convocation du lion, à l'exception de Monsieur Tortue. « Son rythme de marche doit certainement le retarder », pensèrent tous les autres animaux. Cependant, on finit par entendre à proximité quelques pleurs.

– Bouhhh, mon unique fils... Que vais-je devenir sans lui ? Il était toute ma vie, toute ma raison d'être, et aussi mon unique héritier. Pourquoi me l'avoir arraché ? se lamentait la tortue.

Monsieur Tortue était recouvert de boue, ce qui, chez les animaux, était un symbole de deuil. Il avait posé sur sa tête un champignon qui lui masquait les yeux, et quand il arriva au milieu de la cour où le lion et les autres animaux étaient réunis, beaucoup se levèrent et allèrent à sa rencontre, et lui demandèrent ce qu'il se passait.

Monsieur Tortue leur répondit que son unique fils venait de mourir suite à un difficile accouchement. C'est donc la raison pour laquelle il était arrivé avec autant de retard.

Un silence pesant s'ensuivit, qui fut brisé soudainement par la panthère qui s'exclama :

– Mais Monsieur Tortue, tu te fiches de nous. Depuis quand les mâles accouchent-ils ?

On entendit alors de nombreux chuchotements, signes d'étonnement, dans la foule, lorsque la tortue souleva alors le champignon qui lui cachait les yeux, éclata de rire, puis, prenant la foule à témoin, répondit :

– Si, comme tu nous l'affirmes, les mâles n'accouchent pas, alors pourquoi sommes-nous tous rassemblés ici, loin de nos familles ? Pourquoi déranges-tu le lion notre roi ? Dans le troupeau de moutons que tu partages avec Zèbre, tu ne possèdes que les mâles, n'est-ce pas ? Pourquoi réclames-tu le partage égal du troupeau alors ? Tu ne peux avoir que tes moutons mâles de départ car tes moutons mâles ne peuvent se reproduire entre eux.

Toute l'assemblée se mit à applaudir Monsieur Tortue, qui venait de résoudre ce conflit en quelques minutes. Il venait de montrer à tous les autres animaux présents sa grande sagesse. Le lion, ce-jour-là, nomma Monsieur Tortue au conseil des sages.

Il ne faut par conséquent jamais juger quelqu'un par l'apparence.

Les deux frères et la vipère interdite

Conte ewondo

Il y a longtemps, un homme s'était marié et son épouse lui donna deux fils.

Des années s'écoulèrent paisiblement, puis un jour, le fils aîné alla trouver son père et lui demanda :

– Ô père, j'aimerais que tu me trouves une femme que je puisse épouser.

Le père lui répondit que pour l'heure. Il ne voyait malheureusement pas de femme qu'il pourrait bien épouser. Le jeune homme fut déçu de la réponse de son père. Il prit congé de lui et alla trouver sa mère.

– Ô mère, j'ai demandé à mon père tantôt de bien vouloir me trouver une épouse, mais celui-ci m'a répondu qu'il ne voyait personne que je puisse épouser...

La mère regarda son fils. Elle lui dit, l'air triste et malheureuse :

– Mon fils, tu ignores encore que ton père est très pauvre ?¹ Comment veux-tu qu'il te trouve une épouse ? Demain, nous quitterons tous cette maison et irons nous installer ailleurs, où nous pourrons tenter de nous enrichir.

Le lendemain, la femme se leva aux aurores. Elle alla réveiller son mari, ses deux fils, et tous les quatre rassemblèrent leurs affaires ; ils partirent silencieusement en direction de la forêt. En milieu de journée, ils s'arrêtèrent et se mirent à construire une belle case.

Le père, la mère et les deux jeunes garçons se reposèrent. Ensuite, ils passèrent leur première nuit dans leur nouvelle maison. Le lendemain, la mère appela son fils aîné. Elle lui dit :



– Va donc chez ton oncle à l'autre bout de la forêt, et demande-lui de bien vouloir te donner son fétiche de richesses.

Le garçon se mit immédiatement en route. Au bout de deux longues heures de marche, il arriva chez son oncle maternel, le salua et lui demanda :

– Ô mon oncle, je suis toujours célibataire, mais mon père est bien trop pauvre pour me trouver une épouse. Néanmoins je voudrais tellement me marier, c'est pourquoi je suis venu demander ton aide.

L'oncle lui répondit :

– Viens avec moi dans la forêt.

Ils marchèrent tous les deux jusqu'à la lisière, puis l'oncle s'arrêta

et montra au jeune garçon un piège :

– Quand tu retourneras chez toi, tu confectionneras un piège exactement comme celui-ci, puis tu trouveras une vipère et tu la poseras délicatement dessus. Bien sûr, à compter de maintenant, tu ne devras plus manger de vipère, sinon le fétiche perdra immédiatement tout son pouvoir. Retourne maintenant chez toi, et prends soin de respecter toutes ces instructions à la lettre.

Le garçon prit congé de son oncle, le salua respectueusement, puis il reprit son chemin vers le cœur de la forêt où ses parents avaient bâti leur nouvelle case. Le lendemain, il voulut s'entraîner. Il tendit un premier piège : il en ramena bientôt un rat. En retournant vers la case, il rencontra deux belles femmes qu'il accompagna chez lui.

Deux jours plus tard, il retourna contrôler son piège et y trouva un porc-épic. Sur le chemin du retour, il croisa deux autres très belles femmes qu'il accompagna également à son domicile.

Le jeune homme se rendit alors chaque jour en forêt pour aller contrôler son piège, et à chaque fois il ramenait chez lui du gibier et des nouvelles femmes. Le lieu où ses parents avaient construit leur maison était devenu au fil des semaines un nouveau village, où vivaient maintenant toutes les femmes qu'il avait rencontrées sur le chemin de son piège.

Le jeune homme eut alors l'embarras du choix et il épousa bientôt une des femmes.

Un beau matin, son épouse voulut partir à la pêche. Elle s'installa au bord de la rivière et attrapa de nombreux poissons. En milieu de journée, elle considéra qu'elle avait pêché suffisamment de poissons pour se nourrir durant les jours à venir, elle se leva et s'apprêta à retourner tranquillement au village. Mais au moment de partir, elle aperçut au bord de l'eau une vipère. Elle la tua d'un vif coup de machette.

De retour au village elle montra ses nombreux poissons, et surtout le serpent, à son époux. Celui-ci lui suggéra de préparer la vipère.

Le frère cadet, qui se tenait non loin de là, vint trouver le jeune homme et lui rappela la recommandation de leur oncle :

– Grand frère, tu ne dois jamais manger de vipère, ne te souviens-tu donc pas ?

Le jeune répondit :

– Je vais bien entendu la manger et me régaler. N'avons-nous pas assez de femmes, de bétail, et de toutes sortes de richesses ici ?

Le frère cadet, qui manifestement craignait de tout perdre, insista et pria son aîné de ne surtout pas manger le plat de serpent. Il lui rappela une fois de plus que le fétiche perdrait à jamais son pouvoir si jamais il mangeait ne serait-ce qu'une bouchée de vipère.

Le jeune homme, en guise de réponse, attrapa un morceau de vipère et le porta à sa bouche. Il prit un second morceau, puis un autre, puis encore un autre, et bientôt il termina à lui tout seul le plat.

Soudain, le ciel s'assombrit et dans un vacarme assourdissant, tout se mit soudainement à disparaître : hommes, femmes, bêtes, cases, et tous les biens accumulés durant ces derniers mois.

Le jeune homme, apeuré, chercha à comprendre ce qui s'était produit. C'est son frère cadet qui prit la parole, l'air furieux :

– Je t'ai pourtant bien rappelé que notre oncle t'avait dit de ne jamais manger de vipère !

Le jeune frère poursuivit par ce dicton avant de finalement se taire :

– Un homme, aveugle à tout conseil, ne doit pas mourir. Il vaut mieux qu'il perde un œil ou un bras, car ainsi il a le temps de réfléchir à son acte et de se repentir.

C'est ainsi que le jeune homme, son frère cadet et leurs vieux parents se retrouvèrent d'un seul coup tout aussi pauvres qu'ils l'étaient auparavant.

Pour cette raison, chez les Ewondo, aujourd'hui encore, les jeunes ne doivent pas manger de vipère sans demander préalablement l'autorisation à leurs aïeux.

L'homme et ses trois enfants

Conte bassa

Il était une fois dans un village bassa du sud du Cameroun, un homme, sa femme et leurs trois enfants.

Un beau matin, l'homme demanda à ses enfants de sécher des peaux :

– Appliquez-vous bien, leur dit-il, car je vous préviens que celui qui ne parviendrait pas à me rapporter une peau bien séchée serait condamné à mourir.

Chaque enfant reçut ensuite une peau. L'un des enfants, le plus jeune, décida cependant de partir d'abord se promener. Il demanda à l'un de ses frères de bien vouloir enlever sa peau, pour que celle-ci ne soit pas mouillée en cas de pluie.

Mais c'était la saison des pluies. Et malheureusement, le frère avait complètement oublié de ramasser la troisième peau.

L'après-midi passa, et le père revint. Il appela chacun de ses enfants puis leur demanda leurs peaux respectives. L'aîné déposa sa peau parfaitement tannée et bien séchée. Il fut complimenté par son père. Le second fit la même chose. Le père le félicita à son tour. Le benjamin se mit alors à trembler de tous ses membres, car sa peau était détrempée. Le père piqua une colère noire. Il se saisit d'une machette puis se mit à poursuivre l'enfant qui venait de s'enfuir.

L'enfant trouva refuge derrière un arbre, non loin de la case familiale. Personne ne sut où il se trouvait, hormis sa mère qui lui rendait régulièrement visite et lui apportait de quoi se nourrir.

Le père se doutait que son plus jeune fils était vivant. Un matin, il alla consulter un marabout. Ce dernier lui dit ceci :

– Va derrière ta maison et imite la voix de ton épouse, puis ton fils sortira.

À peine sorti de chez le marabout, le père se mit à appeler l'enfant en imitant la voix de sa femme. Le garçon ne tarda pas à sortir de sa cachette. Le père bondit alors sur lui et le découpa en morceaux, puis le déposa dans une grande marmite qu'il recouvrit de feuilles de manioc.

Le soir venu, la mère appela désespérément son fils, mais personne ne répondit. La femme tenta d'appeler son fils le lendemain, et le surlendemain... En vain.

Les jours passèrent. La femme fut attirée par une odeur nauséabonde, non loin de l'arbre où se cachait son fils. Elle trouva la

marmite et découvrit les restes de son fils. Prise de rage et de tristesse, elle décida de se venger sans plus attendre. Elle rapporta la marmite dans sa case, y ajouta des condiments et des épices. Elle obtint une très bonne sauce.

Le soir, elle servit la sauce à son mari qui la mangea. Il en mourut.

Il faut savoir pardonner pour se faire pardonner.

Wanto, Gbasso et les oiseaux

*Conte gbaya*¹

Il était une fois un seigneur réputé très puissant et très méchant, du nom de Gbasso. Il vivait et régnait en maître absolu dans un pays lointain. Sa fille avait un prétendant du nom de Wanto. Cette histoire se déroule à une époque très lointaine, où les oiseaux avaient totalement disparus de la contrée, parce que Gbasso les avait tous rassemblés puis enfermés dans une nasse qu'il avait aménagée dans un trou au pied d'un grand fromager.

Gbasso avait ensuite confectionné un filet à l'entrée de la nasse afin de pouvoir ramasser un à un les oiseaux, les manger et nourrir ses nombreuses épouses et enfants.

La fille aînée de Gbasso était d'une très grande beauté, et Wanto arriva un jour pour la demander en mariage. Gbasso, qui n'avait pas encore donné sa réponse, demanda néanmoins à Wanto, en contrepartie, d'effectuer certaines tâches, dont l'une d'elles était d'aller tous les matins à l'aube, bien avant que les autres membres de la famille soient réveillés, inspecter la nasse placée pour les oiseaux.

Lorsque Wanto arriva la première fois pour exécuter les tâches qui lui avaient été confiées, il fut surpris de trouver autant d'oiseaux enfermés, et il les ramena à la maison. Toute la famille remercia Wanto chaleureusement, se mit à table et mangea avec beaucoup de plaisir.

Le lendemain à l'aube, lorsque Wanto arriva il trouva la nasse de nouveau remplie. Il rapporta les oiseaux à la maison, comme il l'avait fait la veille. Il en fut ainsi durant trois jours. Le quatrième jour, la nasse était toujours remplie comme précédemment, et Wanto s'écria :

– Comment ?! Il existe certains animaux qui volent et que l'on nomme des oiseaux ? Et Gbasso les a enfermés ici et les mange avec sa famille petit à petit ?

Il décida alors de commencer à libérer les oiseaux. Il détacha le fond de la nasse, et tous les oiseaux, des rouges-gorges, des tisserins, des pigeons, et bien d'autres espèces encore, s'envolèrent. Wanto rassembla les quelques oiseaux qui étaient restés dans la nasse, les mit dans son sac, retourna à la maison et dit en arrivant :

– Les oiseaux ont très froid aujourd'hui, ils ne sont pas venus nombreux.

À l'aube du cinquième jour, Wanto arriva comme à son habitude devant la nasse, se mit à observer un à un tous les oiseaux, puis il

ouvrit la nasse et les libéra tous, sans aucune exception. Il rentra ensuite bredouille dans la maison de sa belle-famille.

Les jours s'écoulèrent et la famille de Gbasso avait petit à petit pris l'habitude de ne plus rien avoir pour le déjeuner. Pourtant, un matin, à l'aube, ils entendirent au-dessus d'eux dans le ciel des petits oiseaux qui gazouillaient :

Cui cui cui

Cui cui cui

Cui cui cui

Cui cui cui

Cui cui cui.

Gbasso et sa famille n'en crurent tout d'abord pas leurs oreilles.

« N'avions-nous pas enfermé tous ces oiseaux-là dans notre nasse ? Qui les a donc libérés pour qu'ils puissent voler ainsi et gazouiller de la sorte ? C'est peut-être le prétendant de ma fille qui a laissé échapper tous ces volatiles », se dit Gbasso.

Au même moment, Wanto se tenait à genoux près de la nasse, qui était déjà bien remplie d'oiseaux. Il l'ouvrit et laissa échapper tous les oiseaux prisonniers, puis s'en alla sans refermer le piège. Gbasso arriva à son tour et vit la nasse grande ouverte et passablement abîmée. Il s'adressa à Wanto et s'écria en fureur :

– Écoute, il me semble que tu n'es pas venu ici pour demander ma fille aînée en mariage, mais que tu es plutôt venu pour prendre ma nourriture et me tuer.

– Allons donc, pourquoi voudrais-je te tuer ? répondit Wanto.

– Écoute, Wanto, je mange cette nourriture depuis toujours, et cet enfant dont tu es venu demander la main a grandi grâce à tous ces oiseaux-là.

– Ce n'est pas moi qui ai libéré ces oiseaux, pourquoi l'aurais-je fait d'ailleurs ? répondit calmement Wanto. Avant de m'accuser, va vérifier ta grande nasse tout en haut du grand fromager s'ils n'ont pas trouvé un moyen de s'enfuir.

Mais le grand fromager était devenu si haut, et son tronc si large qu'il était maintenant impossible à Gbasso de grimper jusqu'à son sommet pour aller vérifier. C'est pourquoi il s'adressa à Wanto en lui parlant d'un air solennel :

– Puisque tu sembles vouloir nier l'évidence, je vais utiliser une méthode toute simple qui me permettra de juger de ta bonne foi. Comme l'arbre Nmana² et l'arbre Hômo que nous avons : je vais te placer sur le faite d'un arbre gigantesque et faire un feu tout autour... Nous connaissons ainsi la vérité.

– J'accepte volontiers ton épreuve, répondit Wanto. Si tu me vois brûler, cela signifiera que c'est bien moi qui ai libéré tes oiseaux, mais si je ne brûle pas, que vas-tu faire alors ?

Tous les membres de la famille de Gbasso s'emparèrent de Wanto, et le hissèrent au sommet de l'arbre Kofia³, puis ils rassemblèrent des branchages et allumèrent un feu qui rapidement se répandit tout autour.

Mais nous étions au mois de janvier, et en cette époque de l'année, tout brûle très facilement au ras du sol.

Gbasso et sa famille encerclèrent donc l'arbre au sommet duquel se tenait Wanto et le feu se mit à se répandre tout autour.

Wanto se mit à chanter :

Wanto s'enflamme, Wanto s'enflamme,

C'est maintenant fait de moi,

C'est vraiment fait de moi,

Wanto s'enflamme, Wanto s'enflamme.

Le son de la voix de Wanto attira une hirondelle qui voletait non loin de l'arbre. Celle-ci s'aperçut qu'un homme se tenait tout malheureux au sommet de l'arbre. Elle s'approcha et reconnut Wanto, qui l'avait libérée quelques jours plus tôt. Elle s'écria alors :

– Il faut que j'aille trouver mon ami la perdrix qui pourra m'aider à libérer ce brave homme qui nous a sauvés la vie il y a peu.

La perdrix arriva à son tour, et dit à l'hirondelle :

– Que s'est-il donc passé ? Il nous faut à tout prix aider notre ami Wanto. Vite, appelons l'aigle qui a beaucoup plus de force que nous.

La perdrix s'envola et se dépêcha d'aller trouver l'aigle, puis elle lui raconta que leur libérateur était en train de succomber non loin d'ici, tout en haut de l'arbre Kofia.

L'aigle arriva à son tour en quelques battements d'ailes. Quand il fit le tour de l'arbre, il s'aperçut qu'il était grand temps d'agir car les flammes étaient de plus en plus hautes et effleuraient presque le pauvre Wanto. Il fit alors un piqué vers l'arbre, se saisit de Wanto, puis s'envola avec lui très haut dans le ciel. Il vola ainsi quelques dizaines de minutes avec Wanto qu'il tenait fermement du bout de ses griffes. Puis il descendit doucement, tandis que les flammes commençaient à baisser et le feu à s'éteindre, il reposa Wanto discrètement sur la cime de l'arbre, sans se faire remarquer de Gbasso.

Le feu était maintenant complètement éteint. La famille Gbasso revint avec la certitude de trouver Wanto tout carbonisé. Toute la famille s'avancait en criant :

– Il a brûlé, il a brûlé, nous allons pouvoir manger son cadavre

pour remplacer nos oiseaux disparus.

Lorsqu'ils arrivèrent en bas de l'arbre, Wanto leur dit en criant :

– C'est fini, vous voyez, l'arbre a brûlé mais je suis toujours là... Je vous avais bien dit que les oiseaux ont trouvé tout seuls un moyen de s'échapper. Vous ne vouliez pas me croire, mais me voici donc bien en vie ! Alors, comment allez-vous faire maintenant ?

Gbasso et sa famille durent se rendre à l'évidence, et reconnaître qu'ils avaient eu tort, que Wanto n'avait pas libéré les oiseaux, et que ceux-ci avaient très certainement dû s'enfuir tout seuls.

– Puisqu'on lui a fait subir cette épreuve pour rien, on peut maintenant poursuivre les fiançailles sans aucun problème, reconnut Gbasso.

Wanto retourna auprès de la famille de Gbasso, reprit ses fiançailles, puis il se maria. Cependant, au lendemain de la cérémonie, au lieu de ramener sa nouvelle épouse chez lui comme cela se fait généralement, Wanto décida de rester encore durant six jours auprès de sa belle-famille.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Un matin, Wanto, au lieu de placer sa nasse⁴ en amont de la rivière comme il le faisait le plus souvent, la plaça tout près du domicile de ses beaux-parents. Pendant que le reste de la famille était en plein travail, Wanto alla vérifier seul le contenu de sa nasse aux poissons. Il en tua certains puis il emporta une énorme truite qu'il alla replonger peu après dans le marigot situé juste devant la maison de ses beaux-parents.

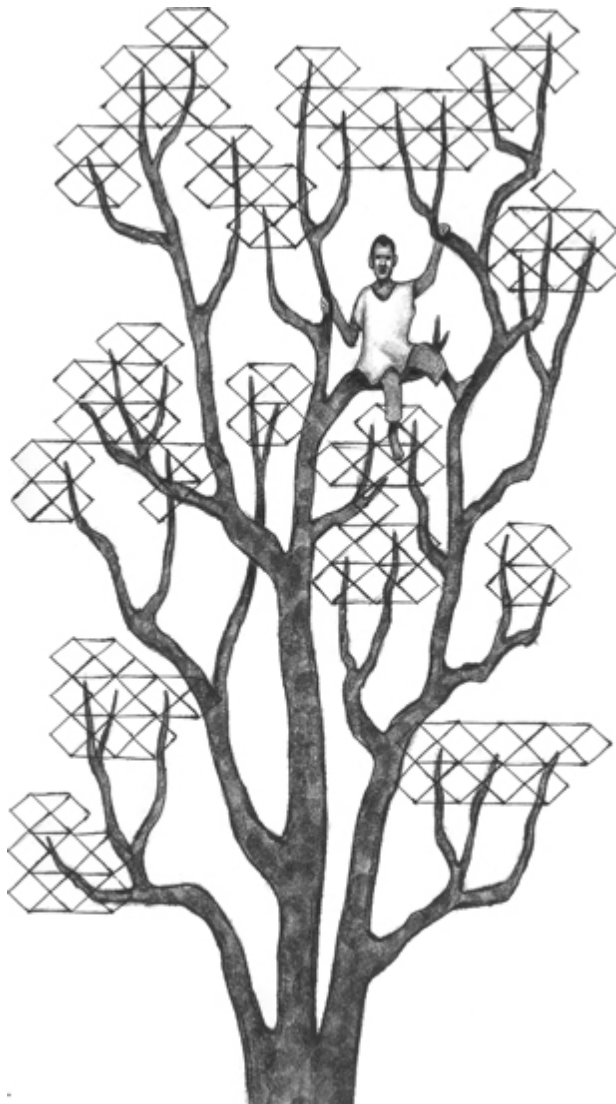
Le lendemain matin, Wanto arriva l'air contrarié et il s'écria :

– Je le savais, j'en étais même certain ! La nasse de pêche que j'avais installée au bord de la rivière a été fouillée et partiellement vidée ! Et vous allez me jurer que vous ne m'avez pas volé ! Mais qui d'autre que vous ici peut voler du poisson dans ma nasse ?

– Mon cher Wanto, répondit Gbasso. Est-ce que tu imagines réellement que nous pouvons voler quelque-chose qui t'appartient ? Tu es maintenant mon gendre et jamais je ne pourrais te voler quoi que ce soit.

– Voilà donc ce que nous allons faire, reprit Wanto, je vais chercher mes poissons dans votre eau, si je ne trouve rien, c'est que vous ne m'avez rien volé, si par contre je trouve mes poissons, la conclusion sera évidente et je sais ce qu'il me restera à faire...

Wanto se mit alors à chercher dans le marigot devant la maison de Gbasso. Il plongea sa main dans l'eau, tâtonna et retira une énorme truite toute frétilante.



– Voilà donc ce que je disais... J'en étais sûr. Constatez par vous-mêmes ! Moi, Wanto, je ne mens pas, je ne mens jamais.

Toute la famille de Gbasso, stupéfaite, ne sut d'abord que répondre, puis elle nia en bloc et chercha par tous les moyens à se défendre.

– Puisqu'il en est ainsi, voici ce que nous allons faire, poursuivit Wanto. Je vais tous vous placer au sommet d'un grand arbre autour duquel je ferai un grand feu. Si vous ne brûlez pas, c'est que vous êtes tous innocents, si par contre vous brûlez, la conclusion pour moi sera évidente.

Les Gbasso acceptèrent de passer l'épreuve. Tous grimpèrent au

sommet d'un grand arbre : Gbasso se mit sur la cime tandis que son épouse et ses enfants prirent place sur les branches les plus hautes. Quand tout le monde fut installé dans l'arbre, Wanto courut chercher des brindilles, les étala au sol tout autour du tronc et y mit le feu. Les flammes se mirent rapidement à monter de plus en plus haut.

– Nous y voilà, vous allez devoir souffrir maintenant, dit Wanto.
Tous malheureux, toute la famille Gbasso se mit à chanter :

*Souffle le vent, souffle, souffle le vent,
La famille Gbasso s'enflamme !
Souffle le vent, souffle, souffle le vent,
La famille Gbasso s'enflamme ?*

Lorsqu'elle entendit le chant désespéré, l'hirondelle s'approcha en voltigeant, et elle aperçut la famille Gbasso en bien mauvaise posture tout en haut de l'arbre :

– Mais il me semble que tu es celui qui nous avais enfermés dans la nasse accrochée au grand fromager, dit l'hirondelle. C'est bien toi, n'est-ce pas ?

Alors elle se mit à déféquer sur la tête de Gbasso. Cependant, elle trouva que ses excréments n'étaient pas assez abondants, alors elle appela ses amis, et de grands oiseaux arrivèrent en groupe : des pigeons, des perdrix, des aigles, des toucans, des hérons et bien d'autres... Tous se mirent à déféquer sur la famille Gbasso, en criant :

– C'est le méchant, c'est le malfaisant.

Même les plus petits oiseaux se joignirent aux grands et participèrent au petit jeu avec une grande joie. Wanto s'approcha alors et dit à Gbasso :

– Qu'est-ce que je vous avais dit ? Ne m'aviez-vous pas affirmé ce matin que vous n'aviez jamais touché à mes poissons ? Mais voici donc la preuve que avez menti !

Wanto était très satisfait.

C'est bien ainsi que les choses se sont déroulées... C'est tout le peuple du pays que Wanto a ainsi sauvé, tandis que Gbasso, qui depuis toujours gardait tout pour son seul intérêt, a finalement tout perdu.

Seule l'entraide entre les êtres est bonne, et si tu sais t'y prendre avec les êtres qui sont autour de toi, tu seras toujours sauvé comme le fut Wanto.

La cuisse du porc-épic, les trois enfants et la promesse trahie

Conte bulu¹

Il y a bien longtemps vivait seul dans une forêt, à l'écart du village, un chasseur. La faune se faisait rare ces derniers temps, mais un jour, il parvint à attraper et à tuer un porc-épic. Le chasseur était tellement affamé qu'il dévora pratiquement toute la viande. Il ne laissa qu'un morceau de cuisse qu'il rapporta au village. Mais la fameuse cuisse disparut dans la nuit.

Le lendemain matin, le chasseur pensa tout d'abord que quelqu'un avait pénétré chez lui pendant son sommeil et lui avait volé la cuisse. L'homme sortit néanmoins comme il faisait chaque matin, et partit de nouveau à la chasse.

En fin de journée, lorsqu'il revint de la chasse, il trouva sa maison impeccablement rangée et nettoyée, et au milieu de la table il remarqua une assiette de nourriture encore chaude.

Le chasseur ne comprenait strictement rien à ce phénomène, et il voulut élucider ce mystère. Il tenta de rester éveillé la nuit suivante, mais le sommeil finit par l'envahir.

Lorsque le jour se leva, il sortit de chez lui comme à l'accoutumée, mais cette fois-ci, il fit semblant de partir à la chasse : il fit quelques pas, son fusil à l'épaule, puis s'arrêta et se cacha derrière un manguier, non loin de chez lui, juste derrière sa maison.

Une voix toute douce se fit alors entendre, chantonnant le refrain suivant :

Ané é é

Enam-Ngôm

Ané éé

Enam-Ngôm

Tara a loé me na

Enam-Ngôm

Ana nga a ?

Enam-Ngôm.

L'homme s'approcha le plus doucement possible, et c'est alors qu'il aperçut une magnifique jeune femme à la silhouette fine, à la démarche majestueuse, au regard à la fois doux et envoûtant et au

sourire enchanteur.

Cette femme était d'une incroyable beauté. Jamais l'homme n'avait vu une jeune fille aussi gracieuse et aussi sensuelle. Le simple fait de regarder cette beauté si parfaite pouvait le rendre heureux pour le restant de la journée. Tout en continuant son chant doux et mélodieux, la jeune femme avait commencé à nettoyer les alentours de la maison du chasseur. Elle balaya le pas de la porte d'entrée, puis elle pénétra à l'intérieur et fit le ménage. Elle entra dans la cuisine, alluma le feu et prépara un bon repas. Enfin, elle se mit à table.

Entre-temps, le chasseur était sorti de sa cachette derrière le manguier puis il rampa aussi discrètement que possible jusqu'à l'entrée de sa maison. Il observa la jeune femme sans aucun bruit à travers la porte d'entrée qui était restée entrouverte, puis il se leva doucement, entra et s'adressa à la jolie femme :

– Qui es-tu, ô jolie jeune fille, et pourquoi es-tu venue faire le ménage dans ma case et me préparer un si bon dîner ?

La jeune femme se tourna vers lui et répondit :

– Est-ce que tu te souviens du porc-épic que tu as chassé hier, et dont tu as rapporté la cuisse ? Te souviens-tu que cette cuisse a disparu mystérieusement ? Eh bien, je suis la cuisse disparue. Mais ceci est un secret que tu dois garder pour toi seul, car si jamais tu révéles cela à qui que ce soit, je disparaîtrai de la même manière que je suis venue à toi.

La chasseur resta subjugué par le discours de la jeune femme. Étant donné que celle-ci était non seulement très belle, mais également extrêmement courageuse dans le travail quotidien, le chasseur accepta bien volontiers et lui promit de ne jamais rien révéler.

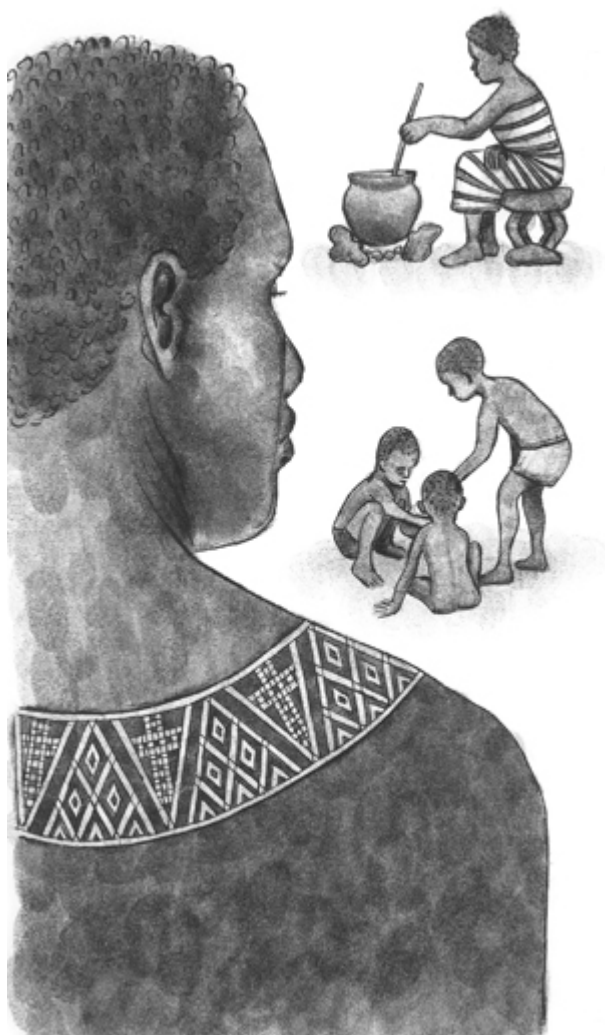
Quelque temps plus tard, le chasseur, qui était tombé éperdument amoureux de la belle jeune femme, décida de la présenter officiellement à tout son voisinage.

Tous les habitants du village s'accordèrent à reconnaître que la jeune femme était d'une beauté parfaite et félicitèrent le chasseur. Beaucoup se demandèrent où, et de quelle manière, le chasseur avait bien pu rencontrer une si majestueuse créature, mais celui-ci, qui avait constamment en tête la promesse faite à la belle, se débrouillait pour ne jamais répondre aux nombreuses questions qu'on lui posait.

Un mariage fut bientôt célébré, auquel tout le village fut convié. Ce fut une grande fête qui se prolongea jusqu'à la fin de la nuit.

Puis de nombreuses années passèrent. Le chasseur et la jolie femme vécurent heureux. Ils eurent trois beaux bébés. Le temps s'écoulait doucement. Les bébés grandissaient et commençaient à devenir de beaux et forts garçons.

Un soir, tandis que le chasseur rentra bien fatigué de sa journée, sa femme lui servit à manger comme à l'accoutumée, mais elle oublia de lui verser à boire. L'homme demanda alors à son fils aîné de bien vouloir lui servir un verre d'eau, mais comme celui-ci était en train de jouer devant la maison il n'entendit pas son père et ne lui répondit pas. L'homme s'adressa alors à son second fils, qui, absorbé comme son grand frère dans leur jeu, ne lui répondit pas non plus. L'homme s'adressa donc au plus jeune des garçons, qui, lui aussi plongé dans le jeu, fit la sourde oreille.



L'homme s'énerva, et, oubliant l'espace d'un instant la promesse

qu'il avait faite à la jeune femme il y a maintenant bien des années, piqua une grande colère et s'écria :

– Eh, vous trois, vous n'entendez pas quand je vous parle ? Vous n'êtes que des fils de cuisse de porc-épic ! »

La mère était assise dans la cour, au milieu des enfants qui jouaient devant la maison, en train de préparer du manioc et du macabo pour le repas du soir. Elle avait bien sûr entendu la remarque de son mari envers leurs trois enfants. Alors elle se leva d'un bond puis chanta le refrain qu'elle avait entamé le jour de leur toute première rencontre :

*Ané é é
Enam-Ngôm
Ané éé
Enam-Ngôm
Tara a loé me na
Enam-Ngôm
Ana nga a ?
Enam-Ngôm*

La chanson peut se traduire ainsi :

*Ma maman,
La cuisse du porc-épic,
Mon papa t'as appelée
La cuisse du porc-épic,
Puis il nous a traités de
Fils de cuisse de porc-épic...*

Le chasseur fut étonné, puis il comprit qu'il avait gaffé, et qu'il venait de trahir la promesse faite à sa bien-aimée. C'est ainsi que la femme disparut aussitôt avec ses trois fils.

Plus personne n'eut de nouvelles de cette magnifique jeune femme depuis ce jour.

Ce conte nous enseigne qu'il est rarement bon d'être trop impulsif, et qu'il faut toujours réfléchir à deux fois avant de parler.

Le voleur et la sève

Conte bulu

Autrefois vivait dans un petit village du sud du Cameroun un brave paysan, qui était régulièrement harcelé par un voleur qui s'emparait de ses récoltes au moment de la moisson.

Le paysan commençait à en avoir assez, alors il décida un jour de mener son enquête, et il se mit à chercher autour de lui qui pouvait être ce voleur... Il confectionna des pièges qu'il installa tout autour de son terrain, mais cela ne lui permit toujours pas de trouver le coupable.

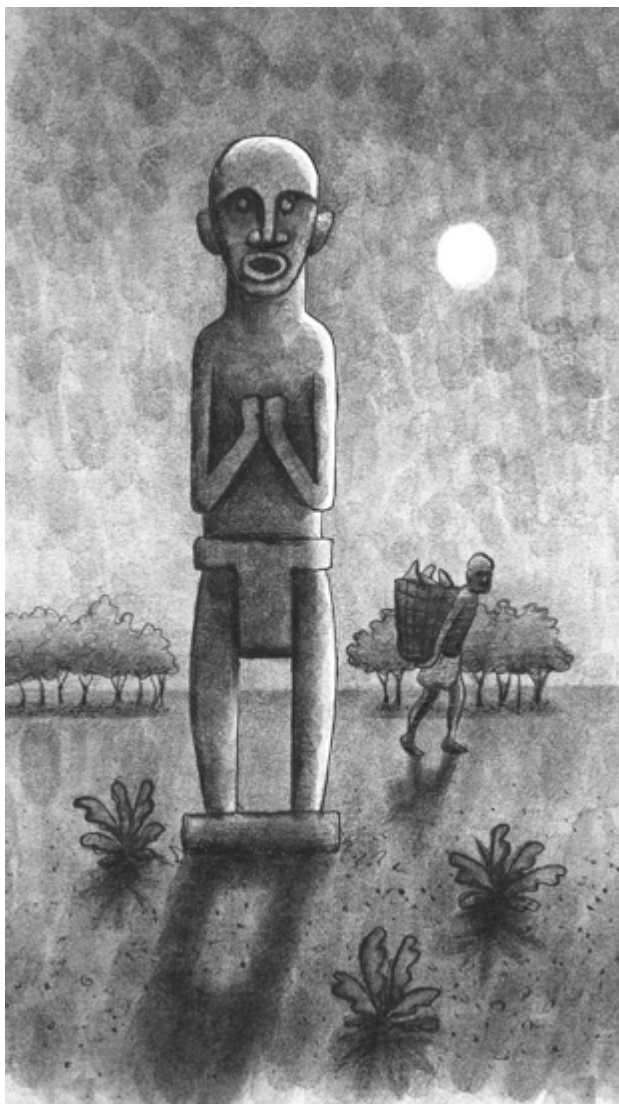
Le paysan commençait à se lamenter car il était préoccupé à tel point qu'il ne parvenait plus à trouver le sommeil la nuit.

Un matin, il lui vint une idée : il partit dès l'aube dans la forêt, scia le tronc d'un gros baobab, le ramena tant bien que mal sur sa parcelle, puis il le sculpta afin de lui donner une forme humaine. Il installa ensuite sa sculpture en plein milieu de son champ, puis il repartit en forêt à la recherche de sève, qu'il trouva facilement en arrachant l'écorce d'un palmier.

Lorsqu'il revint dans son champ, il enduisit sa sculpture d'une épaisse couche de sève, puis rentra tranquillement dans sa case.

Durant la nuit, le voleur revint et, comme à son habitude, remplit son sac de bananes, de mangues, d'ananas, ainsi que d'ignames et de macabos.

Une fois son sac rempli à ras bord, le voleur se redressa et aperçut la sculpture. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un autre voleur. Son premier réflexe fut de gesticuler dans tous les sens, et de faire de grands gestes de ses bras afin de tenter de l'effrayer. Mais l'homme de bois, bien entendu, ne bougea pas.



Le voleur s'adressa alors à la sculpture et lui dit d'un ton ferme et autoritaire :

– Alors comme ça, tu te permets de venir me déranger ainsi au beau milieu de la nuit alors que je travaille paisiblement dans mon champ ? Je vais te donner une leçon que tu as bien méritée...

Le voleur s'élança alors en courant vers la sculpture, lui donna une gifle de sa main droite, qui resta collée. Il lui donna alors une seconde gifle avec sa main gauche, mais celle-ci resta également collée. Il voulut alors se dégager en donnant un coup de pied, puis un autre, mais ses deux pieds restèrent collés contre l'homme de bois. Plus l'homme se débattait pour se libérer, plus son corps s'y collait. Il dut rester ainsi, dans cette pitoyable position, jusqu'au lever du jour.

À l'aube, le paysan, qui avait pour habitude de se lever tôt, arriva à son champ. Il aperçut le voleur en pleurs, qui le supplia de bien vouloir l'aider à se dégager de la statue de bois, mais il n'en fit rien. Le paysan le laissa ainsi et le voleur finit par périr.

Koulicolo et le sifflet vert

Conte bulu

Koulicolo était un brave villageois qui vivait bien paisiblement avec sa famille. Tous les éléments étaient réunis pour que la famille puisse couler des jours heureux, seulement la saison sèche perdurait et la famine commençait à se répandre à travers le pays.

Koulicolo dut se résoudre à partir en forêt à la recherche de nourriture pour les siens. Il passa toute la journée à marcher de long en large. Le soir, il revint épuisé, avec pour seule et unique récolte un igname sauvage.

Il descendit vers la rivière afin de nettoyer l'igname, mais celui-ci se brisa en deux. Koulicolo plongea sa main dans l'eau pour attraper le morceau d'igname qui y était tombé.

Sa main se saisit d'un petit objet : c'était un petit sifflet en bois, tout vert. Étonné, Koulicolo souffla dedans, et tout à coup des plats de toutes sortes apparurent tout autour de lui : Koulicolo vit du *mbongo*, des beignets jazz, du poulet DG¹ ainsi que bien d'autres plats typiques du pays. Koulicolo n'en crut d'abord pas ses yeux, puis il se mit à manger jusqu'à ne plus avoir faim.

De retour chez lui, il fit part à toute sa famille de l'incroyable découverte, puis il s'enferma dans la maison avec son épouse et ses trois enfants. Il se mit alors à souffler dans le petit sifflet vert... De multiples plats apparurent tout autour d'eux. Koulicolo et les siens virent du *mbongo*, des beignets jazz, du poulet DG et bien d'autres plats. Toute la famille se mit à manger jusqu'à satiété.

Le lendemain matin, Koulicolo appela son fils aîné Onana, lui confia la garde du sifflet vert en le suppliant d'y faire très attention, puis il partit vers la forêt.

Durant la matinée, la tortue, qui vivait dans la maison voisine, rencontra Onana, qui était assis sur le seuil de la porte, et lui dit :

– Bonjour Onana, comment vas-tu ? Dis-moi, j'ai entendu beaucoup de bruits étranges chez vous la nuit dernière. Que s'est-il passé ?

Onana répondit :

– Hier, mon papa a rapporté un petit sifflet de bois tout vert, duquel il peut faire apparaître de la nourriture, et hier nous avons mangé du *mbongo*, des beignets jazz, du poulet DG et bien d'autres plats typiques du pays.

La tortue renchérit :

– Onana, si tu m’offres ce sifflet vert, je t’offrirai en échange un bonbon.

Onana répondit :

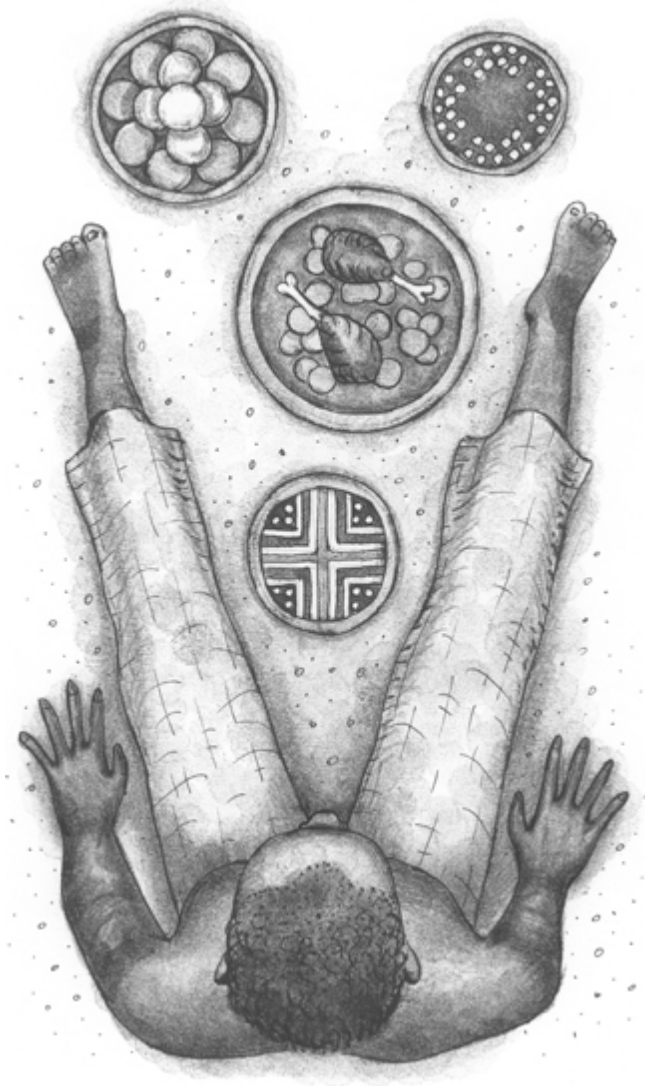
– Si tu m’offres dix bonbons, ainsi que des biscuits et du chocolat, je te donnerai le sifflet vert.

La tortue tendit alors à Onana les dix bonbons, les biscuits et le chocolat. Onana la remercia et lui donna en échange le sifflet vert. La tortue prit congé de l’enfant et rentra immédiatement chez elle.

En fin de soirée, Koulicolo fut de retour. Le reste de la famille n’attendait que lui pour se mettre à table.

Koulicolo demanda alors à son fils le petit sifflet vert, mais Onana fondit en larmes. L’enfant raconta à ses parents et à ses frères ce qui s’était passé dans la journée avec la tortue qui lui avait proposé l’échange. Toute la famille fut triste et se mit également à pleurer. Koulicolo alla rendre visite à leur voisine la tortue, mais celle-ci avait déjà quitté le village.

Le lendemain, dès l’aube, Koulicolo se remit en route pour la forêt. Il marcha sans répit toute la journée, et en fin d’après-midi, il finit par trouver un autre igname sauvage. Il retourna alors au village, l’igname à la main. En arrivant au village, il fit un petit détour par la rivière et y plongea l’igname, en espérant que celui-ci se briserait en deux. Mais cette fois-ci, l’igname resta intact.



Koulicolo décida donc de le briser lui-même. Il le jeta ensuite dans l'eau puis se mit à fouiller. Il trouva alors un petit sifflet de bois, de couleur noire. Il le mit à sa bouche et siffla. Koulicolo fut alors envahi par des mains armées de gourdins et de fouets qui se ruèrent sur lui, puis qui lui infligèrent une monumentale correction. Koulicolo fut battu à tel point qu'il eut du mal à reprendre le chemin. Il tituba péniblement jusqu'à chez lui.

Arrivé à la maison, il ne dit rien à sa famille, il se contenta de remettre le sifflet à son fils aîné Onana, puis il l'enferma avec le reste de la famille, sortit de la maison, et demanda enfin à Onana de siffler.

Onana mit le sifflet noir à sa bouche et souffla. C'est alors qu'une armée de gourdins et de fouets se ruèrent sur lui et toute la famille,

puis leur infligea une correction monumentale. La famille se mit à hurler de douleur, puis elle finit par s'endormir dans une profonde tristesse.

Le lendemain matin, à l'aube, toute la famille sortit, sauf Onana, qui se tenait sur le seuil de la porte.

Koulicolo était resté dehors, caché derrière un grand baobab, non loin de la maison. Au loin il aperçut la tortue qui se dirigeait lentement vers chez elle.

La tortue s'approcha d'Onana et le salua :

– Bonjour Onana, où sont partis tes parents et tes frères ?

– Ils sont tous sortis, répondit Onana.

La tortue acquiesça, puis demanda à Onana :

– Dis-moi, j'ai entendu beaucoup de bruits étranges chez vous la nuit dernière. Que s'est-il passé cette fois-ci ?

L'enfant répondit :

– Ah oui... Mon papa a rapporté un autre sifflet qui est même mieux que le premier : en plus de la nourriture, celui-ci donne aussi à boire du vin de palme !

La tortue proposa à Onana de lui donner ce nouveau sifflet en échange des bonbons, des biscuits et du chocolat, mais le garçon lui demanda en plus le petit sifflet vert qu'il lui avait remis la veille. La tortue accepta et donna à l'enfant le sifflet vert avec les confiseries, tandis que celui-ci lui tendit le sifflet noir. La tortue prit congé de l'enfant et rentra immédiatement chez elle.

Dès que la tortue fut hors de vue, Koulicolo sortit de sa cachette, se précipita sur son fils, lui arracha le petit sifflet vert des mains, puis tous les deux rentrèrent dans leur maison.

Le soir venu, Koulicolo souffla dans le sifflet vert, et toute la famille put se remettre à manger, manger, et manger jusqu'à ne plus avoir faim. Toute la famille riait et était de nouveau heureuse.

À travers la fenêtre, on pouvait entendre des cris ainsi que des pleurs qui semblaient provenir de la maison voisine. La tortue et toute sa famille étaient en train de recevoir des coups de fouets et de gourdins. C'est d'ailleurs depuis ce temps que les tortues ont des carapaces toutes dures et craquelées : « un bien mal acquis ne profite jamais ».

Mais cette histoire n'est pas encore totalement achevée.

On dit que Koulicolo se rendit ensuite dans le village voisin, qu'il souffla dans son petit sifflet vert. Alors tout le village eut à manger. Puis Koulicolo se rendit dans le village suivant, tout le monde eut à manger.

Koulicolo alla ainsi de village en village, tout le monde mangea encore et encore. Mais un jour, on apprit que Koulicolo avait pris

l'avion avec toute sa famille et son sifflet vert. Et depuis ce jour, il y a de plus en plus de famines en Afrique.

Le savant maladroït

Conte bassa

Il y a bien longtemps, il y avait dans un village du sud de Cameroun un savant. Le fils du chef du village l'aimait beaucoup, et chaque jour il lui offrait de la viande, du beurre fondu et du mil.

Le savant faisait alors cuire le mil et la viande pour manger, mais il conservait le beurre dans un pot, car c'était une denrée rare et précieuse à cette époque. Il suspendait le pot de beurre en l'air, sur une branche d'arbre, afin que personne ne pût y toucher.

Une nuit, alors que le sommeil ne venait pas, il se mit à réfléchir en regardant le pot :

« Dans quelques jours, le pot sera enfin plein, alors je le vendrai au marché, puis avec l'argent du beurre je pourrai acheter des poules. Celles-ci finiront par pondre des œufs, ceux-ci éclore, j'aurai donc bientôt beaucoup de poules. Je pourrai alors les vendre afin d'acheter une chèvre. La chèvre me fera du lait avec lequel je ferai du beurre, et j'en ferai commerce.

La chèvre fera des petits chevreaux, ceux-ci vont grandir et je finirai par avoir un troupeau. Je vendrai alors la moitié de mon troupeau de chèvres, j'achèterai alors un esclave, puis une esclave. Tous deux feront la culture, ils feront un bel enclos pour les chèvres, et ils vont me rendre encore plus riche...

Je pourrai alors épouser une femme dont le père est parmi les plus riches de tout le pays. Cette femme me donnera un bébé. Le bébé sera un garçon que je soignerai afin qu'il soit beau, fort et intelligent. Si ce garçon fait ce que je lui dis, alors il obtiendra de moi tout ce qu'il désirera, mais s'il ne le fait pas, je le frapperai avec ce bâton. »



En se disant cela, le savant saisit son bâton qui était près de lui, à côté de sa couverture, et frappa l'air. Mais le bâton lui échappa des mains, et finit sa course en l'air contre le pot de beurre. Le pot se brisa et tout le beurre fondu se répandit au sol.

Ce conte nous enseigne qu'avant de bâtir des « montagnes », il faut toujours apprendre à faire les choses progressivement, étape par étape.

L'arbre qui voulait rester nu

*Conte probablement bassa*¹

Il était une fois, il y a bien longtemps, un arbre qui commençait tout juste à pointer une tige, au beau milieu d'un verger. Il n'était encore qu'une toute petite pousse qui se distinguait à peine parmi les hautes herbes des alentours.

Le petit arbuste était curieux de tout ce qui l'entourait, il passait ses journées à observer la nature, les animaux et les humains tout autour de lui : les fleurs qui s'ouvraient à mesure que le soleil se levait et se fermaient lorsque ce dernier se couchait, les oiseaux qui voltigeaient de branche en branche, ou encore le cultivateur qui venait chaque jour se promener dans le verger et cueillir les fruits mûrs sur les arbres.

L'arbre aimait le monde tel qu'il était autour de lui, et il avait envie lui aussi de participer à cette beauté environnante.

Les mois s'écoulèrent paisiblement. L'arbre grandissait, il commençait à devenir un beau petit rameau portant quelques tiges. C'est ainsi qu'il eut la certitude d'être bel et bien un arbre et non un simple brin d'herbe.

À mesure qu'il grandissait, l'arbre se mit à observer plus attentivement ses aînés tout autour de lui. Il les trouvait beaux, si grands et si couverts de feuilles, avec des fruits bien juteux que le cultivateur cueillait régulièrement chaque matin avec amour.

Un jour, alors qu'il observait la manière dont il était lui-même constitué, il s'aperçut que l'écorce qui recouvrait son tronc était différente de celles qui recouvraient les arbres voisins, il remarqua que ses branches à lui étaient également très différentes de celles des autres.

Le petit arbre eut alors peur d'être différent des autres arbres, de n'être pas assez grand, pas assez beau, de ne pas avoir suffisamment de fruits comme tous ses voisins. Il eut peur de ne pas être accepté par les autres arbres et surtout par le cultivateur à cause de cette différence. Il décida alors de rester tel qu'il était, de ne produire ni feuilles, ni fleurs, ni fruits.

Les années s'écoulèrent. Chaque printemps, son tronc s'épaississait et de nouvelles branches se développaient, mais jamais de feuilles, de fleurs ou de fruits ne poussaient.

Afin de ne pas se sentir tout nu face aux arbres voisins, il s'était laissé petit à petit recouvrir par un lierre grimpant puis par des

bouquets de gui. Il se laissait ainsi progressivement recouvrir d'une beauté qui n'était pas la sienne.

Le cultivateur finit par se dire qu'il ferait mieux d'abattre cet arbre qui ne lui rapportait aucun fruit. Un matin il arriva avec une hache et quelques outils. Il commença par essayer d'arracher tout le lierre qui enserrait l'arbre, mais il y en avait tellement que cela lui prit presque deux jours. Il fut tellement épuisé qu'il remit finalement l'abattage à plus tard.

Durant les jours suivants, les oiseaux aperçurent le gui qui était maintenant bien visible, et se mirent à le picorer.

Il ne resta bientôt plus que l'arbre, sans aucune décoration artificielle, au milieu du verger, c'est-à-dire quelques branches au bout d'un simple tronc tout lisse.

L'arbre se rendit compte avec horreur de sa nudité. Il décida alors à se laisser pousser tout au long de ses branches de magnifiques petites feuilles toutes vertes, et à laisser s'éclore au bout de chacune d'elles de jolies petites fleurs roses, qui finiraient bientôt par se transformer en fruits.

Le cultivateur revint quelques semaines plus tard avec sa hache, mais il découvrit ce magnifique petit arbre à la place du tronc qu'il avait laissé tout nu. Il n'eut alors plus aucune raison de l'abattre.

Depuis ce jour, l'arbre continua sa vie paisible et harmonieuse au milieu du verger. Avec le temps, il était devenu comme les autres arbres, ni plus beau, ni plus grand, mais tout aussi utile. Il avait compris que ni la texture de son tronc, ni la forme de ses branches n'avaient d'importance, mais que seuls comptaient les fruits qu'il produisait et qu'il portait au bout de ses branches, et que nul autre que lui ne pouvait donner.

Depuis lors, chaque année, à la belle saison, le cultivateur venait poser contre son tronc une échelle, sur laquelle il grimpait afin de cueillir ses fruits bien mûrs et juteux.

Cette histoire nous enseigne que nous ne devons jamais avoir peur des fruits que nous pouvons porter en nous, car nul ne pourra les porter à notre place, mais chacun pourra s'en nourrir. Chaque fois que nous refusons de porter nos fruits, il manquera quelque chose dans ce monde, car chaque fruit permet de faire grandir la vie et l'amour que Dieu nous a offerts.

Contes initiatiques

La cuillère cassée

*Conte bassa*¹

Il était une fois un jeune garçon qui avait perdu sa mère. Il vivait donc avec son père, jusqu'au jour où celui-ci décida de se remarier.

La belle-mère avait également une fille, qui était donc devenue la demi-sœur du garçon. L'enfant se sentait souvent malheureux, car même si son père passait beaucoup de temps avec lui, sa mère lui manquait beaucoup, et il sentait que sa belle-mère ne l'aimait pas du tout.

Un jour, la belle-mère envoya le garçon au bord de la rivière en contre-bas. Elle lui demanda d'y faire la vaisselle. L'enfant obéit et se rendit à la rivière, mais par maladresse, il fit tomber une cuillère qui se cassa en deux. L'enfant se mit à sangloter car il savait que sa belle-mère allait se fâcher très fort.

Il resta ainsi un long moment au bord de la rivière, puis il se décida finalement à retourner chez lui. Il expliqua alors à sa belle-mère qu'une des cuillères s'était cassée. La femme, ivre de rage, se mit d'abord à crier très fort, puis à battre l'enfant. Finalement elle le chassa de la maison et lui ordonna de ne jamais revenir tant qu'il n'aurait pas trouvé un moyen de remettre sa cuillère en bon état.

L'orphelin quitta ainsi précipitamment la maison, sans eau, sans nourriture, sans dire au revoir à son père, et sans avoir la moindre idée de l'endroit où il devait maintenant aller.

Il décida de se diriger vers la forêt, puis il marcha ainsi durant plusieurs jours, mangeant ce qu'il trouvait et ne dormant pratiquement pas, car les nuits étaient fraîches.

Un matin, il aperçut une maison et il décida de s'y rendre. Lorsqu'il arriva devant la porte d'entrée, il aperçut une vieille femme toute sale qui se tenait debout devant la porte. Il la salua poliment. La vieille femme, surprise, lui demanda ce qu'il faisait ici, tout seul, au cœur de la forêt tropicale. Le jeune garçon se mit à sangloter, puis il se ressaisit, sécha ses larmes, lui raconta son histoire. La vieille dame, attendrie, le prit doucement par la main et fit de son mieux pour le calmer et le consoler. Elle lui offrit alors le peu de nourriture qu'elle possédait. L'enfant, affamé après ces longues journées de marche, mangea avec appétit.

Le garçon lui demanda ensuite s'il pouvait, en guise de remerciement, se rendre à la rivière afin de lui chercher un peu d'eau à boire. La vieille femme le remercia pour ce geste. L'enfant revint

avec unealebasse remplie d'eau et la tendit à la femme, puis il décida de balayer et dépoussiérer toute la maison qui en avait bien besoin. Enfin, il l'aida à manger et lui lava soigneusement les pieds.

L'enfant resta ainsi plusieurs jours. Il fit tout son possible pour aider la vieille dame dans ses tâches quotidiennes. Il s'efforça de remettre sa maison en bon état. Puis vint le temps de repartir car il fallait bien retrouver la cuillère. Il voulut dire au revoir à la vieille dame, mais celle-ci refusa de le laisser reprendre sa route sans lui donner auparavant quelques consignes :

– Mon cher enfant, te voilà en train de partir à la recherche de la cuillère, mais écoute bien ce que je vais te dire. Lorsque tu marcheras, tu apercevras au bout d'un certain temps six boules. Il ne faudra surtout pas en avoir peur.

L'enfant écouta la vieille femme avec attention et acquiesça du regard.

– Les trois premières te diront : « Prends-nous, prends-nous », tandis que les trois autres te diront : « Ne nous prends pas, ne nous prends pas ». Mais il te faudra prendre les trois dernières.

L'enfant répondit par un « oui » de la tête, puis il salua à nouveau la dame, lui dit au revoir, quitta la maison et marcha longuement durant plusieurs heures. En fin de journée, il aperçut au bord du chemin les fameuses boules. Il s'arrêta, écouta, et entendit leurs supplications. Il se remémora les recommandations de la vieille dame, alors il attrapa naturellement celles qui le suppliaient de ne pas les prendre.

Le garçon se remit en route, marcha à nouveau pendant de longues heures, puis, la fatigue aidant, il fit tomber une des boules qui se brisa. Il en sortit des armes. L'enfant s'étonna, mais il ramassa néanmoins les armes sans se poser trop de questions, et il reprit sa route... Après tout, la vieille dame, avec sa longue expérience de la vie, savait certainement de quoi elle parlait lorsqu'elle lui avait donné toutes ces recommandations.

La nuit était maintenant noire, et l'enfant, qui marchait toujours, lâcha la seconde boule, qui tomba à son tour et se brisa. Il en sortit toutes sortes d'animaux de la forêt. L'enfant attrapa les armes qui étaient sorties de la première boule quelques heures plus tôt, et tua un à un tous les animaux, puis, sans perdre plus de temps, il se remit en chemin.

Il était maintenant à proximité de chez lui lorsque la troisième boule glissa de ses mains et se brisa à son tour en tombant. À sa grande surprise, il vit surgir une grande, belle et luxueuse demeure. Dans la maison, il remarqua une belle et grande cuisine, avec à l'intérieur des cuillères en or...



L'orphelin prit une des cuillères puis alla la donner à sa belle-mère. Celle-ci fut d'abord éberluée de voir son beau-fils qui se tenait ainsi devant la porte, car de nombreuses semaines s'étaient écoulées, et elle le croyait mort depuis longtemps. Quand elle réalisa ce qui venait de se produire, la belle-mère devint farouchement jalouse de lui et de son exploit.

Elle appela alors sa propre fille, l'envoya à la rivière et lui ordonna de casser à son tour une cuillère.

La petite se rendit à la rivière, brisa volontairement une cuillère, puis revient dire à sa maman qu'elle avait bien accompli sa mission. Alors, obéissant sans broncher aux ordres de sa mère, la fillette s'enfonça à son tour dans la forêt, avec l'interdiction formelle de revenir avant d'avoir retrouvé la cuillère.

Tout comme l'orphelin, la petite fille marcha durant de nombreuses heures dans la forêt, puis elle aperçut la maison de la vieille dame. Le comportement de la fillette était cependant très différent de celui de son demi-frère : contrairement à lui, elle ne daigna pas saluer la vieille femme, sous prétexte qu'elle était sale, et elle refusa pour la même raison d'entrer dans la maison et de s'y asseoir.

La vieille femme lui offrit pourtant son hospitalité avec beaucoup de gentillesse, mais la petite fille refusa sèchement. Elle lui demanda en outre pourquoi elle était si sale, puis prit congé et quitta immédiatement les lieux.

La vieille dame eut tout juste le temps de lui faire tant bien que mal les recommandations qu'elle avait préalablement faites au jeune garçon, elle lui parla des six boules, de celles qu'il fallait prendre et de celles qu'il ne fallait pas prendre.

Mais la petite ne voulut rien savoir et refusa d'écouter la dame. Elle s'enfuit sans dire au revoir et fit comme bon lui semblait, marcha un long moment, puis vit les boules, et s'empara justement de celles qui disaient : « Prenez-nous ».

Elle cassa la première boule et tous les animaux de la forêt se jetèrent sur elle et la dévorèrent.

La maman attendit le retour de sa fille durant de longues années mais elle n'eut jamais aucune nouvelle de son enfant. Elle finit par comprendre que la fillette ne reviendrait sans doute jamais et qu'elle était sûrement morte.

Prise de honte et de remords, elle se rendit chez l'orphelin et lui demanda comment il avait fait pour retrouver sa cuillère.

Bien élevé comme il était et ne sachant pas que sa belle-mère avait aussi envoyé sa demi-sœur à la recherche d'une cuillère, ce dernier lui raconta en détail son périple, ainsi que sa rencontre avec la vieille femme avec qui il avait partagé tendrement un peu de temps.

La belle-mère se sentit humiliée, malheureuse, elle pleura tout le reste de sa vie. Elle finit seule et pauvre.

L'orphelin, quant à lui, se maria bientôt. Il forma une très grande famille et prit soin de son vieux père jusqu'à la fin de ses jours.

L'orphelin et le chimpanzé

Conte bassa

Il y a bien longtemps, un homme épousa une femme, qui, après quelques années, mit au monde deux garçons. La première naissance se passa sans aucun problème, mais la femme perdit malheureusement la vie au cours de la seconde. C'est ainsi que l'homme devint veuf, et dût élever seul ses deux fils.

Bien des années passèrent et l'homme, devenu vieux et faible, tomba gravement malade. Sentant sa mort prochaine, il appela son fils aîné et lui parla solennellement avec ces mots :

– Mon fils, comme tu le sais, j'ai vécu dans ce monde sans jamais connaître ni bonheur, ni fortune. Je ne peux donc léguer ni femme ni argent, mais je te laisse en guise d'héritage tous mes pièges et mes fosses de chasse¹. Une fois que j'aurai rendu l'âme, laisse s'écouler trois jours et trois nuits, puis va visiter tous ces pièges et ces fosses.

L'homme s'éteignit dès qu'il eut achevé sa déclaration. Le fils aîné lui ferma les yeux et pleura beaucoup.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent. À l'aube du quatrième jour, l'orphelin se leva, prit une lance, se mit à marcher vers la brousse, où étaient disséminés les différents pièges et fosses de son défunt père.

Il se rendit au bord de la première fosse, et il trouva au fond de celle-ci un gros chimpanzé. Le garçon eut tout d'abord le réflexe de lever sa lance afin de frapper le chimpanzé mais celui-ci bondit sur l'arme pointée sur lui, la bloqua de sa main, et s'adressa à l'orphelin :

– Quelle partie de mon corps cherches-tu à frapper avec ta lance ainsi brandie ?

Le jeune orphelin ne sut que répondre, alors le chimpanzé se jeta sur lui en le rossant vivement, puis le relâcha.

Quelque peu décontenancé par le comportement du singe et couvert de petites blessures, le garçon retourna au village. Il était indécis sur son action future et se demanda s'il devait continuer à contrôler tous les pièges de son père.

Quelques semaines s'écoulèrent. Le garçon vécut calmement. Un jour il rencontra une jolie jeune fille dans un village voisin. Il tomba amoureux et il voulut la demander en mariage.

Arrivé chez la famille de la jeune fille dont il était tombé amoureux, il rencontra un autre prétendant ; un homme grand, beau et fort, manifestement fortuné et de bonne naissance. Voyant ses deux gendres potentiels, la mère de la jeune fille leur dit :

– Couchez-vous et nous allons nous entretenir dès demain matin pour cette future union².

Le matin venu, la mère de la jeune fille appela les deux prétendants dès le lever du jour, puis elle leur déclara la chose suivante :

– Je n’ai pas encore d’emplacement pour cultiver mes arachides. Que chacun d’entre vous parte de son côté afin de me défricher un champ dans la forêt. Celui qui me préparera le plus grand espace aura la main de ma fille.

L’orphelin s’enfonça alors dans la forêt, un coupe-coupe à la main. Il s’apprêtait à se mettre au travail et à débroussailler autour de lui lorsque le chimpanzé apparut et s’adressa à lui :

– C’est bien toi qui as voulu m’abattre à la lance, mais quelle partie de mon corps comptais-tu frapper ? Était-ce ma poitrine, ma tête, ou encore mon dos ?

L’orphelin, ne sachant à nouveau que répondre, resta immobile et muet. Le chimpanzé bondit alors sur lui en le ruant de coups une fois de plus.

Au bout de quelques minutes, le chimpanzé en eut assez de battre le jeune garçon. Il lui ordonna de s’asseoir par terre. L’orphelin obéit et s’agenouilla. Le chimpanzé s’empara alors du coupe-coupe, puis il abattit les arbres, débroussailla toute la forêt et nettoya le sol. Une grande partie de la forêt était devenue une vaste étendue toute propre. Le chimpanzé rendit le coupe-coupe au jeune homme puis s’enfonça dans la forêt et disparut de la même façon qu’il était apparu.

La journée touchait à sa fin et le soleil commençait à disparaître à l’horizon. L’orphelin retourna au village et se rendit à la demeure de la famille de sa fiancée, où il fut rejoint peu de temps après par son rival. La mère de la jeune fille leur servit un repas et leur dit :

– Allez vous coucher ! Mon mari, ma fille et moi-même irons dès demain visiter vos champs.

Le lendemain, dès le lever du soleil, tous se rendirent au champ du grand homme de bonne naissance afin de juger son travail. Ils en furent très réjouis. Ils se rendirent ensuite à l’autre bout de la forêt, au champ du jeune orphelin, où ils trouvèrent avec surprise un espace défriché qui était au moins trois ou quatre fois plus vaste que celui de son concurrent.

Chacun s’accorda pour dire que le jeune homme était redoutable. Le père n’eut même pas le courage de tenir la palabre de mariage. De retour au village, il déclara aux deux prétendants :

– Prenez votre bien, ma fille, et emmenez-la. Partez loin, vous saurez bien vous-mêmes quoi en faire là-bas. Sortez de ma maison.

La discussion s’acheva ainsi. Les deux hommes prirent la jeune

filles, et se mirent en route. Ils marchèrent ainsi longtemps, lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour ; le grand homme désira aller à droite, tandis que l'orphelin voulut aller à gauche. Une dispute éclata, chacun souhaitant emmener la jeune fille avec lui.

Le chimpanzé surgit alors. Il s'adressa à l'orphelin :

– C'est bien toi qui voulais m'abattre avec ta lance, mais quelle partie de mon corps comptais-tu frapper ? Était-ce ma poitrine, était-ce ma tête, était-ce mon dos ? Réponds-moi, jeune homme !

Mais une fois de plus le garçon demeura sans voix, ne sachant que répondre à l'animal. Le chimpanzé bondit alors sur lui et le rua de coups une nouvelle fois.

L'autre homme et la jeune fille crurent mourir de frayeur à la vue de cette scène. Le chimpanzé cessa de battre le jeune garçon et lui ordonna de s'asseoir par terre. Il se tourna ensuite vers le grand homme, lui tendit une feuille de jonc et lui ordonna :

– Cours vite me chercher de l'eau dans cette feuille, que je boive !

Terrassé par la peur, le grand homme partit en courant.

Lorsqu'il fut arrivé à la source, il puisa de l'eau, mais celle-ci s'échappa immédiatement de la feuille.

– Que faire pour rapporter de l'eau ?

Le grand homme eut beau réfléchir, il ne trouva aucune solution. Il se dit avec angoisse que s'il retournait ainsi sans eau devant le chimpanzé, ce dernier lui infligerait une sérieuse raclée. Pétrifié de peur par cette pensée, il s'enfonça ainsi définitivement dans la brousse afin de rejoindre le plus rapidement possible son village. Il ne chercha jamais à revenir sur ses pas.

Assis au milieu du carrefour, le jeune homme, la jeune fille et le chimpanzé en avaient assez d'attendre celui qui était parti chercher de l'eau à la source. Le chimpanzé finit donc par s'adresser au jeune homme et lui dit :

– Voici ta femme, prends-la avec toi, emmène-la loin d'ici, et soyez heureux tous les deux.

Le jeune homme prit donc la jeune fille et l'emmena dans son village. Son défunt père leur avait légué, à lui et à son jeune frère, un cœur inondé de joie. Une fois arrivé, le jeune homme confia à son frère que c'était leur défunt père qui l'avait incité à se marier. Les deux frères organisèrent une grande fête en hommage à leur père, et en l'honneur de cet heureux mariage.

L'enfant et le tambour

*Liboy li Nkundung Conte bassa*¹

Il était une fois un homme qui avait deux épouses. La première donna naissance à un garçon, et la seconde accoucha d'une fille. L'homme, à vrai dire, détestait sa première épouse, la mère de son fils. Il la maltraitait nuit et jour, à tel point que la pauvre femme finit par en mourir de chagrin.

Quelque temps après, la seconde épouse, la mère de la fille, vint elle aussi à mourir. L'homme, était devenu très aigri et il finit par prendre son fils en haine. Il voulut même le tuer, afin de l'envoyer, comme il disait péjorativement « rejoindre sa mère ».

Des mois s'écoulèrent ainsi, puis un matin l'homme ordonna à son fils :

– Lève-toi et va m'abattre un régime de bananes qui se situe à environ trois rivières d'ici², au-delà de la grande vallée où coule la rivière aux crocodiles.

L'homme espérait au fond de lui que son fils se noierait dans la rivière, car celui-ci n'avait jamais appris à nager, ou peut-être même qu'il se ferait dévorer par les crocodiles, réputés particulièrement nombreux et très féroces en cet endroit.

L'enfant était parfaitement conscient du danger qui l'attendait, mais il ne voulait pas désobéir à son père. Il alla voir sa grand-mère, avec qui il était très lié, et la vieille femme lui donna le conseil suivant :

– Va couper une longue corde de rotin. À une extrémité, fais-en un nœud bien serré, de telle sorte que, si tu lances la corde, celle-ci puisse s'accrocher solidement au bananier. Une fois la corde lancée et accrochée, attache l'autre bout à un piquet solide ou à un arbre. Alors, avec ta machette à la main, accroche-toi et rampe sur la corde ainsi tendue jusqu'au bananier, abats le régime et rapporte-le de la même façon que tu es allé le chercher. Je te promets que tout se passera sans problème.

L'enfant se mit en route, et sans oublier les recommandations de sa grand-mère, il s'acquitta consciencieusement de la demande de son père : juste avant la tombée du jour, le garçon était de retour et il remit à son père le régime de bananes.

– Mais comment t'y es-tu donc pris ? questionna l'homme, qui, surpris par l'habileté de son fils, se demanda comment il allait faire pour se débarrasser de lui.

L'enfant ne répondit pas à la question.

Quelques jours s'écoulèrent, et le père appela à nouveau son fils. Lorsque celui-ci arriva et se présenta à lui, il lui ordonna d'aller lui capturer des lionceaux dans une caverne. Le garçon se rendit une fois de plus chez sa grand-mère afin de lui demander conseil.

– Mamie, tu sais que mon père veut maintenant me faire capturer des lionceaux.

– On dirait bien que cet homme est vraiment décidé à te sacrifier par tous les moyens, lui répondit la vieille dame, mais ne t'inquiète pas, je sais ce que tu vas pouvoir faire. Va derrière ma case tout au fond du terrain, tu y trouveras mes chèvres. Détache une d'entre elles et emmène-la avec toi. Quand tu seras arrivé là-bas, tu devras l'attacher à une distance respectable de l'entrée de la caverne. Tu te mettras alors à fouetter sèchement la chèvre de sorte qu'elle se mette à bêler. La lionne, à coup sûr, bondira hors de la caverne pour dévorer la chèvre, et tu pourras alors en profiter pour te précipiter dans la caverne et attraper les lionceaux.

Le garçon suivit à la lettre les précieux conseils de sa grand-mère, et le soir, il se rendit au domicile de son père avec les deux lionceaux vivants. L'homme faillit s'étouffer de stupeur et de colère lorsqu'il aperçut son fils en pleine forme avec les deux fauves tout apeurés qu'il tenait fermement dans ses bras.

« Que vais-je donc pouvoir faire pour me débarrasser une bonne fois pour toutes de cet enfant ? » se demanda-t-il.

Quelques jours s'écoulèrent, puis l'homme, toujours plus aigri, appela une nouvelle fois son fils et lui ordonna ceci :

– Jadis, il y a bien longtemps, nos ancêtres possédaient un tambour qu'ils appelaient *Liboy li nkundûng*. Je veux que tu te débrouilles pour partir à la recherche de ce tambour, et que tu me le rapportes.

Le garçon se rendit une nouvelle fois chez sa grand-mère afin de lui demander quelques conseils avisés, car il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se trouver ce tambour des ancêtres.

– *Liboy li nkundûng*, le tambour de nos ancêtres, se trouve dans l'autre monde, lui expliqua sa grand-mère, c'est-à-dire dans le pays des fantômes. C'est le tambour de nos aïeux, mais ne t'inquiète pas, mon enfant, même si la route vers ce pays est particulièrement longue et bordée de difficultés, je vais t'aider à t'y préparer et à t'y rendre sans danger.

La vieille dame aida et conseilla son petit-fils grâce à sa grande expérience et à son long vécu. Elle lui prépara toutes sortes de provisions dont le garçon pourrait avoir besoin durant son long périple : elle lui donna un gâteau de courges ainsi que des bâtons de

manioc. Elle prit ensuite une calebasse qu'elle remplit d'huile de palme, puis une seconde qu'elle remplit cette fois avec de l'eau. Elle glissa ces denrées dans un grand sac de toile, et le matin venu, elle tendit le tout au garçon, qui s'apprêtait à prendre la route vers le pays des fantômes.

L'enfant marcha longtemps, probablement plusieurs heures durant, puis il finit par se retrouver au bord d'un grand fleuve³.

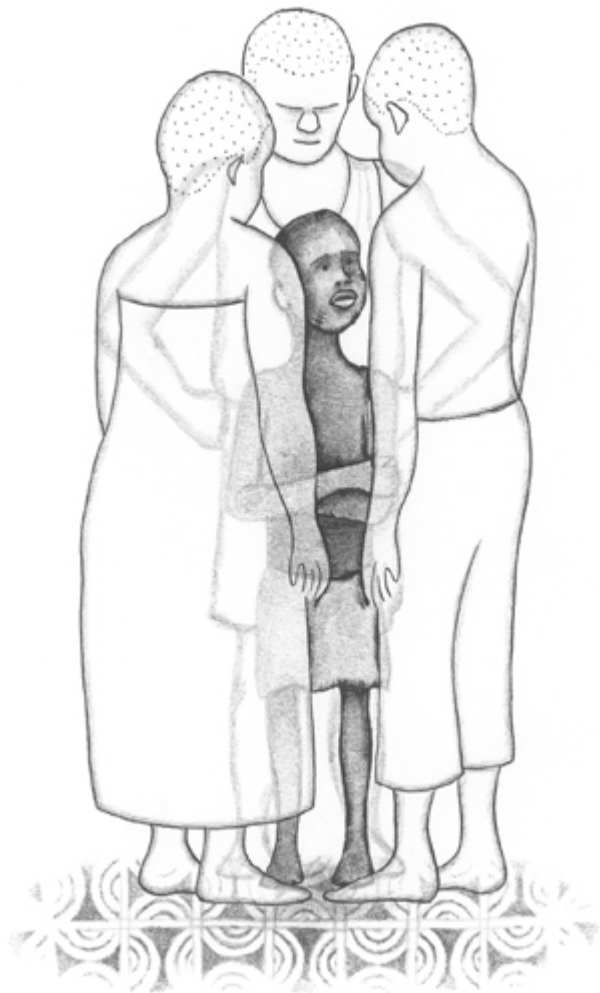
Celui-ci semblait si large que l'on apercevait à peine l'autre rive, et le garçon se demandait comment il allait faire pour le traverser, d'autant plus que le courant semblait très fort.

Un immense serpent surgit alors de l'eau. Le garçon l'interpella et le supplia de bien vouloir le porter sur son dos et l'aider à traverser le fleuve. Le serpent répondit ceci :

– Je voudrais bien te porter, l'ami, mais vous autres les hommes, je vous connais, et vous avez la réputation d'être avares. Vous ne voulez jamais rien donner, ni même dire « merci » quand on vous rend service. Alors aujourd'hui, tu devras te montrer très généreux envers moi, sinon tu ne traverseras jamais ce cours d'eau.

Le jeune garçon ouvrit alors son sac en sortit un des bâtons de manioc que sa grand-mère lui avait préparés, ainsi qu'un petit morceau de gâteau aux graines de courge. Il donna le tout au serpent qui le remercia, et qui, en échange, lui tendit son dos afin qu'il puisse s'y installer. Le serpent traversa le fleuve comme une flèche avec le garçon sur le dos. Une fois sur l'autre rive, celui-ci le remercia chaleureusement et se remit immédiatement en route.

Le garçon avait marché à nouveau durant des heures lorsqu'il se trouva face à un immense brasier qui lui barrait le chemin. Il se mit à réfléchir à haute voix : « Le serpent m'a aidé à traverser le grand fleuve, mais qui pourra cette fois-ci m'aider à poursuivre ma route ? »



L'enfant n'eut pas le temps de finir sa réflexion car un gros oiseau vint se poser sur la branche d'un arbre, juste au-dessus de lui :

– Mon cher ami, où vas-tu ainsi ?

L'enfant lui répondit qu'il avait besoin de traverser ce brasier.

– Je t'aiderais bien volontiers, répliqua l'oiseau, mais vous les hommes, je ne vous connais que trop bien, vous êtes méchants et avares, et vous n'offrez jamais rien pour faire plaisir à ceux qui vous rendent service.

L'enfant ouvrit à nouveau son sac, en sortit un second bâton de manioc, ainsi qu'un autre morceau de gâteau aux graines de courge et les tendit délicatement à l'oiseau. Celui-ci mangea à sa faim, puis il accepta de prendre l'enfant sur son dos et de s'envoler avec lui au-delà des flammes. Le garçon remercia vivement l'oiseau et se remit immédiatement en route.

À peine eut-il marché quelques heures de plus qu'il se trouva au pied d'un énorme rocher qui lui barrait la route.

« Le serpent m'a fait traverser la rivière, l'oiseau m'a fait passer au-dessus du feu, mais que vais-je bien pouvoir faire face à ce rocher ? »

L'enfant en était encore à se poser des questions sur la poursuite de son voyage quand une énorme chauve-souris, presque aussi grande qu'une cigogne, vint se poser à quelques mètres de lui :

– J'accepterais volontiers de t'aider à passer ce rocher, lui dit la chauve-souris, mais vous les hommes, vous êtes mesquins et égoïstes, et c'est pourquoi j'ai juré depuis longtemps de ne plus jamais vous rendre service gratuitement.

À peine la chauve-souris avait-elle fini sa phrase que le garçon lui offrit un bâton de manioc et un morceau de gâteau aux graines de courge. L'animal, rassasié, accepta volontiers de lui faire traverser le rocher. Le garçon le remercia et reprit son chemin. Il poursuivit sa route durant un long moment, puis il finit par atteindre un grand carrefour d'où partaient neuf chemins différents. Il ne sut lequel emprunter, mais, fatigué de se poser des questions et de chercher à chaque fois des solutions, il décida de se reposer un peu. Il s'assit au bord du chemin, mangea un morceau, puis s'assoupit.

Durant son sommeil il vit en rêve sa défunte mère qui lui dit :

– Mon cher fils, prends le chemin qui se trouve tout de suite à ta droite, et quoi que tu puisses y rencontrer, n'aie jamais peur, contente-toi de lui jeter un regard terrible.

Le garçon se releva aussitôt et décida de se remettre en route sans perdre plus de temps. Il marcha un moment, puis traversa successivement deux ruisseaux, et c'est alors qu'il rencontra un lion, qui se mit à rugir féroce, au point d'en faire trembler les feuillages des arbres. Le garçon qui avait en tête les recommandations de sa maman, ne se laissa nullement impressionner : prenant son courage à deux mains, il se mit à le gronder. Le son qui s'échappa de sa bouche était aussi fort que celui de la foudre, et le lion prit peur et s'enfuit en courant. Le garçon put ainsi reprendre tranquillement son voyage.

Le garçon se trouva peu de temps après face à un long serpent. Celui-ci bondit sur l'enfant, s'enroula tout autour de lui, en approchant sa tête de celle du garçon afin de le mordre. Se souvenant des recommandations de sa mère il ne se laissa pas impressionner. Il ouvrit grand sa bouche, montra les dents et mordit le serpent. Ce dernier, surpris et décontenancé, dénoua son étreinte puis disparut comme il était venu. L'enfant put ainsi poursuivre son chemin.

Le garçon marcha durant encore une petite heure, puis il arriva

dans un village, où il fut accueilli très chaleureusement : les habitants, cependant, étaient tous des fantômes. Le garçon réalisa alors que c'est très certainement quelque part dans cet endroit que devait se trouver le fameux *Liboy li nkundung*.

On l'accueillit avec tous les égards et on lui proposa une chambre dans une case au centre du village, où on lui servit à dîner. Tandis que le garçon s'apprêtait à avaler la première bouchée, survint brusquement un chien galeux. Le premier réflexe de l'enfant fut de le chasser, puis il se souvint que sa grand-mère lui avait recommandé, où qu'il aille, de ne jamais mépriser ni même négliger un animal malheureux. Il s'approcha de lui et offrit une partie de son repas à la bête qui mangea avec appétit puis sortit de la case. Une chatte y entra, tout aussi laide que le chien galeux. L'enfant lui servit à son tour un repas de bon cœur. La chatte mangea et s'en alla immédiatement après. Ensuite c'est un rat qui se présenta à l'entrée de la case. D'instinct, le garçon voulut tout d'abord l'écraser d'un coup de pied mais il eut pitié de la petite bête qui le regardait les yeux implorants. Il partagea donc le peu qui restait de son dîner avec le rat. L'animal mangea, remercia l'enfant et lui dit :

– Je t'aiderai moi aussi.

Puis il s'en alla. La nuit tomba et le garçon s'endormit. Le lendemain, le chef du village vint lui rendre visite et lui demanda :

– Mon cher ami, qu'es-tu venu faire ici dans notre pays ?

Le garçon lui répondit :

– Je suis à la recherche de *Liboy li nkundung*, le tambour de mes aïeux.

– Si tel est le but de ton long périple, lui répondit le vieillard fantôme, tu n'auras pas besoin d'aller plus loin, car le tambour de tes ancêtres se trouve ici. Toutefois, je dois te dire que le tambour ne te sera remis que si tu l'as mérité.

Sur ces mots, il fit appeler toute la gent féminine du village, et lorsque toutes les femmes furent rassemblées autour d'eux, il dit au jeune homme :

– Montre-moi parmi toutes ces femmes celle qui se nomme Ngo Mbèlek.

Mais c'était déjà le soir et la nuit n'allait pas tarder à tomber. Le garçon demanda alors au chef du village l'autorisation d'aller se coucher, et il promit qu'il répondrait à la question dès le lendemain au réveil. Le vieillard accepta.

Le garçon était à peine couché depuis quelques minutes que le chien galeux lui chatouilla la joue de son museau humide.

– Demain, lui dit alors le chien, lorsque tout le monde sera rassemblé, j'arriverai en courant et je frôlerai la femme dont le nom

est Ngo Mbèlèk.

L'enfant le remercia, puis il s'endormit.

Le jour se leva. L'enfant s'étira et sortit de la case, et il s'étonna de voir que tous les habitants du village étaient déjà rassemblés et l'attendaient. Il s'avança alors rapidement vers le centre du village, au milieu de la foule, accompagné par une musique rythmée : tam-tams, tambours et sifflets résonnaient à travers tout le village. Pris par le rythme endiablé de la musique, l'enfant se mit à danser, en tapant le sol de ses pieds. Tout en dansant, il surveillait discrètement l'arrivée du chien galeux, et jetait de temps à autre de brefs regards de part et d'autre de la foule.

Le chien arriva en courant au bout de quelques minutes, traversa la foule et s'empêtra dans les jambes d'une jeune femme qui faillit perdre l'équilibre et qui le repoussa avec colère. Le jeune homme cessa sa danse improvisée et se dirigea vers la jeune femme, la prit par le bras et la conduisit au beau milieu de la foule :

– C'est elle, s'écria-t-il alors, c'est elle la femme qui porte le nom de Ngo Mbèlèk.

La foule se mit à applaudir le garçon avec admiration, puis la musique s'estompa et le chef du village se leva, prit la parole d'un air solennel pour féliciter l'enfant, puis lui dit ceci :

– Tu as bien désigné Ngo Mbèlèk. Maintenant, il va te falloir trouver le tambour de tes aïeux. Si tu y parviens, tu pourras alors repartir et l'emporter avec toi.

L'enfant écouta le vieux chef avec attention, sans dire un mot, le remercia, et lui demanda simplement s'il lui était possible de changer de chambre car les songes qu'il y avait faits auguraient de sombres événements. Le chef lui dit que par chance, il restait dans le village une seconde chambre, celle qui servait justement de réserve aux tambours. Mais une chatte avait mis bas dans la chambre à coucher, et personne n'était parvenu à l'en faire sortir car ses petits chatons étaient encore trop chétifs. Le jeune homme allait donc devoir se coucher parmi les tambours. Il prit son sac et alla s'installer dans sa nouvelle chambre, tout en se demandant comment il allait pouvoir faire pour reconnaître le tambour de ses ancêtres parmi tous les instruments entreposés là-bas.

Alors qu'il se tenait assis dans la pièce et réfléchissait à la façon dont il allait s'y prendre, le petit rat qu'il avait nourri la veille apparut et lui fit la recommandation suivante :

– Cette nuit, tu ne devrais pas t'endormir, car je vais revenir ici quand tout le village sera calme, puis je jetterai des noix de palme à l'endroit précis où est rangé le tambour de tes aïeux.

Au milieu de la nuit, le rat revint et lança une noix de palme sur

un des tambours, qui résonna : « *kundung, kundung, kundung* ». Le bruit réveilla le gardien des tambours qui dormait lui aussi à proximité, mais celui-ci se rendormit immédiatement en se disant : « Encore ce sale rat qui ne laisse pas dormir les gens ! »

Le rat s'arrêta immédiatement, attendit que le gardien se rendorme pour de bon, puis relança quelques noix de palmes. Le jeune homme se leva doucement, s'empara du tambour qui avait résonné, prit ensuite son sac avec ce qui lui restait de provisions, ouvrit la porte de la case et, sans un bruit, quitta le village des fantômes.

Durant son chemin, il ne rencontra ni lion, ni serpent. Aucune embûche ne se produisit et la route jusqu'à son domicile lui parut facile et rapide. Il arriva le matin, au lever du jour. Le garçon se sentait joyeux et heureux, il plaça le tambour entre ses jambes, se mit à jouer et entama ce chant :

*Liboy li nkundung,
Kung-kundung-kundung,
Père, me voilà de retour,
Kung-kundung-kundung,
Grand-mère, me voilà de retour,
Kung-kundung-kundung,
La banane du crocodile du ruisseau,
Kung-kundung-kundung,
C'est moi qui l'ai cueillie,
Kung-kundung-kundung,
Les lionceaux de la caverne
Kung-kundung-kundung,
C'est encore moi qui les ai capturés,
Kung-kundung-kundung,
Mon père m'avait dit :
Kung-kundung-kundung,
Va me chercher Liboy li nkundung
Kung-kundung-kundung,
Chez les fantômes,
Kung-kundung-kundung,
Je suis allé le chercher
Kung-kundung-kundung,
Je l'ai trouvé et je l'ai apporté,
Kung-kundung-kundung,
Liboy li nkundung
Kung-kundung-kundung,
Liboy li nkundung.*

Puis le jeune garçon entra dans la maison de son père et lui tendit fièrement le fameux tambour *Liboy li nkundung*. Le père se leva, et tout confus, il laissa à l'enfant la maison et la terre familiale, puis il s'enfonça dans la forêt. Jamais personne ne le revit. L'orphelin reçut alors le nom de Mbènè Jam, ce qui signifie « chose étrange ». Il se maria avec la plus belle jeune fille du village, fut très heureux et il devint un très grand homme, réputé pour son immense sagesse.



L'orphelin et les champignons

Conte bassa

Il y a bien longtemps de cela, un garçon qui avait perdu son père et sa mère fut recueilli dans une famille qui avait déjà plusieurs enfants. La famille eut donc beaucoup de mal à accepter l'arrivée de ce nouveau venu qu'elle n'avait pas désiré.

Les autres enfants de la famille se mirent petit à petit à hair le jeune orphelin : lorsqu'il y avait une tâche pénible à accomplir, ils s'en déchargeaient systématiquement sur lui, et lorsque venait l'heure du repas, ils le chassaient car personne ne voulait manger dans la même assiette que lui, ni dans la même pièce que lui. L'enfant dû apprendre à supporter tout ce que l'on faisait contre lui, sans rien pouvoir faire pour se défendre, et il ne cessait de maigrir.

Un jour, la mère de la famille se mit à préparer des petits champignons que toute la famille adorait. Elle les fit cuire, les mit de côté, puis décida de sortir et de se rendre au champ afin de trouver des ingrédients pour accompagner son plat.

Restés seuls à la maison, ses fils se précipitèrent sur la marmite de champignons, puis mangèrent jusqu'à en être gavés. Quand ils étaient bien rassasiés, ils récupérèrent l'huile au fond de la marmite et enduisirent la bouche de l'orphelin qui était en train de dormir profondément.

En fin d'après-midi, quand la mère revint du champ, elle se remit immédiatement à la cuisine : elle fit d'abord cuire les légumes qu'elle avait récoltés, puis alla chercher sa marmite de champignons. Lorsqu'elle s'aperçut que la marmite avait été entièrement vidée, elle entra dans une colère noire et s'écria :

– Celui qui a mangé mes champignons va devoir me les restituer tout de suite !

La femme se tourna alors vers ses enfants et leur demanda sévèrement :

– Lequel d'entre vous s'est permis de manger mes champignons durant mon absence ?

Les enfants répondirent tous en chœur :

– Celui dont tu trouveras la bouche huileuse est celui qui les a mangés.

La mère se mit alors à inspecter soigneusement la bouche de chacun des enfants, mais tous étaient propres. Elle se tourna finalement vers l'orphelin qui continuait de dormir et remarqua que sa

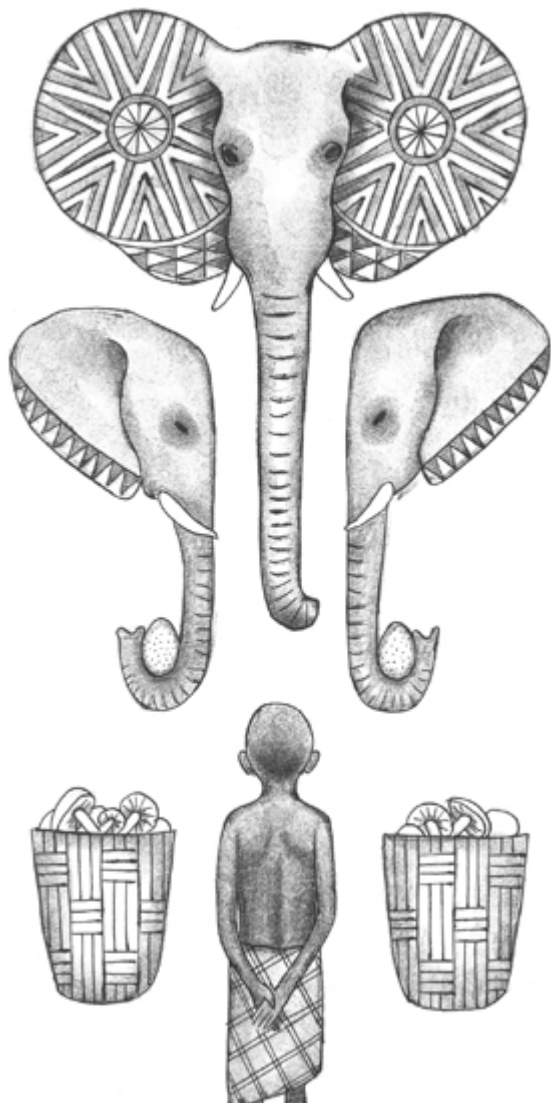
bouche était toute huileuse. Elle le tira brusquement de son sommeil, et lui donna une énorme gifle. Tandis que les autres enfants étaient en train de le conspuer, elle le jeta brutalement hors de la case, et lui ordonna de ne jamais remettre les pieds chez elle tant qu'il ne lui apporterait pas de nouveaux champignons.

Dehors, il faisait déjà nuit noire et il pleuvait des cordes. Malgré tout, l'orphelin décida de partir à l'aventure. Il marcha durant un long moment puis vers la fin de la nuit finit par atteindre un grand carrefour au beau milieu de la forêt. C'est ici qu'il rencontra, l'un après l'autre, tous les animaux de la terre. Chaque bête s'approcha du petit garçon et lui demanda :

– Ô petit enfant, où veux-tu donc partir tout seul ainsi ?

L'enfant répondit :

*Les garnements ont volé et dévoré
Tous les champignons de leur mère,
Ils m'ont accusé tandis que je dormais,
Et m'ont finalement jeté dehors*



*Dans cette immense et sombre forêt,
Me voici donc voué à moi-même,
Voué à mon propre destin
Pour une simple histoire de champignons.*

Dès que l'enfant acheva sa complainte, chacun des animaux lui dit tour à tour :

– Poursuis ton chemin petit enfant, et surtout ne perds pas confiance.

L'enfant reprit sa route, sans aucune peur. Il poursuivait ainsi sa longue marche durant plusieurs heures au cœur de la forêt noire, puis

il rencontra sa mère, son père et sa grand-mère.

À leur mort, ils s'étaient métamorphosés en éléphants, aussi l'enfant eut tout d'abord beaucoup de peine à les reconnaître. Il leur conta ensuite les nombreuses misères qu'il avait dû subir, sans se douter que ses parents n'ignoraient rien de tout ce qui s'était produit. Ils entraînèrent alors l'enfant jusqu'au bord du fleuve Sanaga, puis lui tendirent plusieurs paniers de champignons. Ils lui offrirent également des œufs et lui dirent ceci :

– Casse cet œuf ici, et l'autre un peu plus tard, lorsque tu seras rentré sur la terre des hommes, une fois que tu auras remis ces champignons à ta belle-mère.

L'enfant cassa donc immédiatement le premier œuf. Il se retrouva subitement debout juste derrière la case de sa belle-mère. Il frappa alors à la porte, entra et se rendit auprès d'elle afin de lui remettre les paniers de champignons. Cependant, la femme ne reconnut pas l'enfant, car elle avait complètement oublié l'existence de celui-ci. Nullement inquiet, ni même choqué par le comportement de sa belle-mère, il se dirigea vers l'autre bout du village, choisit l'endroit qui lui plaisait le plus, et y cassa le second œuf. De terre surgirent alors des maisons, des femmes, des serviteurs ainsi que toutes sortes de richesses.

À partir de ce jour-là, l'enfant vécut très heureux, et il fut très respecté. Dans le village et dans toute la région avoisinante, tous les pères n'avaient qu'un seul et unique vœu : voir leurs propres enfants réussir aussi bien que lui.

Le désir de la princesse

Conte bulu

*À Mengé,é Mengue'é Koulize zek-zek
À! Abene ayab étoun'a'ah Kjoulike zek-zek
Beyeng bene w'adjal'a'ah
Koulize zek-zek
Ye be tobo ? Ye beke'a'ah ?
Koulize zek-zek
Nkote tsit'ofur'anguna'a
Koulize zek-zek
Elar'ékoane itel'afalak
Koulize zek-zek
Miyam'ô bedi'ah
Koulize zek-zek
Bedi'a beke'ah
Koulize zek-zek¹*

Ce qui signifie ceci :

*Ce que désire ardemment le cœur
Met les jambes en route dès le début de matinée
Qui chasse une seule tête
Ne manque pas de jambes.*

Cette histoire s'est déroulée il y a bien longtemps au Cameroun, chez les Bulu. Une très belle princesse désirait se marier avec l'homme le plus beau et le plus riche du pays.

Régulièrement, des prétendants se présentaient auprès de la famille afin de demander en mariage la jolie jeune fille. On organisait alors au palais de belles réjouissances auxquelles tout le peuple était convié.

Au cours de la cérémonie, un griot arrêta la fête et présentait solennellement le prétendant à la jolie princesse : celui-ci s'agenouillait alors au milieu de la cour royale, il devait ensuite détailler l'ensemble de ses possessions, ses terres, ses troupeaux, ses biens, afin de se présenter au peuple et de tenter de séduire la princesse.

Pendant tout ce temps, la princesse disparaissait discrètement,

grimpait en haut de la petite colline qui surplombait le village et le palais royal, et elle déshabillait le prétendant du regard. Elle pouvait en outre, en tendant un peu l'oreille, entendre le prétendant décrire l'étendue de ses richesses.

Le griot s'adressait alors à la princesse en chantant ces quelques strophes :

*À Mengé,é Mengue'é Koulize zek-zek
À! Abene ayab étoun'a'ah Kjouilize zek-zek
Beyeng bene w'adjal'a'ah
Koulize zek-zek
Ye be tobo ? Ye beke'a'ah ?*

Ce qui se traduit ainsi :

*Mengué, Mengué, voici un autre prétendant qui vient d'arriver,
Il s'est présenté et a décrit tous ses biens et ses richesses,
Faut-il qu'il reste ou faut-il qu'il s'en aille ?*

La princesse devait alors accepter, ou rejeter le prétendant.

Mais des années s'écoulèrent et la jolie jeune fille n'avait toujours pas choisi de prétendant, car aucun, parmi tous ceux qui s'étaient succédés, n'était à son goût.

La princesse passait alors ses journées à chanter :

*Nkote tsit'ofur'angun'a.
Koulize zek-zek
Elar'ékouane itel'afalak.
Koulize zek-zek
Miyam'ô bedi'ah
Koulize zek-zek
bedi'a beke'ah
Koulize zek-zek*

Ce qui se traduit ainsi :

*Courez et cherchez dans le grenier du poisson fumé
Ou bien de la viande boucanée,
Et juste derrière la case allez couper le plus gros régime de bananes.
Préparez le tout...
Qu'il mange et qu'il s'en aille.*

Un jour, bien des années plus tard, un homme, qui n'était ni spécialement beau ni spécialement riche, décida d'aller demander la

main de la jeune princesse.

Cet homme vivait loin du palais royal. Il lui fallut plusieurs jours de marche.

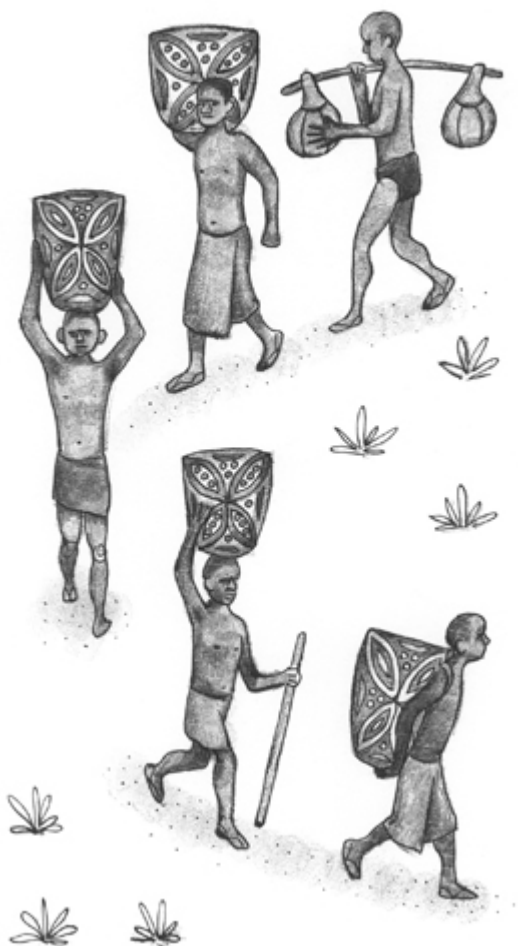
À mi-chemin, alors qu'il venait de s'arrêter pour bivouaquer, un tout petit oiseau se posa à proximité et se mit à chanter :

Menguehé ! Menguehé ! Bot bot kan kan kan

L'homme, qui était fatigué et qui avait besoin de silence, chassa l'oiseau, mais celui-ci revint et se remit à chanter.

L'homme fit des gestes plus vifs et chassa à nouveau l'oiseau, mais celui-ci revint immédiatement.

L'homme se demanda comment il pourrait bien parvenir à faire taire cet oiseau, et il lui vint l'idée de lui donner les miettes de son repas.



L'oiseau picora... Après avoir avalé tous les restes du repas, il s'envola d'un battement d'ailes. Tout en s'envolant, l'oiseau se remit à chanter et voici ce que l'homme entendit :

– Écoute, ô jeune homme. Dans le royaume où tu te diriges, beaucoup de prétendants se sont rendus bien avant toi, et tous ont échoué car ils ont toujours parlé de leurs biens matériels. Toi, ne fais pas pareil... Parle de ton amour et de ta grande générosité.

L'homme, comme par enchantement, se retrouva instantanément aux portes du royaume. La nouvelle de son arrivée l'avait précédé et une foule l'attendait. Le soir venu, le peuple était rassemblé dans la cour du palais royal. Le griot commença la cérémonie du choix de l'époux, tandis que la princesse était montée tout en haut de la petite

colline.

On demanda au jeune homme de se présenter, de citer un à un ses biens et ses richesses au peuple à la princesse. L'homme se tenait debout, au centre de la cour, très impressionné par tous ces regards qui convergeaient vers lui.

Le jeune homme prit sa respiration et commença à conter son histoire. Il parla d'abord à voix haute, mais à mesure que le brouhaha de la foule diminuait, il baissa progressivement le ton.

Du haut de sa colline, la princesse ne parvenait plus à entendre la voix du prétendant. Elle descendit alors et se joignit à la foule, au cœur de la cour royale.

L'homme demanda alors à la princesse de pouvoir lui conter la suite de son histoire en tête à tête, loin de toute cette foule.

La foule se demanda alors si la princesse allait accepter de suivre un inconnu, ni spécialement beau, ni spécialement riche, à l'écart de cette cérémonie.

La princesse, intriguée par le comportement très différent de ce prétendant, accepta. Elle suivit le jeune homme dans son petit village, à plusieurs jours de marche.

La foule comprit que ce jeune homme allait très certainement devenir l'élu de la princesse. Une manifestation de joie s'en suivit, tandis que le roi dit à sa fille :

– Va dans ce petit village avec ce jeune homme qui s'est adressé à toi avec tant de sincérité, mais n'oublie pas de revenir un jour afin de nous conter la suite de son histoire.

Sachant que sa fille allait parcourir une très longue route pour se rendre dans le village du prétendant, il offrit les meilleures bêtes de son troupeau, ainsi que des serviteurs, des porteurs afin d'accompagner le jeune couple dans ce long voyage.

Le couple vécut heureux et eut beaucoup d'enfants. Un jour, le plus jeune des enfants dit d'ailleurs à leur père :

– Dis, papa, quand irons-nous rendre visite au grand-père ? Nous avons tellement d'histoires à lui raconter...

Les deux orphelins et la femme squelette à neuf têtes

Conte bassa

Dans un village, il y a bien longtemps, vivait un homme, sa femme, ainsi que leurs deux enfants : un garçon, qui était l'aîné, et une fille. Cette famille vivait en paix et dans une harmonie totale. Elle jouissait d'un bonheur sans faille.

La mère vint cependant à mourir. Elle fut longtemps pleurée par son mari et ses deux enfants, mais comme souvent, le temps finit par estomper de notre mémoire le souvenir des êtres qui nous sont chers... À partir de la quatrième lune, le mari pleura de moins en moins sa défunte épouse. Au huitième mois, il commença même à penser à se remarier, ce qu'il finit par faire.

Le nouveau bonheur du mari devait entraîner inexorablement le malheur de ses enfants : battus jour et nuit, soumis à des travaux extrêmement durs et pénibles, très souvent privés de nourriture, les enfants maigrissaient à vue d'œil. Ils étaient d'autant plus maltraités que leur marâtre n'avait pas d'enfants, et leur père, peut-être parce qu'il était encore subjugué et aveuglé par les charmes de sa nouvelle épouse (qui était par ailleurs vraiment très belle), soit ne remarquait rien de ce qu'il se passait sous ses yeux, soit ne voulait jamais intervenir, afin de ne pas contrarier sa belle.

Une nuit, après déjà deux années de mariage, la femme parvint à convaincre son mari de se débarrasser une bonne fois pour toutes de ses enfants. Le garçon, qui avait généralement le sommeil assez léger, entendit la conversation, et le matin, au lever du jour, il réveilla sa petite sœur et décida de partir avec elle. Il n'avait aucune idée de l'endroit où ils allaient pouvoir se rendre tous les deux, mais il savait qu'il ne leur fallait surtout plus rester dans cette maison.

Les deux enfants marchèrent durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Malgré la fatigue, ils s'arrêtaient le moins possible, juste le temps de cueillir quelques baies sauvages et de dormir.

Un soir, après une longue marche, ils finirent par arriver auprès d'un grand arbre derrière lequel coulait une source. Ils décidèrent de s'y reposer, et le garçon coucha sa petite sœur, déjà endormie, sur ses genoux.

Vers le milieu de la nuit, un oiseau arriva, se posa sur une branche et se mit à chanter. Le garçon commença par le chasser de peur que

celui-ci ne réveille sa petite sœur, mais l'oiseau revint et se remit immédiatement à chanter :

*À muna o dodi. Nde ndom'a ngo mpetè
À bèn pe nusima wè, À mènöé a temté
O Tongo, sue yèsè i mondea nde o nundi.
À quacho pètè mulopo kè a volè o jokèlè
movi mwaa kjomea nde.*

Ce qui peut se traduire ainsi :

*Tu es beau mais ta sœur est encore plus belle.
Elle a aussi nettement plus de chance.
Si elle descend dans l'eau,
Tous les poissons remonteront sur la rive,
Et si elle peigne ses cheveux,
Il n'en tombera que de l'argent.*

Puis l'oiseau s'envola. La petite fille, qui ne s'était pas réveillée, ne sut donc jamais rien de ce qui venait de se produire.

Le jour venu, le garçon se rendit vers la source non loin de l'arbre où ils avaient dormi, accompagné de sa petite sœur. Cette dernière plongea naturellement ses pieds dans l'eau : aussitôt, comme par miracle, tous les poissons sautèrent sur la rive et tous se mirent à danser. Le garçon demanda alors à sa sœur de bien vouloir sortir de l'eau puis il lui peigna les cheveux : comme par miracle, il en tomba de l'argent comme ils n'en avaient jamais vu !

Les deux enfants poursuivirent leur chemin. Ils se remirent à marcher pendant de longues heures. Ils arrivèrent chez Ekeleket à Milopo dibwa, « la femme squelette à neuf têtes ». Cette femme était couverte de plaies et de blessures, de la tête aux pieds.

– Je vous salue les enfants, soyez les bienvenus dans ma demeure, s'écria-t-elle.

Les enfants répondirent en chœur :

– Nous vous saluons bien humblement, ô mère.

Ekeleket les reçut chaleureusement et leur offrit l'hospitalité. Les deux enfants s'installèrent ainsi chez elle. Chaque matin, ils lui nettoyaient ses plaies et ses blessures, tandis qu'elle leur offrait de quoi manger. Les enfants vécurent ainsi durant plusieurs années.

La jeune orpheline n'était maintenant plus une enfant. Elle était devenue une belle, très belle jeune femme. Elle était en âge de se marier. Chaque fois qu'elle mettait les pieds dans un cours d'eau, les poissons sortaient et se mettaient à danser sur la rive. Chaque fois qu'elle se peignait, l'argent coulait de ses longs cheveux.

On finit par entendre parler d'elle dans le royaume, et le roi voulut la connaître. Il la reçut, accompagnée de son frère. Lorsqu'il constata par lui-même de quels prodiges était capable la jeune fille, il décida immédiatement de l'épouser. Le roi offrit alors au frère de sa bien-aimée, en guise de dot, la moitié de son royaume et de toutes ses richesses.



C'est ainsi que s'acheva la vie mouvementée des deux orphelins. Tous deux vécurent alors dans le calme et le bonheur : la fille, devenue reine, attendait un enfant, tandis que son frère trouva une belle et jolie femme qu'il épousa.

Kulutongo et la femme-fantôme

*Conte bassa et douala*¹

Il y a bien longtemps dans un petit village du sud-ouest du Cameroun vivait un couple qui n'avait pas encore d'enfants. L'homme se prénomma Kulutongo. C'était un pêcheur. Il vivait près de Douala, au bord de l'océan. Comme la plupart des pêcheurs, il lui arrivait de partir en mer pendant plusieurs semaines. Son épouse, qui se prénomma Edumbu, était enceinte et elle s'attendait à accoucher d'un jour à l'autre.

Même quand il n'était pas en mer, Kulutongo passait énormément de temps au port de pêche, parfois la nuit, car il devait vendre tout le poisson qu'il avait pêché. Il voulait que sa femme, après l'accouchement, puisse manger aussi souvent qu'elle le souhaitait des bonnes soupes grasses et appétissantes dont elle raffolait.

Kulutongo, après sa longue journée, restait donc souvent au port où il faisait sécher le poisson fraîchement pêché, et avec l'argent gagné, il pouvait acheter tous les ingrédients nécessaires à la composition de ses soupes.

Ce matin-là, juste au lever du jour, Kulutongo laissa sa tendre épouse une fois de plus seule à la maison... Il marcha jusqu'à Douala, où il prit sa pirogue et s'en alla en mer pour plusieurs jours. Durant ce temps, sa femme accoucha. Elle mit au monde une magnifique petite fille qu'elle prénomma Diacongo.

Le bébé était tout potelé. En l'absence de Kulutongo, la voisine du couple s'occupait de la jeune maman et lui faisait la cuisine jusqu'à ce qu'elle fût en mesure de se préparer les repas elle-même.

C'est ainsi qu'un soir, tandis que la voisine était retournée chez elle et que la jeune maman était en train de se verser dans une assiette creuse une bonne soupe de poisson et qu'elle s'apprêtait à dîner, apparut une femme fantôme qui lui posa la question suivante :

– Entre ta fille et ton plat de poisson, lequel choisis-tu, ô femme de pêcheur ?

Bien qu'étonnée de l'apparition subite de cette femme-fantôme et de sa question saugrenue, la femme de Kulutongo répondit sans aucune hésitation :

– Ma fille, bien entendu.

La femme-fantôme lui demanda néanmoins de lui remettre l'enfant. Edumbu refusa catégoriquement, alors la femme-fantôme lui confisqua son repas. Sans dire un mot de plus, elle s'écarta et

s'accroupit devant la table où était posée l'assiette de soupe, et elle la vida entièrement, laissant la jeune maman totalement affamée, puis elle disparut aussi rapidement qu'elle était apparue.

Chaque soir, lorsqu'Edumbu voulait se mettre à table, la femme-fantôme réapparaissait et lui disait :

– Il te faut choisir entre ton enfant et ton repas.

Puis elle lui arrachait son plat et vidait totalement l'assiette avant de disparaître.

Ceci dura plusieurs jours. La jeune épouse se plaignait de la famine, commençait même à maigrir un peu, mais à chaque fois, la femme-fantôme lui disait :

– C'est très simple, si tu veux dîner et si tu veux que je m'en aille et que je te laisse tranquille, il te suffit de me donner ton enfant.

Edumbu répondait à chaque fois la même chose :

– Jamais je ne te donnerai Diacongo.



Elle espérait de tout son cœur que Kulucongo rentrerait le plus vite possible.

Pendant ce temps-là, un petit oiseau qui avait assisté à cette triste scène depuis le début s'envola vers le port de pêche, puis poursuivit son vol jusqu'en mer où il aperçut enfin Kulutongo sur sa pirogue. L'oiseau se posa à l'avant du bateau et se mit à chanter :

*Kulucongo, Kulucongo munj angô a yai mboa
Kolo kwaa, kolo kwakwakwa, kolo kolo kwaa
Kulucongo, Kulucongo, mut edimo e takisë munj angô e
Kolo kwaa, kolo kwakwakwa, kolo kolo kwaa.*

*Kulucongo, ta femme a accouché,
Kulucongo, une femme-fantôme
Embête ton épouse,
Kulucongo, ta femme a accouché...*

Kulucongo qui se sentit dérangé voulut lancer une pierre à l'oiseau qui s'envola. Mais quelques minutes à peine s'écoulèrent et l'oiseau revint se poser sur le bord de la pirogue. Il se remit à chanter :

*Kulucongo, Kulucongo munj angô a yai mboa
Kolo kwaa, kolo kwakwakwa, kolo kolo kwaa
Kulucongo, Kulucongo, mut edimo e takisë munj angô e
Kolo kwaa, kolo kwakwakwa, kolo kolo kwaa.*

Cette fois-ci, le jeune pêcheur prêta attention au chant de l'oiseau, comprit que sa femme avait besoin de lui. Il fit demi-tour et rama aussi rapidement que possible vers le rivage.

Arrivé à Douala, Kulucongo courut ensuite jusqu'à son domicile, et il y trouva son épouse très affaiblie et amaigrie. Heureusement, la pêche de ces derniers jours avait été bonne et Kulucongo avait ramené beaucoup de poisson. Il prépara un gros plat de poisson, assaisonné de piments. Ebumbu put enfin manger. Il prépara également une grosse casserole de soupe de poisson. Pendant qu'il cuisinait, sa jeune épouse lui raconta en détail ce qui s'était passé ces derniers jours avec l'arrivée de la femme-fantôme.

Le soir même, Kulutongo se cacha derrière la porte d'entrée avec un gourdin et une machette, tandis qu'Ebumbu était assise comme à son habitude sur sa chaise au milieu de la pièce. La femme-fantôme apparut à la tombée du jour, elle posa à la femme de Kulutongo sa question habituelle puis s'installa devant la casserole de soupe. Avant de commencer le repas, elle dit à Edumbu :

– Donne-moi donc ton enfant et je te laisserai manger le contenu de cette casserole.

Ebumbu refusa comme elle l'avait toujours fait, et la femme-fantôme attrapa la casserole et se mit à avaler la soupe de poisson. Kulutongo sortit alors de sa cachette, se précipita sur la femme-fantôme, il l'assomma d'un coup sec avec son gourdin, et la frappa avec sa machette. La femme-fantôme tomba raide morte. Kulutongo la traîna hors de la maison et l'enterra bien loin. Son épouse put dès lors manger en paix.

Cependant, à partir de ce jour, tous les champs de Kulutongo furent progressivement dévastés, comme si des troupeaux entiers y passaient et piétinaient toutes les nuits. L'épouse de Kulutongo, intriguée par ce phénomène, décida d'aller rendre une visite au

sorcier-devin du village. Celui-ci l'écouta attentivement puis lui dit :

– Il s'agit de la femme-fantôme tuée par ton mari, qui sort de sa tombe chaque nuit, et qui dévaste vos champs. Va donc préparer une nouvelle soupe que tu assaisonnerez allègrement de gombos, et dispose tout cela aux pieds d'un épouvantail de glu que ton mari aura pris soin de déposer dans l'un de vos champs. Durant la nuit, le parfum de ta soupe aux gombos attirera à coup sûr la femme-fantôme, tu n'auras plus qu'à l'attendre patiemment.

L'épouse suivit à la lettre les instructions du sorcier-devin. La nuit suivante, la femme-fantôme vint comme prévu manger la soupe de gombos posée au milieu d'un des champs de Kulutongo. Mais l'épouvantail qui était planté au même endroit, juste devant elle, la gênait. La femme-fantôme croyait fermement qu'il s'agissait d'un homme, et elle se mit à secouer afin de l'effrayer et de le faire partir. Mais elle fut surprise de constater que sa main resta collée à l'épouvantail. Elle prit sa seconde main pour essayer de dégager la première, mais celle-ci se prit également dans la glu. Elle tenta alors de s'en sortir en donnant quelques coups de pieds, mais ceux-ci restèrent également collés. La femme-fantôme eut beau se débattre dans tous les sens, chaque mouvement la collait un peu plus fermement contre l'épouvantail, et tout son corps finit par rester totalement collé à la glu.

C'est ainsi que, le lendemain matin, Kulutongo vint enterrer la femme-fantôme collée contre l'épouvantail de glu, que les tout premiers rayons de soleil avaient commencé à solidifier. Kulutongo pu enfin jouir d'une vie heureuse et paisible avec sa tendre épouse Udumbu et sa petite fille Diacongo. Plus rien ne vint jamais troubler la douce harmonie de leur existence.

La dixième fille

Conte bassa

À une époque très lointaine, la mode était de se faire tailler les dents¹. C'était alors considéré comme un signe de beauté. C'est pourquoi un jour, dix jeunes filles décidèrent de se rendre chez un tailleur de dents.

– Pour que je vous taille de belles dents, il faudra que chacune d'entre vous m'apporte un panier rempli de champignons, demanda le tailleur en contrepartie.

Les neuf premières filles lui apportèrent chacune un panier à moitié rempli. La dixième, en revanche, qui était la plus jeune de toutes, respecta la demande du tailleur de dents : elle arriva avec son panier qui débordait de champignons.

Le tailleur de dents décida logiquement de traiter chaque jeune fille en fonction de l'offrande qu'il avait reçue. Il tailla donc rapidement les dents des neuf premières jeunes filles, puis soigna avec une très grande minutie celles de la dixième.

Les jeunes filles reprirent ensuite le chemin vers leur village, en riant et en sautant de joie car toutes étaient fières de leur beauté toute neuve. Elles s'aperçurent toutefois en chemin que leurs dents avaient été traitées sans soin.

La plus jeune des filles, la dixième, marchait quant à elle calmement de l'autre côté du chemin. Elle n'avait manifestement pas envie de se comporter comme ses aînées.

Les neuf filles finirent par lui demander de se joindre à elles, de faire comme elles, de participer à leur exhibition générale, de danser et de sauter, mais elle refusa. Les neuf filles se jetèrent alors sur elle, la roulèrent par terre, la chatouillèrent, firent tout leur possible pour la forcer à rire. La dixième fille finit par esquisser un très léger sourire. C'est ainsi que ses neuf aînées s'aperçurent qu'elle avait des dents magnifiques.

Les neuf jeunes filles furent immédiatement jalouses de la beauté des dents de leur cadette. Elles décidèrent aussitôt de se venger d'elle et de la jeter dans un étang.

Or, cet étang était l'endroit où vivait un énorme serpent mystérieux. Celui-ci vit la dixième fille en train de se noyer. Il la sauva. Subjuguée par la beauté de la fille, le serpent, plutôt que de la libérer, décida de la garder près de lui et de la prendre comme épouse.

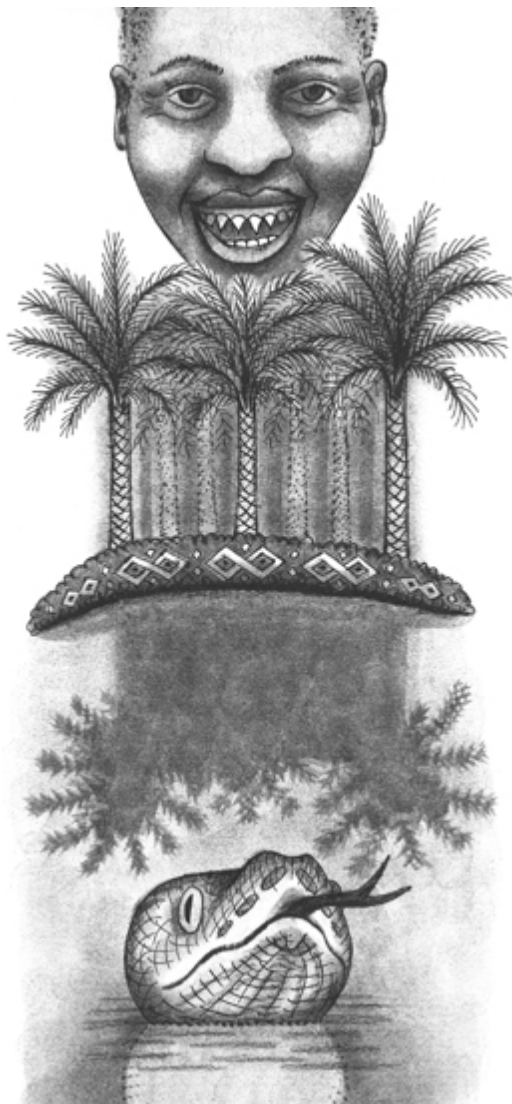
Entre-temps, les neuf autres jeunes filles étaient retournées au

village. Lorsqu'on leur demanda où était passée leur petite sœur, celles-ci répondirent qu'elles n'en avaient aucune idée. La malheureuse mère de la petite fille était très triste et ne cessait de pleurer.

Quelques jours plus tard, une autre petite sœur de la jeune fille perdue se rendit au bord de l'étang pour puiser de l'eau. À peine eut-elle trempé saalebasse dans l'eau claire de l'étang qu'une petite voix se fit entendre, entamant ce doux refrain :

*Qui est-ce qui puise ainsi de l'eau,
Comme l'enfant de ma mère ?
Les neuf autres jeunes filles étaient
Jalouses de mon immense beauté,
Alors elles m'ont jetée dans cet étang...*

La petite fille prit peur. Elle lâcha immédiatement saalebasse et s'enfuit. De retour dans sa maison, elle raconta à sa maman ce qui venait de se produire. La mère comprit immédiatement à quel destin les neuf jeunes filles l'avaient condamnée, alors elle se rendit à son tour au bord de l'étang et demanda à la jeune disparue ce que l'on pouvait bien faire pour la sortir de l'eau et la ramener au village.



– Rentre donc au village, prépare un coq blanc et donne-le au canard sauvage. Remets-lui une longue palme et dis-lui de l'amener ici. Dis-lui surtout de ne venir que lorsque le serpent est absent. Le canard pourra alors me délivrer.

C'est ainsi que le canard sauvage attendit patiemment que le serpent s'en aille, puis il vint recueillir la jeune fille sur ses grandes ailes et la ramena en volant chez sa mère.

La jeune fille, reconnaissante, prit alors le canard comme époux, et elle put de nouveau vivre heureuse.

Cependant, tandis que la jeune fille était partie au champ, la mère, qui avait toujours admiré le beau canard sauvage, décida de le tuer et

de le manger. Elle nettoya ensuite la maison de fond en comble afin que personne ne puisse se douter de rien.

La petite sœur de la dixième jeune fille, qui avait assisté à tout, sortit. Elle annonça la triste nouvelle à sa sœur. Celle-ci fut alors envahie par un profond désespoir : sa mère venait donc de tuer celui qui l'avait délivrée du serpent et du froid de l'étang. Elle se mit à pleurer en chantant :

*Ô ma mère, je m'étais toujours dit,
Que le canard m'avait délivrée du serpent et de l'étang,
Que je devais à jamais m'occuper de lui et l'entretenir,
Canard, enfant de ma mère,
Canard, enfant de ma mère.*

Son chagrin ne cessait de croître et rien ne pouvait arrêter ses pleurs.

La jeune fille finit par aller chercher des souches de palmier. Elle les rassembla et y mit le feu. Ces feuilles avaient la propriété de fumer très abondamment. La jeune fille pénétra alors d'un bond dans cette fumée, et se retrouva immédiatement auprès du serpent mystérieux.

À son tour, sa mère retomba dans la tristesse. Elle voulut offrir de la nourriture à tous les animaux qu'elle croisait avec l'espoir qu'ils pourraient l'aider à retrouver sa fille de nouveau disparue, mais tous refusèrent. Désespérée, la mère se mit alors à errer dans les champs, en attendant la mort. Mais une araignée arriva et se présenta à elle en ces termes :

– Je connais l'endroit où se trouve ta fille, et je peux même t'y conduire, mais lorsque nous serons arrivées, surtout ne dis à personne que c'est moi qui t'ai conduite.

L'araignée tissa ensuite des toiles et elle guida la mère de la dixième fille jusqu'au pied d'un grand baobab, à proximité du repaire du serpent mystérieux, puis elle se retira.

La jeune fille aperçut alors sa mère. Elle se mit aussitôt à pleurer et s'adressa à elle en ces termes :

*Ô ma mère, qui m'a trahie
Tu as tué mon beau canard, tu as tué mon époux.
Et maintenant tu oses revenir encore vers moi,
Rebrousse ton chemin, ô mère,
Ou mon mari va faire souffler sur toi
Un vent infernal.*

La petite fille n'eut pas le temps de terminer sa plainte qu'une bourrasque de vent se mit à secouer la forêt et il y eut beaucoup de

pluie. La mère prit peur et se mit à trembler de tout son corps. Elle se retrouva vite dans l'eau, tandis que sa fille qui observait la scène resta parfaitement immobile et intacte. Le serpent mystérieux arriva alors à son tour, et il s'adressa à sa belle-mère :

– Telle est ma véritable nature, belle maman.

Puis il lui remit un gros mouton. Au moment où la maman s'apprêtait à retourner dans son village, la petite fille ajouta :

– Si jamais tu croises en route un groupe de perdrix, ou bien dans l'eau un banc de poissons, ou encore un arbuste susceptible de prendre feu, prends garde de ne point y toucher, car ce sont là tous les esprits de mon mari. Et au village, ne parle surtout pas à qui que ce soit de tout ce que tu croiseras sur ta route.

Mais de retour dans le village, la vieille femme s'empressa de raconter dans les moindres détails tout ce qui s'était produit durant son voyage. Elle ne tarda pas non plus à tuer le mouton qu'elle avait ramené. La viande cuisait déjà, et la femme, occupée à parler, envoya un de ses enfants activer le feu. Mais l'enfant ne revint pas. La femme envoya alors un second enfant. Lui aussi fut englouti. Il en fut de même pour tous ses enfants ainsi que tous ceux de ses coépouses. Celles-ci ne furent par ailleurs pas épargnées. Enfin, la mère de la dixième fille fut à son tour engloutie par le serpent mystérieux.

Puis le serpent retourna calmement dans son repaire, et devant son épouse il se mit à vomir tout ce qu'il venait d'avalier. C'est ainsi que la dixième fille apprit que tous les siens avaient péri. Alors, regrettant son mariage anormal, elle se mit à courir dans l'eau et, à bout de forces, périt à son tour...

Le ruisseau aux eaux sales

Conte bassa

– Mon fils, ma fille, mon ami, tu devras plonger dans le ruisseau aux eaux sales, je t'en conjure, quoi qu'il puisse t'arriver et quoi que l'on puisse te dire, ne l'oublie jamais.

Noémie donnait toujours cette chaude recommandation à celles et à ceux qui venaient lui rendre visite dans son village, ou plutôt le village de son mari.

– Ne plongez que dans le ruisseau aux eaux sales, uniquement dans le ruisseau aux eaux sales.

Elle faisait cette recommandation après avoir remis deux gourdes à la personne à qui elle s'adressait.

Du temps où les hommes et les animaux se parlaient, se côtoyaient et marchaient ensemble, le chef du village de Betama, un village réputé mystérieux, vint un jour demander la main d'Emma, la fille aînée de Bella, un notable parmi les plus respectés au village de Matamba. Les palabres durèrent environ trois lunes puis les deux parties finirent par se mettre d'accord : Elanga, le chef du village de Betama – le village mystérieux – épousa donc la fille de Bella. Après la noce, il ramena sa nouvelle femme dans son village.

Dans le village de Betama, macabos, manioc, bananes et poissons arrivaient tous par leurs propres moyens, soit des champs, soit des marigots, et prenaient place dans la maison de la jeune épouse. Il ne lui restait plus qu'à se pencher pour ramasser du bois, qu'elle trouvait juste devant sa porte d'entrée, pour faire du feu.

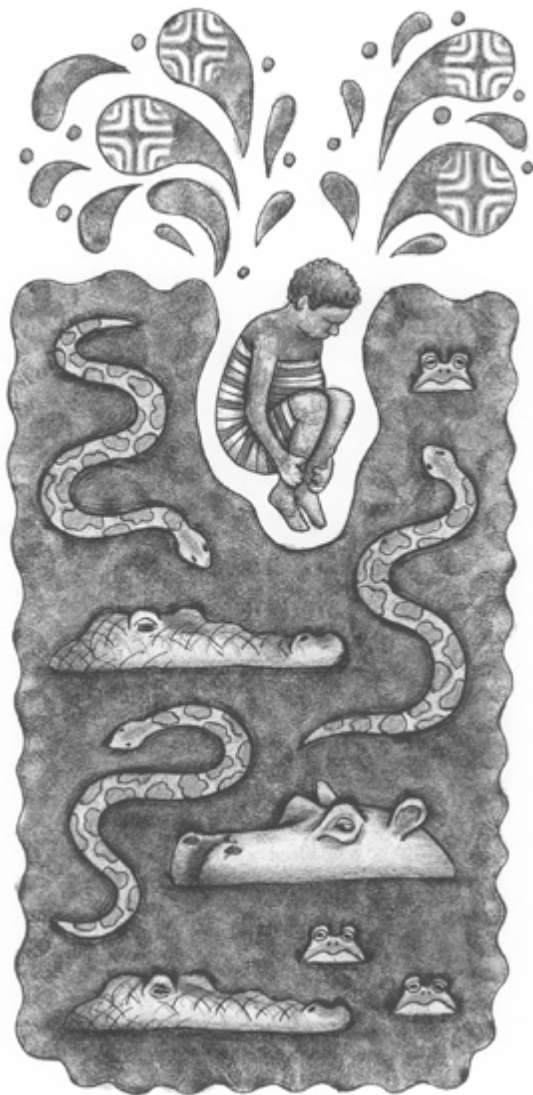
La jeune femme s'étonnait bien sûr de ces prodiges, mais son mari lui avait formellement interdit d'en parler à qui que ce soit. Il avait particulièrement insisté sur ces interdictions. Emma ne parlait donc pas de ce qu'elle voyait, en faisant mine de ne jamais s'étonner.

L'huile arrivait elle aussi toute seule dans des bidons, les piments ou encore les gombos poussaient tout seuls, et ils venaient, une fois mûrs, se poser sur le rebord des étagères de la cuisine d'Emma. La jeune femme faisait la cuisine, préparait ses plats sans jamais poser de questions sur la provenance de telle viande de lièvre, ou de porc-épic. Lorsqu'elle avait fini de manger avec son époux, elle allait se faire tresser les cheveux auprès des autres femmes du village, puis le soir, lorsqu'elle était de retour dans sa case, elle trouvait les assiettes et les plats propres, parfaitement lavés, bien rangés sur les étagères. Elle n'avait aucune idée de la façon dont ceci se produisait, s'il s'agissait de

maines invisibles ou bien d'autre chose, mais elle ne posait jamais aucune question...

Un jour, elle apprit que Noémie, la plus jeune fille de sa sœur, allait passer un peu de temps chez elle. Emma fut très heureuse de recevoir sa nièce durant quelques lunes, et le jour où celle-ci arriva, elle lui fit les quelques recommandations qui lui tenaient à cœur. Noémie écouta attentivement sa tante, comme s'il s'agissait de sa propre mère. Elle observa scrupuleusement ses conseils. Les bidons d'huile de palme, les quartiers de sanglier arrivaient tous seuls de la brousse et se plaçaient à l'intérieur de la case. Lorsque Noémie faisait la cuisine, elle ne poussait donc aucun cri et ne laissait jamais entrevoir aucun signe d'étonnement.

Puis, au bout de quelques lunes, Noémie retourna auprès des siens, dans un village voisin. Emma lui offrit deux gourdes :



– La première, tu devras la jeter à terre juste après la dernière case de ce village, et la seconde, après être lavée, dans la rivière aux eaux sales. Mais n’oublie surtout pas, avant de plonger dans ce ruisseau, de chanter ce refrain :

Ô ruisseau, je passe, laisse-moi traverser,
Je reviens de ce village où ne me furent arrachés,
Ni ma bague, ni mon collier,
Ô ruisseau, s'il te plaît laisse-moi traverser.

Puis Emma fit ses adieux à sa jeune nièce.
Noémie dépassa la dernière maison du village au lever du jour,

peu avant le premier chant du coq. Suivant scrupuleusement les conseils de sa tante, elle jeta le contenu de la première gourde sur le sol. Elle oublia instantanément tout ce qu'elle avait vu dans le village de Betama et le chemin lui parut très court. Elle arriva bientôt aux deux ruisseaux : l'un avait des eaux noires qui grouillaient de crocodiles, d'hippopotames, de grenouilles et de pythons, l'autre avait les eaux très claires et laissait entrevoir au fond, des pièces d'or, des diamants et des bijoux de toutes sortes. Noémie se souvint alors des recommandations de sa tante et se mit immédiatement à chanter :

*Ô ruisseau, je passe, laisse-moi traverser,
Je reviens de ce village où ne me furent arrachés,
Ni ma bague, ni mon collier,
Ô ruisseau, s'il te plaît laisse-moi traverser.*

Lorsqu'elle finit de chanter, elle ferma ses yeux et plongea d'un coup dans les eaux noires et troubles. Lorsqu'elle en ressortit, elle fut complètement transformée. Elle était d'un coup devenue une magnifique fée souriante avec une belle démarche de princesse. Elle déversa alors le contenu de la seconde gourde au sol. Des cavaliers apparurent subitement, avec sur leurs chevaux des richesses resplendissantes, et ils suivirent la jeune femme. Lorsque que Noémie arriva dans son village, le matin suivant au lever du soleil, tout le monde fêta son retour.

Seule Ananée, la sœur aînée de Noémie, refusa de prendre part aux festivités, car elle ne voulait pas admettre que sa petite sœur était devenue plus belle et plus riche qu'elle. Ainsi elle annonça publiquement qu'elle allait à son tour rendre visite à sa tante.

Ananée se rendit donc chez sa tante. Emma avait beau lui donner les conseils à suivre, Ananée s'étonna de tout, posa mille questions, cria, etc.

– Mais si, il faudra absolument que je raconte à tout le monde que tu vis dans un monde prestigieux et merveilleux.

Emma avait le plus grand mal à calmer l'enthousiasme de sa nièce, car dès qu'elle avait le dos tourné, celle-ci s'excitait à nouveau.

Au bout de quelques lunes, Ananée annonça à son tour qu'elle désirait retourner chez elle.

On lui fit des adieux, et elle reçut elle aussi de sa tante deux gourdes, avec les précieuses recommandations. Quelque peu sceptique et incrédule, Ananée oublia de jeter le contenu de la première gourde au sol lorsqu'elle passa devant la dernière case du village. Elle marcha ensuite durant de longues heures, et le soleil commençait à se coucher lorsqu'elle arriva enfin près des deux ruisseaux, mais il y avait encore suffisamment de lumière pour apercevoir les eaux :

– C’est donc là-dedans, dans ces eaux noires et sales que ma tante voudrait que je plonge, moi, Ananée, la fille la plus en vue de tout le village de Matamba ? Ah ça, il n’en est absolument pas question !

La jeune fille se déshabilla et plongea d’un coup dans le ruisseau aux eaux claires. Lorsqu’elle sortit sur l’autre rive, Ananée était devenue méconnaissable, elle était couverte de boue dégoulinante et de crasse poisseuse. C’est alors qu’elle jeta le contenu de la première gourde à terre. Elle se retrouva d’un coup juste derrière la maison paternelle : les chiens du village, effrayés, aboyaient, puis tous les habitants du village prirent peur et la fuirent.

C’est ainsi qu’Ananée l’orgueilleuse finit par se donner la mort, pauvre et malheureuse.

Le bébé de la 999^e femme

Conte bassa

Il y a bien longtemps, vivait un homme qui se nommait Ndjambé. Il avait 999 femmes. Parmi ses femmes, 998 avaient mis au monde un enfant, mais la dernière n'avait jamais pu accoucher. L'homme s'inquiétait, c'est pourquoi il décida un jour d'aller rendre visite au marabout du village afin que celui-ci puisse l'aider à comprendre ce qui se passait.

– Mon problème est donc le suivant : j'ai 999 épouses, et parmi elle, 998 ont eu chacune un enfant, mais celle-ci, qui est venue avec moi, n'a jamais pu accoucher... Que faut-il que nous fassions ?

Le marabout réfléchit un instant puis répondit ceci :

– Allez en paix mes amis, et soyez-en sûrs, je vous le garantis, vous aurez très bientôt un enfant qui ne ressemblera pas aux 998 autres.

Les deux conjoints retraversèrent le village et retournèrent chez eux, rassurés, et leurs visages étaient inondés de bonheur par la réponse soulageante du marabout.

La 999^e femme tomba effectivement enceinte au bout de quelques semaines. Après neuf mois de grossesse, l'enfant, qui était toujours dans le ventre de sa mère, se mit à parler :

– Ô ma mère, je t'aime très fort, tu es de toute évidence la plus belle des femmes de mon père. Tu vas bientôt enfanter un fils et tu lui donneras le nom de Ndjeck-Li-Ndjambé. Mais maintenant, si vous voulez que je puisse venir au monde, fabriquez 999 lits et préparez également 999 fûts de coucous.

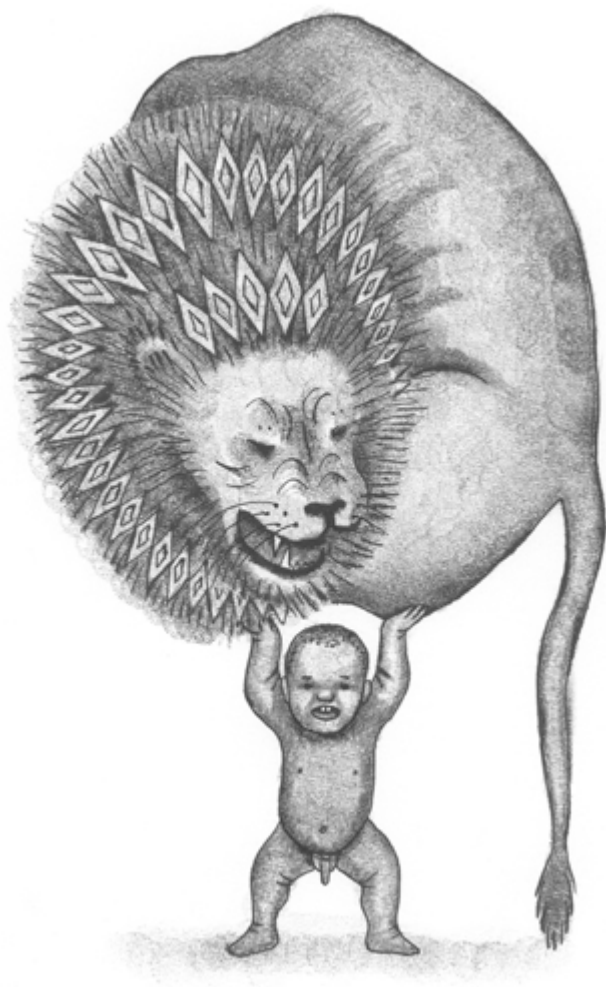
Les parents s'activèrent et se mirent à préparer tout ce que l'enfant leur avait demandé. Celui-ci sortit alors du ventre de sa mère, et il avala les 999 fûts de coucous. Il expliqua ensuite à ses parents que son grand frère était au pays des fantômes, et qu'il devait partir immédiatement à sa recherche. À la fin de son gros repas, l'enfant attrapa son sac et s'en alla immédiatement en direction du pays des fantômes. Il marcha durant de longues heures, puis il aperçut au loin, derrière un baobab, une femme qui ne possédait qu'un seul sein. La femme chercha à déclencher une bagarre avec l'enfant mais celui-ci lui donna un vif coup de pied qui la fit subitement disparaître. L'enfant poursuivit alors sa route, et il arriva bientôt sur la rive d'un fleuve où il remarqua un crabe qui lui dit ceci :

– Sois le bienvenu, ô bébé Ndjambé. Je suis vraiment content de te rencontrer, mais je sais que, avant de poursuivre ton chemin, tu vas

me laisser quelque chose, car sinon tu ne pourras pas passer.

C'est alors que l'enfant vomit une grosse boule de couscous et l'offrit au crabe qui le remercia chaleureusement. Celui-ci l'aida ensuite à traverser le fleuve. Une fois sur l'autre rive, bébé Ndjambé remercia chaleureusement le crabe puis il poursuivit son chemin.

Arrivé au pays des fantômes, l'enfant trouva des soldats armés qui l'assaillirent de questions. Bébé Ndjambé leur répondit qu'il était ici à la recherche de son frère qui vivait dans leur pays, depuis bien des années. L'enfant fut cependant obligé de livrer une rude bataille avec les soldats, mais il finit par les mettre à terre tous les uns après les autres. Il fut tout naturellement déclaré vainqueur. On lui remit bientôt son frère, et les deux garçons quittèrent le pays des fantômes.



Sur le chemin du retour, l'enfant, accompagné de son grand frère,

trouva à nouveau le crabe sur la rive du fleuve. Il vomit une seconde boule de couscous et le crabe les aida une nouvelle fois à traverser le cours d'eau, après les avoir chaleureusement remerciés pour leur offrande.

Les enfants avaient parcouru quelques kilomètres lorsqu'un lion surgit derrière eux, avec l'intention évidente de dévorer le frère de bébé Ndjambé. L'enfant se retourna d'un coup vers le lion et l'écrasa en quelques minutes. Les deux garçons repartirent et quelques heures plus tard, la femme au sein unique réapparut derrière le baobab. Elle s'adressa à Ndjambé et lui dit :

– Bébé Ndjambé, en partant vers le pays des fantômes, tu as vaincu, mais cette fois-ci, je vais me défendre à mon tour et tu ne parviendras pas à poursuivre ta route aussi facilement.

La femme se saisit de toutes ses forces d'un des pieds du bébé, et le fit tourner, mais l'enfant qui était très habile parvint à retrouver l'équilibre et à se redresser. Il se jeta alors de toutes ses forces sur la femme et la tua d'un coup de poing.

Les deux garçons purent poursuivre leur long périple jusqu'au village, où ils furent accueillis avec beaucoup de joie par toute la famille. Tout le monde avait très envie de faire la fête. On se mit à chanter, à danser, à manger et à boire jusqu'à n'en plus pouvoir jusqu'au bout de la nuit.

La mer Bendeng

Conte bassa¹

Il y a bien longtemps, dans une partie du pays qui était baignée par la mer Bendeng, vivait un homme qui avait deux épouses. Chacune des femmes avait donné naissance à un enfant, la première avait accouché d'une fille, et la seconde d'un garçon.

Tout se passait très bien dans cette famille, jusqu'au jour où la seconde épouse, la mère du garçon, mourut subitement, laissant celui-ci orphelin.

Le quotidien du jeune garçon devint alors un véritable calvaire : l'enfant était non seulement triste et malheureux d'avoir perdu sa maman, mais sa belle-mère décida de lui donner les pires corvées.

Un matin, le garçon, qui était parti faire la vaisselle de la journée dans la rivière avoisinante, laissa par mégarde une cuillère non lavée. Sa belle-mère profita de l'occasion pour punir une fois de plus le pauvre orphelin, et elle l'envoya laver la cuillère oubliée à la mer Bendeng.

Le garçon dut ainsi quitter la maison sur-le-champ et partir pour une longue marche qui devait durer plusieurs jours et plusieurs nuits, jusqu'au moment où il croisa sur sa route une marmite de riz qui bouillait toute seule. Attiré par cet étrange phénomène, l'orphelin se mit à genoux, pria, puis, au bout d'un long moment, finit par se relever. C'est alors que la marmite se mit à parler :

– Va en paix, mon cher enfant ! Que ton chemin te soit favorable et sans aucune difficulté.

Le garçon poursuivit sa longue marche durant encore plusieurs jours et plusieurs nuits, puis de nouveau un phénomène très étrange se produisit : il s'agissait cette fois-ci d'un arbre qui tombait et se relevait tout seul.

Toujours très pieux envers les phénomènes de la nature qu'il ne pouvait pas expliquer, le garçon se mit une nouvelle fois à genoux et commença à prier le Seigneur. Il reçut de la part de l'arbre la même bénédiction que celle de la marmite de riz :

– Va en paix, mon cher enfant ! Que ton chemin te soit favorable et sans aucune difficulté.

Le garçon reprit sa longue marche qui dura encore plusieurs jours et plusieurs nuits, puis il rencontra deux bâtons de manioc qui se battaient entre eux. Il se comporta envers ces deux lutteurs de la même façon qu'envers l'arbre et la marmite de riz rencontrés les jours

précédents, et il reçut exactement la même bénédiction :

– Va en paix, mon cher enfant ! Que ton chemin te soit favorable et sans aucune difficulté.

L'orphelin reprit tout naturellement sa route et arriva enfin chez la gardienne de la mer Bendeng. Il s'agissait d'une très vieille femme qui se trouvait par ailleurs être également la logeuse des nombreux animaux de la forêt et de la savane.

La vieille femme accueillit l'enfant très gentiment, le fit entrer et lui proposa de passer la nuit dans sa maison. Elle lui tendit ensuite un grain de maïs et un vieil os rongé et lui dit :

– Fais-nous-en un bon couscous que nous pourrions accommoder avec cette belle viande.

Le garçon fit exactement ce que la vieille femme lui avait recommandé. Il fut alors surpris de voir jaillir du grain de maïs tout un couscous écrasé, et de l'os rongé un gros quartier de viande arrosé d'une sauce onctueuse à souhait. Tous les deux mangèrent alors ce copieux repas pour le dîner, puis la vieille femme lui remit une brindille et lui fit la recommandation suivante :



– Tu vas t’allonger sous le lit et tu vas ensuite attendre sagement et sans bouger l’arrivée de tous les animaux. Lorsqu’ils seront tous arrivés, pique-les un à un tout doucement afin qu’ils puissent imaginer qu’il s’agit de puces et ils s’en iront alors tranquillement avant d’avoir le temps de remarquer ta présence.

Les animaux rentrèrent effectivement les uns après les autres et allèrent se coucher. Le garçon suivit les conseils de la vieille femme et les piqua tous un à un. Les animaux finirent par s’en aller, et, ne remarquant pas sa présence, ils le laissèrent en vie.

Le lendemain matin, la vieille femme expliqua au jeune garçon la direction de la mer Bendeng afin que ce dernier pût y laver sa cuillère. À son retour, tous deux mangèrent. La vieille femme lui offrit trois

œufs qu'elle lui conseilla de casser dans un certain ordre, lorsqu'il arrivera devant les trois phénomènes auxquels il avait assisté au cours de son long périple. Le garçon remercia vivement la femme puis il prit congé, avec sa cuillère et ses trois œufs.

Il arriva bientôt devant les deux bâtons de manioc qui luttèrent, et il cassa alors le premier œuf. Des soldats en jaillirent aussitôt et se mirent immédiatement sous ses ordres.

Le garçon poursuivit son chemin, et lorsqu'il arriva près de l'arbre qui tombait, il jeta le second œuf. Il en sortit immédiatement des animaux féroces, mais les soldats n'eurent aucun mal à les tuer !

Le garçon arriva enfin à la marmite de riz, et y cassa son troisième œuf. Il assista à l'apparition de richesses immenses qui lui revenaient de droit.

Il rentra alors au village, en avertit toute sa famille et vécut heureux.

Sa belle-mère était entrée dans une jalousie folle. Elle décida que toutes ces richesses devaient être destinées à sa propre fille, mais comme elle ne pouvait plus s'approcher du garçon qui était dorénavant bien protégé par son armée de soldats, elle décida d'envoyer sa fille au marigot :

– Et n'oublie pas de laver ta cuillère afin de parvenir à ton tour à nous rapporter toutes ces richesses.

La jeune fille partit sur-le-champ. Elle marcha d'un pas vif, et elle rencontra à son tour la marmite de riz qui cuisait. Cela la fit beaucoup rire, au point de se tordre les côtes. Vexée, la marmite lui dit :

– Que ta route te soit défavorable !

Indifférente aux dires de la marmite, la jeune fille poursuivit son chemin jusqu'au moment où elle arriva au niveau de l'arbre qui tombait et se relevait tout seul. Ayant conservé son attitude sarcastique et méprisante, elle reçut de la part de l'arbre la même malédiction. Un peu plus loin, il en fut de même de la part des deux bâtons de manioc qui se battaient :

– Que ta route te soit défavorable !

Elle arriva enfin chez la gardienne des animaux et de la mer Bendeng, qui lui remit les rituels grains de maïs et l'os rongé. La jeune fille les reçut très impoliment et les jeta immédiatement au sol. La vieille dame fut vexée mais elle retint sa colère. Elle offrit alors à la jeune fille de la très bonne nourriture, et le soir venu, elle lui donna, comme elle l'avait fait pour le garçon, une brindille pointue afin de piquer les animaux quand ils se couchaient.

La jeune fille exécuta les recommandations de la vieille femme, sauf qu'au lieu de piquer légèrement les animaux, elle leur transperça la peau jusqu'à l'os, si bien qu'ils eurent mal et s'en allèrent avant

l'aube, de bien mauvaise humeur.

Au lever du jour, la vieille femme indiqua à la jeune fille le chemin de mer Bendeng afin qu'elle pût y laver sa cuillère, et elle lui remit immédiatement trois œufs car elle n'avait pas envie de lui offrir un autre repas comme à l'orphelin. La fille s'en alla donc laver sa cuillère et prit ensuite - le chemin du village.

La jeune fille s'empressa de faire la route, remplie de pensées haineuses envers son frère, en espérant pouvoir le dépasser en richesses. Lorsqu'elle arriva devant les deux bâtons de manioc qui se battaient, elle lança à terre l'œuf contenant les animaux sauvages. Ceux-ci se jetèrent immédiatement sur elle et la dévorèrent. Elle n'eut donc jamais le temps de lancer l'autre œuf contenant les soldats, ni le troisième contenant les richesses.

Un aigle qui survolait la scène remarqua un cœur noir qui traînait au sol, la seule partie que les animaux n'avaient pas voulu dévorer... L'aigle piqua une descente, ramassa le cœur avec son bec et alla le jeter devant la méchante marâtre. Voyant ce cœur, la pauvre femme comprit que c'était celui de sa fille. Elle en mourut de chagrin et de honte.

Le roi qui voulait garder sa fille

Conte bassa

Il était une fois un roi qui avait une fille d'une très grande beauté. Celle-ci grandissait. De toute évidence, elle serait très bientôt en âge de se marier. Le roi ne voulait pas que sa fille puisse se laisser approcher par ses nombreux prétendants, et il décida de l'enfermer dans sa demeure, dont les murs étaient si hauts et si épais qu'il aurait été absolument impossible à quiconque de le franchir.

Le roi fit ensuite garder l'unique entrée par une vieille femme qui devait lui signaler tout individu qui rôderait autour de la maison.

Un homme avait eu des échos sur la fille et sur sa beauté parfaite. Il creusa un tunnel qui le conduisit jusqu'à l'intérieur de la propriété du roi puis le fit ressortir dans la case de la fille.

L'homme, qui était lui aussi très beau, avait passé des semaines entières à creuser le tunnel. Et lorsqu'il arriva à l'intérieur de la case de la fille, celle-ci fut surprise et très émue par tant d'efforts. Tous les deux couchèrent ensemble chaque nuit, si bien que la fille tomba enceinte peu après.

Lorsque le ventre de la jeune fille commença à s'arrondir, sa mère s'effraya et alla trouver son mari le roi :

– Ô mon cher époux, tu as fait construire autour de notre foyer un mur si haut que nul ne peut le franchir, tu as fait garder l'entrée de la case de notre fille par une vieille femme que personne ne peut approcher, et malgré tout notre fille est enceinte.

Le roi écouta son épouse avec stupeur, puis entra dans une énorme colère. Il ordonna qu'on coupe la tête de la vieille femme, ainsi que celles de son fils et de son petit-fils.

L'ordre du roi fut immédiatement exécuté et la vieille femme fut décapitée. Mais le fils et le petit-fils se débattirent puis se jetèrent aux pieds du roi :

– Pourquoi nous couper la tête, à nous ? Nous n'avons pas couché avec ta fille. C'est à ta fille bien-aimée de dénoncer celui qui a fait cela, car elle seule est en mesure de savoir de qui il s'agit.

Le roi acquiesça et fit venir sa fille. Cependant, il eut beau l'interroger, d'abord avec beaucoup de douceur, puis de manière beaucoup plus autoritaire, celle-ci affirma qu'elle ne connaissait pas celui qui l'avait mise enceinte.

L'épouse essaya de calmer son mari :

– Calme-toi, ô mon époux, grand roi, quand notre fille accouchera,

nous connaissons le responsable, car le père, à coup sûr, sera impatient de venir chercher son enfant.

Des mois passèrent. La fille accoucha. De nouveaux mois passèrent, puis des années. L'enfant grandit, commença à parler, puis à marcher, mais de son père, toujours aucune nouvelle.

Un jour le roi interrogea sa fille, qui ne répondit pas, mais qui finit par se tourner vers son enfant et par lui dire ceci en chantonant :

– Mon enfant, cours chercher ton père. Cours et appelle-le ! Ton père est fourmilier, un fourmilier qui creuse la terre !

L'enfant obéit. Il se mit à courir puis il dévisagea un à un tous les hommes du village, tandis que sa mère continuait à crier en chantant :

– Cours mon cher fils, cours, ton père est un fourmilier qui creuse la terre !

Au bout de quelques minutes, l'enfant revint, dans les bras d'un homme qui s'approcha du roi.

– Explique-moi comment tu es parvenu à faire cela ? lui demanda le roi. Un mur si haut et si épais que personne ne pouvait le franchir entourait tout notre domaine, de plus une vieille femme gardait jour et nuit la case de ma fille.

L'homme répondit :

– Ô grand roi, n'as-tu point entendu ta fille ?

Le roi fit répéter la chanson...

– Est-ce donc toi qui as creusé un trou ? Est-ce donc toi le fourmilier ?

L'homme répondit :

– Ô grand roi, même si ta fille est la plus belle de toutes les femmes de ce pays, jamais tu ne pourras la cacher en permanence à côté de toi. Tu la donneras au fils d'un homme. Ainsi vont les choses...

Depuis ce temps-là, même les plus grands rois ne gardent plus leurs filles pour eux seuls.

Proverbes et dictons

Le pied se blesse à marcher trop longtemps avec des sandales serrées
(Bassa)

(L'injustice persistante amène la révolte)

Celui qui a un pou sur son pantalon se gratte et cherche devant lui
(Bassa)

(À chacun ses affaires)

Le chacal qui dort ne prend pas de perdrix (Bassa)

(On n'obtient jamais rien sans effort)

C'est sur les arbres touffus que se posent les oiseaux (Bassa)

(Tant que vous serez riches, vous aurez des amis)

Celui qui te conseille d'acheter un cheval ventru ne t'aidera pas à le nourrir (Bassa)

(Les donneurs de conseils ne sont pas les payeurs)

Celui qui déguste les pattes d'un singe doit penser à ses propres pieds
(Bassa)

(Il faut éviter tout jugement précipité)

L'éléphant vient derrière ses petits en signe de protection (Bassa)

(On doit assumer ses responsabilités)

Le cabri aime s'amuser sur le dos de sa mère (Bassa)

(On ne peut se permettre certaines choses qu'avec ses parents)

Les arbres de la même taille communiquent aisément (Bassa)

(Les gens de la même génération s'entendent mieux)

Un jeune chimpanzé ne se lasse jamais de grimper aux arbres (Bassa)

(L'expérience et la sagesse s'obtiennent avec l'âge)

L'eau calme est toujours profonde (Bassa)

(Il faut se méfier de l'eau qui dort)

Qui tape sur un panier couvert de suie reçoit la suie sur sa tête
(Bamoun)

(Il faut être prudent, en toutes circonstances)

Si quelqu'un te surpasse, porte son sac (Bamoun)

(Il faut savoir mettre de l'eau dans son vin)

On ne reconnaît l'homme affamé que par sa tête avant de lui donner à manger (Bamoun)

(Il ne faut pas toujours faire confiance à la première rencontre)

Le vent aide les gens sans hache à chercher du bois (Bamiléké)

(L'expérience s'acquiert petit à petit)

Le cœur de l'homme est un coffre qui ne s'ouvre pas facilement
(Douala)

(Il faut beaucoup de temps pour apprendre à connaître une personne)

Un bananier exposé au vent ne tombera pas vite (Bamiléké)

(On s'endurcit petit à petit au fil des épreuves de la vie)

Si la personne partie puiser de l'eau n'est pas de retour, c'est que ses
calebasses ne sont pas encore remplies (Bamiléké)

(Il faut apprendre à être patient)

On ne tue jamais celui qui vient de déposer les armes (Bamiléké)

(Il faut savoir rester humble dans la victoire)

Le fond de la pirogue ne dit pas ce qu'il y a au fond de l'eau (Douala)

(Il ne faut pas se fier à ce que l'on voit au premier abord)

Un bâton est peut être posé sous l'arbre dont les fruits sont doux
(Bassa)

(Les choses ne sont pas toujours telles qu'elles apparaissent au premier regard)

Même si l'éléphant est maigre, il reste le roi de la forêt (Douala)

Un énorme éléphant n'a pas toujours d'énormes défenses (Bamiléké)

Lion rugissant n'est pas toujours mangeur d'homme (Fulbé)

Le chien vole et c'est à la chèvre que l'on coupe les oreilles (Douala)

(Les apparences sont parfois trompeuses)

C'est peut-être parce que son coupe-coupe n'est pas tranchant qu'on a

préféré le garder dans son fourreau (Bamiléké)
(Il ne faut pas se laisser impressionner par des menaces)

Poule et homme entrent par la même porte (Douala)
(Les gens sont tous égaux)

La chèvre broute là où on l'attache (Bamoun)
(Il faut savoir apprécier ce que l'on possède)

La mort du riche vaut mieux que la noce du pauvre (Bamoun)
(Il vaut mieux être pauvre et en bonne santé que riche et mourant)

Une maman avare ne refuse rien à son enfant (Douala)
(Il faut savoir se montrer généreux envers les siens)

On ne construit une maison qu'en suivant un tracé (Bulu)
(L'impulsion n'est pas forcément bonne)

On ne plie pas le bois sec, mais le bois vert (Fulbé)
(Il faut savoir se montrer souple et indulgent)

Si vous aimez trop votre chien, il mangera vos œufs (Fulbé)
(Si vous tendez la main, on vous prendra le bras)

Celui qui se réveille et se lève au premier chant de perdrix profite du meilleur fruit tombé la nuit (Ewondo)
(La richesse vient à celui qui se lève tôt)

Jamais une goutte de pluie ne respecte la tête d'un notable (Béti)
(Quelles que soient les apparences, nous sommes tous égaux face à la vie)

Quand tu as une main fermée tu ne progresses pas (Bamoun)
(Il faut savoir se montrer généreux pour avancer dans la vie)

Les pattes de derrière suivent celles de devant (Bamiléké)
(L'expérience de la vie vient naturellement)

La parole d'un ennemi ne sort pas du ventre (Bulu)
(Il ne faut pas se laisser impressionner par des insultes)

Quand on fait une chute dans la boue, on ne nie pas qu'on s'est sali (Bamiléké)
(Il est inutile de cacher ce que l'on est au fond de soi)

On lâche vite un couteau qu'on a pris par la lame (Douala)

(Il faut être prudent)

À la grande saison sèche, même l'oiseau fait des cadeaux à sa belle-mère (Bamoun)

(Il faut savoir se montrer généreux en toutes circonstances)

La générosité ressemble à une termitière : on la transporte en prenant appui sur l'herbe dure, et non sur l'herbe tendre (Bamiléké)

(C'est lorsque que l'on s'enrichit qu'il ne faut pas oublier de se montrer généreux)

L'écureuil au bord de la route se satisfait des restes de nourriture des passants (Bamoun)

(Il faut savoir se contenter de ce que l'on possède)

Un soir, un grand-père demanda à la grand-mère de bien vouloir fermer la porte...

La grand-mère demanda alors au fils de bien vouloir fermer la porte...

Le fils demanda alors à sa femme de bien vouloir fermer la porte...

La femme demanda alors à son fils de bien vouloir fermer la porte...

Le fils demanda alors à sa petite sœur de bien vouloir fermer la porte...

Et c'est ainsi qu'à la tombée de la nuit, toute la famille s'est fait dévorer par un petit lion...

Comme c'est ridicule !

(Comptine ewondo)

Notes

Pourquoi le porc n'a-t-il pas de cornes ?

- 1 Kulu la Tortue est un personnage omniprésent dans les contes animaliers camerounais. Selon les ethnies, elle peut se prénommer Kulu (chez les Beti et les Bulu par exemple) ou Khul (chez les Bassa).
- 2 Beme est un personnage lui aussi récurrent dans les contes animaliers du sud du Cameroun, notamment chez les Bulu. Il s'agit d'un personnage mi-homme mi-animal qui est le plus souvent représenté comme un cochon, un sanglier ou un phacochère.

Obeme et sa femme

- 1 Obeme est le nom traditionnel en langue beti d'un oiseau que l'on nomme francolin en français.

Le cochon et la tortue, ou Pourquoi les cochons fouillent la terre avec leur groin

- 1 « Faire le *kongossa* » est une expression typiquement camerounaise, qui signifie « parler de tout et de rien, faire du commérage ».

Khul la Tortue, Sinbamba la Panthère et la chasse

- 1 Khul est le nom bassa de la tortue, l'équivalent de Kulu chez les Bulu.
- 2 La panthère s'appelle généralement Sinbamba chez les Bassa.

Ngoô le Chien, Kuhl la Tortue et le verger de Njée le Lion

- 1 Le chien se nomme Ngoô chez les Bassa.
- 2 Le lion se nomme Njée chez les Bassa.

Le lion, la ruse du lièvre, et leurs mères

- 1 Macabo est un tubercule très répandu en Afrique centrale qui accompagne de nombreux repas (un peu comme des pommes de terre

chez nous).

Pourquoi le chien et le chimpanzé ne s'entendent pas

1 Nous avons découvert une variante ewondo de ce conte bulu dans l'ouvrage suivant : *Soirées au village* de Gabriel E. Mfomo, aux éditions Karthala (p. 63). Le conte est traité de façon très différente, mais le thème et les personnages principaux restent néanmoins les mêmes.

La femme et la grenouille

1 Ce conte semble commun à ces deux ethnies, et probablement à d'autres.

L'aigle et la tortue

1 Il ne faut pas voir dans ce conte du cynisme. Le but de ce type d'histoire est au contraire de démontrer la dureté de la vie.

Omumborombonga (Le songe de la tortue)

1 Ce conte semble très connu dans bien des régions du Cameroun. Il nous a été conté plusieurs fois. Nous n'avons pas pu déterminer avec certitude son origine exacte, mais il semblerait qu'il soit bamiléké ou en tout cas d'une ethnie du grand-ouest du Cameroun. Il se peut qu'il soit originaire de Bamenda (ville anglophone de l'Ouest), on retrouve des versions de ce conte au Congo, en Angola ainsi qu'au Nigéria. Le terme Omumborombonga est utilisé de nos jours pour désigner le *Combretum imberbe* (*Leadwood tree* en anglais), un arbre assez répandu en Afrique australe (Afrique du Sud, Botswana, Namibie). Le terme Omumborombonga serait originaire de Namibie : il s'agit d'« arbre merveilleux de la vie » qui a donné naissance à Mukuru, le premier homme et sa femme. Il semble que ce conte ait voyagé à travers plusieurs pays, jusqu'au Nigéria. Nous l'avons recueilli auprès d'une femme camerounaise de l'ethnie Bamileke. Nous avons publié une version pour enfants de ce conte traditionnel aux éditions Grandir en 2012, avec des illustrations de l'artiste soudanais Salah El Mur.

Les deux frères et la vipère interdite

1 Traditionnellement, dans la société camerounaise (comme dans beaucoup de pays d'Afrique noire), la famille du marié devait apporter une dot pour espérer obtenir l'accord de la famille de la jeune fille.

Wanto, Gbasso et les oiseaux

1 Ce conte nous a été rapporté par une famille bassa lors d'un voyage à Yaoundé en 2012, mais les Gbaya sont en fait une ethnie de l'est du Cameroun, non loin de la frontière avec la République Centrafricaine...

2 Il s'agit d'un grand arbre plein d'épines. On imagine que Gbasso a tendu un grand filet autour de l'arbre afin que les oiseaux ne puissent pas s'échapper.

3 L'arbre Kofia, chez les Gbaya, est censé attirer la foudre. Le bois de cet arbre est réputé se consumer très rapidement.

4 Il s'agit ici, bien évidemment, d'une nasse de pêche.

La cuisse du porc-épic, les trois enfants et la promesse trahie

1 Cette histoire nous a été rapportée à Yaoundé durant notre voyage au Cameroun en juillet 2012. Nous avons ensuite découvert une version très légèrement différente, éditée sous le titre *Le chasseur et le porc-épic*, recueillie par François Essindi, aux éditions L'Harmattan. L'histoire est écrite dans les deux langues, français et bulu.

Koulicolo et le sifflet vert

1 Ce sont les plats typiquement camerounais: *mbongo* – une sauce de couleur noire, qui accompagne souvent poisson et viande ; beignets jazz – des beignets de farine ou de maïs, servis avec des haricots rouges ; poulet DG (pour le Directeur Général) – du poulet grillé mélangé avec des bananes plantain grillées.

L'arbre qui voulait rester nu

1 Nous ne sommes pas certains de l'origine ethnique de ce conte. Il nous a cependant été rapporté par des Bassa.

La cuillère cassée

1 Ce conte est très connu chez les Bassa, que beaucoup d'enfants apprennent à l'école primaire.

L'orphelin et le chimpanzé

1 Il s'agit de fosses de deux à trois mètres de profondeur que les chasseurs aménageaient jadis dans le sol, afin de pouvoir facilement capturer des fauves ou des éléphants, sans avoir à les affronter à mains nues. Ces fosses étaient traditionnellement recouvertes de branchages et de feuilles mortes, et donc pratiquement invisibles.

2 À l'époque, notamment chez les peuples bassa, les premiers contacts

des prétendants avec la famille se faisaient par l'intermédiaire de la future belle-mère, et c'est donc à elle qu'il revenait de suggérer à sa fille le mari qui lui plaisait. C'est ensuite avec le père de la jeune fille que les pourparlers pouvaient commencer, et c'est à lui que revenait la décision finale du mariage.

L'enfant et le tambour *Liboy li nkundûng*

1 Il s'agit d'un conte typiquement bassa, que beaucoup d'enfants de cette ethnie ont appris à l'école primaire

2 Chez les Bassa, Beti, Bulu et autres peuples du sud du Cameroun, la longueur d'un chemin et la distance à parcourir autrefois s'évaluait très souvent au nombre de rivières qu'il fallait traverser durant le voyage.

3 L'histoire ne précise pas où se déroule le récit, mais l'origine du conte (Bassa, une ethnie située principalement entre les villes d'Edéa et de Yaoundé) laisse supposer qu'il pourrait s'agir de l'embouchure du fleuve Sanaga.

Le désir de la princesse

1 Ce conte nous a été raconté à Dovalo en 2012 en français. Nous avons ensuite trouvé une version du même conte dans une brochure intitulée *Contes traditionnelles du Cameroun* éditée par « Les amitiés Lorraine-Sanaga maritime ». C'est à partir de cet ouvrage que nous avons repris les citations en langue bulu.

Kulutongo et la femme-fantôme

1 Ce conte a été recueilli auprès des deux ethnies bassa et douala. À quelques nuances près, il s'agit exactement de la même histoire. C'est donc une version mixte que nous vous proposons ici.

La dixième fille

1 C'est une pratique ancestrale qui se perpétue encore de nos jours chez certains peuples Pygmées Aka (au nord du Congo-Brazzaville, à l'est du Cameroun et dans la forêt centrafricaine).

La mer Bendeng

1 Cette histoire est en fait une variante du célèbre conte « La cuillère cassée ». Nous avons néanmoins jugé utile de présenter dans cet ouvrage ces deux contes, tels qu'ils nous ont été rapportés.

Pour en savoir plus

De nombreux contes camerounais ont été publiés aux éditions Karthala, parmi eux : *Contes du sud du Cameroun*, *Beme et le fétiche de son père*, par Séverin Cécile Abega, *Au pays des initiés, contes ewondo du Cameroun* et *Soirées au village* par Gabriel E. Mfomo, pour le Sud-Cameroun, *Contes des gens de la montagne*, par L. Sorin-Barreteau, *Contes Peuls du Nord-Cameroun*, par Dominique Noye et *Contes mystérieux du pays mafa* et *Contes animaux du pays mafa* par Godulaz Kosack, pour le Nord-Cameroun.

Plusieurs contes camerounais ont également été publiés aux éditions L'Harmattan : une version bilingue du conte bulu *Le Chasseur et le porc-épic*, *Lézard et caméléon*, *contes dii du Cameroun*, par Denis Djoulé, *M'pessa et Jangu la déesse des eaux*, par Yves Junior Nangué, *Le Prince Moussa et la grenouille*, par Emmanuel Matateyou.

L'ouvrage *Les Contes du Cameroun*, par Charles Binam Bikoi et le Pr Emmanuel Soundjock (Yaoundé, CEPER, 1977), malheureusement épuisé depuis des années, rassemble une sélection de contes du sud du pays, notamment des classiques comme « La cuillère cassée » ou « La mer Bendeng » dans des versions assez proches de celles que nous avons présentées ici. Nous avons également retrouvé dans cet ouvrage une version de « Wanto, Gbasso et les oiseaux ». C'est un ouvrage de référence, qui a longtemps été au programme scolaire des écoles camerounaises. Il nous est plusieurs fois arrivé de comparer des contes qui nous avaient été transmis oralement avec ceux retranscrits dans cet ouvrage, notamment pour résoudre certains problèmes de traduction. Même chose avec *Contes traditionnels du Cameroun* édité par « Les amitiés Lorraine-Sanaga maritime » en 2004 qui nous a été très utile pour « valider » plusieurs versions du même conte, notamment les contes bulu.

Aux éditions Flies France, *Contes et histoires pygmées* est un recueil de contes des Pygmées Aka, une ethnie vivant essentiellement au Congo et en Centrafrique, mais également dans l'est du Cameroun.

Des ouvrages d'Anselme Djeukam, parus aux éditions L'Harmattan : *La Case mystérieuse*, *Moté le petit footballeur*, *Dodo la canne blanche*, et celui de François Essindi, *La Lance du cafard*

permettront aux enfants de se plonger dans l'univers des contes classiques ou actuels. Nous avons édité une version pour enfants du conte « Le Songe de la tortue » aux éditions Grandir.

Au-delà du conte proprement dit, les ouvrages ci-dessous peuvent permettre d'approfondir des connaissances sur certains peuples, notamment bassa : *Proverbes et expressions bassa* par Bellnoun Momba, aux éditions L'Harmattan, et *Recueil de chanson épiques du peuple bassa du Cameroun : les murmures de l'arc-en-ciel*, par André Mbeng, également chez L'Harmattan. Le roman de Jean-Marie Matiba, *Cette Afrique-là*, aux éditions Présence Africaine, qui se déroule en pays bassa à l'époque de la colonisation allemande, est une pure merveille.

Pour les enfants, les romans de Marie-Félicité Ebokéa, aux éditions Belin : *Vacances en brousse* et *Le Voyage à Matinkin*, *Le Coureur dans la brume*, de Jean Yves Loude, chez Gallimard, et enfin notre roman *Ma Famille du Cameroun, de Paris à Yaoundé*, chez L'Harmattan, sont une bonne introduction à l'atmosphère du pays.

La bande dessinée *Petit Joss, école urbaine mixte* de Joëlle Esso, aux éditions Dagan, se déroule à Douala dans les années 70.

Notre ouvrage *Makala, la légende des beignets au maïs* aux éditions Zoom, fera voyager les plus petits à travers tout le pays !

Enfin, notre documentaire *Cameroun*, chez Grandir, présentera aux 9-12 ans le pays sous ses aspects géographiques, historiques et ethnologiques.

***Vous avez aimé ce livre ? Envie de le conseiller ?
Laissez votre avis sur le site de votre libraire !***

Chez le même éditeur en numérique

Contes et légendes de France
Contes et légendes du Japon
Contes des peuples de la Chine
Contes et légendes de Flandre
Contes et légendes de Centre-Asie
Contes et récits des Mayas
Contes et légendes du Maroc
Contes et mythes de Birmanie
Contes et légendes de Turquie
Contes et légendes de Suède
Contes et légendes de Corée
Contes et légendes d'Espagne
Contes et légendes des Comores
Contes et légendes d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche
Contes et histoires pygmées
Contes et légendes de Russie
Contes et traditions d'Algérie
Contes et légendes des Inuit
Contes et légendes d'Italie
Contes et légendes du Burkina-Faso
Contes des Juifs de Tunisie
Contes et légendes des Philippines
Contes et légendes des Balkans
Contes et légendes de Tunisie
Contes et légendes de Thaïlande
Contes et légendes d'Ukraine
Contes et légendes de Kabylie
Contes et légendes tziganes
Contes et légendes du Vietnam
Histoires du roi Salomon
Contes et légendes de Madagascar
Contes et légendes de Bornéo

Contes et légendes haoussa du Niger

Contes et légendes du Cameroun

Contes et légendes des Amérindiens

Contes et légendes de Laponie

À propos de la collection « Aux origines du monde »

« **Aux origines du monde** » (à partir de 12 ans) permet de découvrir des contes et légendes variés qui permettent de comprendre comment chaque culture explique la création du monde et les phénomènes les plus quotidiens.

L'objectif de cette collection est de faire découvrir au plus grand nombre des contes traditionnels du monde entier, inédits ou peu connus en France. Et par le biais du conte, s'amuser, frissonner, s'évader... mais aussi apprendre, approcher de nouvelles cultures, s'émerveiller de la sagesse (ou de la malice !) populaire.

Retrouvez toutes les publications de la collection sur [Facebook](#) !

Collectés et traduits par Didier et Jessica REUSS-NLIBA
Illustrés par Anastassia ELIAS

Collection dirigée par Galina KABAKOVA

Corrections : Anna STROEVA

Relecture : Hélène LARROQUE

© Flies France
www.fliesfrance.fr

ISBN : 978-2-37380-034-0

© 2015, Version numérique Primento et Flies France

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs